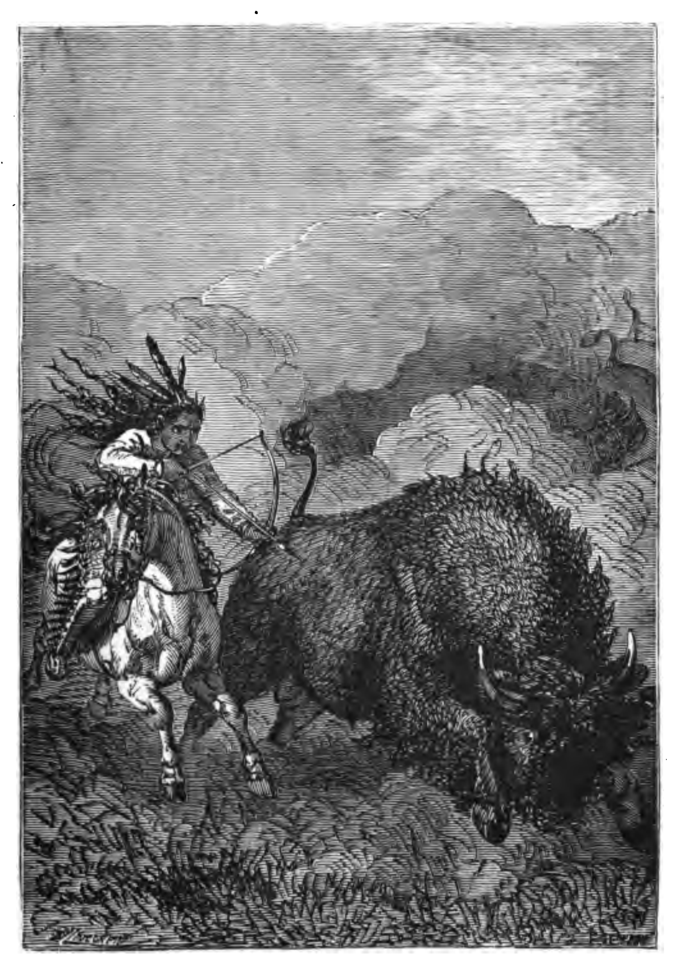

6919

(Catlin)

HBC

# LA VIE

# CHEZ LES INDIENS



INDIEN DES PRAIRIES CHASSANT LE BISON.

# LA VIE
# CHEZ LES INDIENS

## SCÈNES ET AVENTURES DE VOYAGE

PARMI LES TRIBUS

## DES DEUX AMÉRIQUES

OUVRAGE ÉCRIT POUR LA JEUNESSE

PAR G.ᵉᵒʳᵍᵉ CATLIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS par F. de Lanoye.

ET ILLUSTRÉ DE 25 GRAVURES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

11957. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il y a quelques années, à mon retour d'un long et pénible voyage parmi les tribus indiennes du sud et du centre de l'Amérique, ainsi que chez celles qui habitent les montagnes Rocheuses de l'Amérique du Nord, l'excellent homme auquel les jeunes lecteurs de ce petit volume sont redevables de sa publication, me dit : « Monsieur Catlin, puisque vous avez consacré tant d'années de votre vie à l'étude du caractère et des mœurs des Indiens de l'Amérique, pourquoi ne feriez-vous pas pour la jeunesse un livre intéressant et instructif, où vous remplaceriez par des *faits* les *fictions* qu'on écrit depuis plusieurs années sur ce sujet attrayant? Quant à moi, j'apporterais autant de plaisir que de soins à la publication d'un pareil ouvrage, certain que je serais de le voir approuver par tous les parents comme un attrayant résumé des volumineux travaux que vous préparez sur l'histoire et les mœurs de ces peuples dignes d'intérêt. »

Depuis plusieurs années, très-désagréablement impressionné moi-même par les fictions et les récits erronés qu'on offre à la jeunesse studieuse sur ce sujet, je me suis

décidé à suivre ce conseil, et cela d'après un plan dont on pourra juger par les pages suivantes.

Comme il est probable que les jeunes lecteurs qui parcourront ce volume auront peu lu l'ouvrage que j'ai publié, il y a quelques années, sur les Indiens de l'Amérique du Nord, ils voudront bien me permettre de leur parler d'abord de moi-même, ce que je ferai en peu de mots. De cette manière, ils me connaîtront déjà lorsque je me trouverai accidentellement mêlé aux scènes et aux paysages que je leur décrirai.

Le lieu de ma naissance, Wilkesbarre, dans la vallée de Wyoming, a été chanté par Campbell dans son poëme populaire de *Gertrude de Wyoming;* il est, en outre, historiquement fameux par les sanglants démêlés que les races civilisées y ont eus avec les Indiens, qu'elles en ont chassés.

Ma première jeunesse a été marquée par un penchant prédominant pour la chasse et la pêche, penchant dont mon père et ma mère eurent beaucoup de peine à me détourner en faveur des livres. Cependant, une fois arrivé à l'âge de raison, je me mis à étudier sérieusement, pour me préparer à la carrière à laquelle j'étais destiné. Je suivis pendant deux années l'École de droit de Connecticut, sous la direction de deux célèbres jurisconsultes, Reev et Gould; puis, après deux autres années d'études, je passai mes examens, je fus reçu avocat, et je commençai à exercer la profession du barreau, que j'ai suivie pendant un certain temps.

A cette époque, je fus pris, heureusement ou malheureusement pour moi, d'une vive passion devant laquelle s'effaça bientôt mon amour pour la plaidoirie. Après avoir couvert, à l'aide du canif ou de la plume, les tables des avocats et même les siéges des juges, de portraits de ces respectables magistrats, aussi bien que de ceux des jurés et des accusés, je résolus un beau jour de convertir toute

ma bibliothèque d'avocat en godets et en pinceaux, pour me livrer désormais entièrement à l'agréable profession de la peinture.

J'abandonnai donc ma carrière, je quittai mes collègues, je me rendis à Philadelphie, et je ne m'occupai plus que de faire des portraits. Quelques années plus tard, au moment même de mes plus brillants succès, je songeai à donner un but utile à mon talent, en consacrant dorénavant mes pinceaux à préserver de l'oubli les mœurs et la véritable physionomie de la race indigène, qui disparaît de jour en jour, grâce au progrès de la civilisation, au-devant de laquelle je la voyais marcher rapidement.

Pour accomplir ce projet, je fus obligé de rompre d'une manière brutale, en apparence, avec mes meilleurs amis qui, n'appréciant pas l'importance de mon but, exagéraient les dangers que j'avais à courir. Mais, malgré les obstacles qu'ils m'imposaient, et beaucoup d'autres encore, je partis, en 1832, muni de mes toiles et de mes pinceaux, et je pénétrai dans les vastes solitudes décrites dans ce livre.

J'ai consacré huit années de ma vie à visiter une cinquantaine de tribus de l'Amérique du Nord, et j'en ai rapporté une collection de plus de six cents tableaux à l'huile, faits d'après nature : paysages, scènes de mœurs, portraits, wigwams, peintures de chacun des objets qu'ils fabriquent, armes, costumes, etc. Ce musée considérable a été exposé à la salle égyptienne de Londres durant plusieurs années, puis ensuite à Paris, dans une des salles du Louvre, sur l'invitation de Sa Majesté Louis-Philippe, qui a bien voulu l'honorer de plusieurs visites, en compagnie de la reine et des autres membres de la famille royale.

Ne me tenant pas pour satisfait de cette collection, je repartis en 1853 pour le Vénézuela, dans l'Amérique du Sud ; ensuite je parcourus la Guyane anglaise et la Guyane

hollandaise, la vallée des Amazones et les autres parties du Brésil, les Andes, le Pérou, la république de l'Équateur, la Bolivie, la Californie; j'allai jusqu'au Kamtchatka et aux îles Aléoutiennes; je suivis les côtes de l'océan Pacifique, jusqu'à l'embouchure du fleuve Colombia; je gagnai Santa-Fé, à travers les montagnes Rocheuses; je remontai par le Rio-Colorado, jusqu'à Matamoras, dans le Mexique; je visitai encore le Guatemala, le Yucatan, Cuba, et je revins enfin à mon point de départ.

Les derniers de mes voyages, faits en trois campagnes successives, m'ont offert, dans certaines parties, beaucoup de difficultés et même de périls, mais j'y ai puisé un intérêt bien au-dessus de tous les obstacles. Quant aux divers incidents de ces excursions, aussi bien que des premières; quant aux contrées, aux peuples et aux mœurs que j'ai observés, j'en décrirai dans ce petit livre, pour l'instruction et l'amusement de mes jeunes lecteurs, tout ce que je croirai le plus propre à leur donner une idée exacte des naturels du continent américain et de leurs véritables mœurs.

---

# LA VIE
# CHEZ LES INDIENS

## CHAPITRE I.

### Description générale.

Les groupes de la race humaine qui occupaient les deux Amériques au temps de la découverte de ce nouveau monde par Colomb, et qui existent encore sur de vastes parties de ces régions, ont été dès lors appelés Indiens, et jusqu'à ce jour ont gardé cette qualification, due à l'étrange croyance où étaient les navigateurs espagnols et portugais que les terres américaines qu'ils venaient de découvrir faisaient partie des côtes de l'Inde, où ils espéraient atterrir en faisant voile à l'ouest, à travers l'Océan.

Nous respecterons cette appellation erronée, mais consacrée par le temps, et les indigènes du sol américain seront toujours pour nous des Indiens, ou des sauvages, sans qu'il soit absolument nécessaire de conserver à ce dernier terme, quand on le leur appli-

que, le sens qu'il a généralement. Ici le mot sauvage ne doit signifier qu'un *homme inculte* et rien de plus.

Comptant il y a trois siècles, des millions de créatures humaines, réunies en centaines de tribus et parlant des dialectes non moins nombreux, cette race a eu comme toutes les autres un passé historique, que le manque de livres et d'annales a plongé dans l'oubli. Diminuée des trois quarts au moins, par les armes à feu, par la corruption et par les maladies que le contact des peuples civilisés lui a inoculées, elle s'éteint aujourd'hui, et ses malheureux restes n'ont guère en expectative qu'une destruction complète dans un avenir prochain. En résumé elle forme pour le monde scientifique un des sujets les plus profondément intéressants d'observations et de sympathie que l'on puisse étudier; et je suis certain qu'il n'est point de parents qui ne voient avec approbation de justes notions sur cette race simple et abusée pénétrer dans l'esprit de leurs enfants, comme une partie intégrante et légitime de la base de leur éducation. Avec cette assurance, je viens à vous, jeunes lecteurs, à qui j'ai destiné ce livre. Nous pouvons maintenant partir ensemble : moi pour remplir ma tâche, vous pour vous instruire et vous amuser. Laissez-moi seulement vous arrêter un instant sur une observation importante, que vous ne devez jamais oublier quand vous aurez à peser le caractère, les pensées, les actes, la destinée et les malheurs des pauvres créatures que vous allez rencontrer dans ce livre: c'est que ce sont des *enfants*, comme vous-mêmes : des enfants dans toute l'acception du mot.

Ils ignorent totalement les arts de la civilisation ;

ils ont les faiblesses, l'ignorance et l'innocence de l'état de nature ; n'ayant d'ancêtre que le Grand Esprit, qu'aucun d'eux n'a oublié. Dans leurs relations avec les hommes civilisés ils sont comme des orphelins. Les gouvernements qui les ont englobés dans leurs frontières exercent sur eux une sorte de tutelle et les appellent toujours leurs *enfants rouges ;* et eux, dans leurs habitudes enfantines, donnent à tout fonctionnaire blanc accrédité parmi eux le nom de *père*, et au président de l'Union celui de *grand-père*. Enfin chaque fois qu'ils ont le plaisir de donner une poignée de main à un petit garçon ou à une petite fille à la peau blanche, ils n'emploient pas d'autres mots que ceux de *frère* et de *sœur*.

Les peuples civilisés, dans notre siècle de lumières, sont beaucoup trop enclins à regarder tout groupe d'hommes plus ignorants qu'eux-mêmes comme des anomalies, et à traiter d'absurde quiconque ne vit pas, n'agit pas, ne pense pas de la même manière qu'eux. Ils sont surtout portés à traiter ainsi les Indiens d'Amérique, qui, à la distance où ils sont d'eux, paraissent plus ou moins enveloppés d'obscurité et comme d'un profond mystère. Mais, résultat de l'ignorance, ce jugement est faux ; rien n'est plus facilement appréciable que l'homme qui se tient fidèlement près de la nature, tandis que les incompréhensibles et les absurdes sont ceux qui s'en éloignent le plus.

J'ai dit que ces peuples sont comme des enfants; et, d'après ce que j'en ai vu, je suis sûr que si vous les fréquentiez, vous connaîtriez leur caractère véritable et le fond de leurs pensées bien mieux que vos

parents ne pourraient le faire : car devant des enfants ils laisseraient tomber le masque et la prudente réserve, que la crainte, trop fondée, hélas ! des hommes blancs, les engage à revêtir en leur présence. C'est pourquoi je pense que votre âge est une époque favorable pour recevoir, à la place des impressions effrayantes trop souvent offertes à vos jeunes esprits, une connaissance durable et une juste appréciation du caractère véritable de ces pauvres créatures ; et fort de cette conviction, basée sur quatorze années de ma vie passées dans leur intimité, je m'efforcerai d'exposer sous vos yeux dans ce petit livre le mode d'existence et les coutumes de ces *enfants* des forêts.

Dispersés çà et là dans toutes les solitudes du sud, du nord et du centre de l'Amérique, et abrités sous de grossières huttes ou wigwams, cette race compte aujourd'hui peut-être quatre millions d'âmes, quoique, selon toute probabilité, elle se soit élevée à douze ou quatorze au temps de Colomb, et cependant on est resté, et problablement on restera toujours dans une ignorance complète de ses origines, car nul vestige historique n'indique l'aire de l'horizon d'où sont venus ses ancêtres.

Une croyance populaire est que la population de l'Amérique est issue de l'orient du vieux continent par la voie du détroit de Behring. Pour cette hypothèse il y a de fortes et nombreuses présomptions ; il y en a aussi de non moins fortes et non moins nombreuses contre elle. Cette question m'a vivement préoccupé pendant de longues années, et à tel point qu'elle m'a poussé à entreprendre un fatigant et dispendieux voyage dans la Sibérie orientale, parmi

les Koriaks et les Kamtchadales, chez les Aléoutes, dont les îles s'étendent entre les deux continents, et chez les naturels de la côte d'Amérique qui leur fait face. De tout ce que j'ai pu apprendre dans ce voyage, c'est qu'il y a eu de fréquentes communications d'un continent à l'autre à travers le détroit, communications suffisamment prouvées par la ressemblance des dialectes et des traits physiologiques ; mais je n'ai recueilli nulle preuve que l'Amérique ait reçu sa population par cette voie, et je me réserve de traiter au long cette question dans un ouvrage spécial, si Dieu me le permet.

Dans la voie du progrès, ouverte par le Créateur à tous les hommes qu'il a voulu ainsi élever au-dessus de la nature brute, les indigènes d'Amérique ont fait, à plusieurs reprises, un usage éclairé de leur raison et franchi plusieurs échelons d'une civilisation propre dont ils ont été arrachés et refoulés en arrière, tantôt par de sauvages invasions, comme on peut le voir dans les histoires du Mexique et du Pérou, tantôt par des catastrophes dont la Providence seule a le secret, mais dont témoignent les ruines des antiques cités de Palinque et d'Uxmal, dans l'Amérique centrale. Pour le premier des faits auxquels je fais allusion, je renvoie mes jeunes lecteurs à l'histoire de la conquête du Mexique et du Pérou, par Prescott, et pour le second aux ouvrages de Stephens et de Catterwood, sur les ruines du Honduras et du Guatemala. Ils retireront de la lecture de ces importants ouvrages une conviction profonde, et des grands desseins que la nature avait en créant ce rameau de la race humaine, et de la cruauté des hommes civilisés et avides qui

abattirent sur elle leurs épées et l'arrêtèrent dans son essor vers la civilisation. Dans le livre spécial que j'ai projeté, je m'étendrai plus longuement que je ne puis le faire dans ces pages limitées, sur les causes actuelles qui découragent les pauvres Indiens de toute nouvelle tentative de progrès et qui les poussent invinciblement vers l'extinction finale de leur race. A beaucoup de ces causes néanmoins, je ferai incidemment allusion dans plus d'une des pages suivantes, aussi bien qu'à beaucoup de traits et de faits honorables pour le caractère indien, traits et faits qui doivent donner à ces pauvres créatures une place distinguée parmi les nombreuses variétés de la famille humaine.

Tout ce qui a été écrit sur ce sujet prouve, et cela sans exception aucune, que lorsqu'ils furent visités pour la première fois par des peuples civilisés, les Indiens d'Amérique se montrèrent doux et hospitaliers; et ma propre expérience, acquise dans les longues courses que j'ai faites, sans protection, comme sans injure et sans perte, parmi deux millions d'entre eux, témoigne hautement de ce fait que chaque fois qu'on les traite convenablement, on trouve les Indiens doux, honorables et hospitaliers, autant qu'aucun autre peuple de la terre.

Dans leur état primitif et naturel, on les a toujours vus indépendants et heureux, quoique pauvres ; trouvant dans les animaux des eaux et des bois de leur contrée une abondance de nourriture, qui semble satisfaire et au delà à tous leurs besoins, à tous leurs désirs. Ignorant le commerce, ne sachant rien de l'usage et de la valeur de la monnaie, ils vivaient et

agissaient hors de la portée de ces aiguillons du crime. Conviés à la probité par les règles d'honneur propres à leur société, ils la pratiquent encore sans la peur de la loi ; car il n'y a parmi eux d'autre châtiment pour le vol et la fraude, que la honte qui s'attache à celui qui se rend coupable de ces méfaits.

Eh bien, si, vivant dans de telles conditions, ils ont, pendant mes longues pérégrinations parmi eux, constamment respecté ma vie et mes propriétés ; s'ils ont même veillé à ma sûreté, ainsi que plus d'une page de ce petit volume en témoignera, n'admettrez-vous pas avec moi, mes jeunes lecteurs, que le cœur de ces Indiens est bon, qu'il est comme le vôtre, et que leur caractère et leur mode d'existence sont dignes d'étude ?

Les épithètes méprisantes de *déguenillés* et d'*ivrognes* ont été fréquemment appliquées aux Indiens par des gens qui les connaissaient peu ou point. Elles ne sauraient être correctement infligées qu'à ces classes de la société indienne, qui, à la grande honte des civilisés, ont été réduites à ces conditions par les leçons perverses des hommes blancs, dont le rhum et le wiskey ont introduit parmi les sauvages la dissipation et le vice avec leur cortége habituel de haillons et de misères, puis les maladies qui achèvent leur destruction.

Dans leur état primitif, ces peuples sont sobres, tempérants et suffisamment vêtus pour le climat où ils vivent. Leur pauvreté, à proprement parler, ainsi, que leurs autres misères, n'a commencé que du jour où vint s'étendre sur eux la main avide et trompeuse de l'homme blanc.

Pour juger leur caractère indien, il ne faut jamais perdre de vue que ces pauvres gens ont pour leurs plus proches voisins civilisés la portion la plus grossière, la plus dépourvue de principes de la société blanche, et que ces *visages pâles*, munis de rhum, de wiskey et d'armes à feu, abusent de ces avantages dans une contrée où ils sont hors de la portée de toute loi et parmi des gens qui ne possèdent aucun moyen de publicité pour dénoncer leurs griefs au reste du monde.

Il faut se rappeler aussi que la société indienne se partage aujourd'hui en deux parts bien distinctes que l'on peut classer d'après la distance qui les sépare des établissements européens. Les plus rapprochés des frontières, changés par le contact de notre civilisation, dégradés et appauvris, ont effectivement leurs plus mauvaises passions excitées et enflammées par les abus dont ils ont été victimes.

La zone qu'ils habitent est la première que rencontrent les touristes. On peut y pénétrer facilement, et ceux qui redoutent d'aller plus loin se contentent trop souvent de ce qu'ils ont sous les yeux, et trop souvent aussi prennent la demi-civilisation et la condition ravalée de ces sauvages pour l'état réel de l'existence et des mœurs des Indiens d'Amérique; calomniant ainsi le caractère de tout un peuple et trompant leurs lecteurs par de fausses informations.

Mes études, à moi, ont généralement commencé au delà des limites extrêmes de la civilisation, et, comme je l'avais toujours espéré, je n'ai jamais joui d'une plus grande sécurité qu'au milieu de la société indienne, dans son état pur et primitif. C'est là, là

surtout que j'avais l'ambition d'aller, et là que j'ai pu saisir, sous leur véritable jour, les traits véritables de la vie indienne.

Les Indiens d'Amérique forment une grande famille, différant fortement par les caractères typiques et l'apparence extérieure de toutes les autres races qui couvrent la terre. Mais s'ils en diffèrent par le langage, l'expression de la physionomie et le teint, ils possèdent, dans leur simplicité native, quelques-uns des traits qui honorent le plus l'âme humaine, et les pages suivantes en feront foi.

Il n'y a pas d'hommes plus dévoués qu'eux à leurs amis et plus charitables envers les pauvres. Cependant, comme tous les sauvages, ils sont à bon droit qualifiés de *cruels ;* mais quel peuple ne l'est pas ! Il y a une cause pour la cruauté des sauvages : elle est une nécessité de leur genre de vie ; et quel groupe social peut produire une circonstance plus atténuante ?

La société indienne se maintient et les droits individuels sont protégés, sans l'aide de lois écrites. A cette fin, chaque individu est chargé de venger ses propres injures, et s'il n'en tirait pas une vengeance cruelle, mais exemplaire, il n'y aurait de sécurité ni pour les personnes, ni pour les propriétés. Dans l'exercice de ce droit, il use non-seulement d'un privilége, mais il fait ce que sa tribu le force à faire, sous peine d'une honte à laquelle il ne pourrait survivre. Cette cruauté est donc tout à la fois un droit et un devoir, — c'est la loi de la terre indienne.

On a fait grand bruit aussi de la barbarie et de la perfidie des Indiens en temps de guerre ; mais, sur ce terrain, Indiens et civilisés se ressemblent beaucoup.

Le Créateur a doué les Indiens de l'Amérique du Nord d'un haut sentiment moral et religieux, et ne leur a refusé ni la raison, ni l'humanité, ni le courage, ni la franchise, ni les autres qualités intellectuelles qu'il a accordées aux autres hommes.

Ils adorent le Grand Esprit, et croient instinctivement à l'existence de l'âme au delà du tombeau.

Enfin ils ne sont adonnés ni à l'idolâtrie, ni au cannibalisme, malgré tout ce que vous avez pu lire relativement à de prétendues pratiques de ce genre parmi eux.

Ces remarques préalables faites (remarques qui ne vous ont coûté que quelques minutes de lecture), vous pouvez maintenant me suivre à travers les scènes et événements par lesquels je vais vous faire connaître la vie, les pensées et les actes de ce peuple intéressant.

Je vous ai déjà dit que les Indiens sont des enfants, qu'ils se donnent à eux-mêmes cette qualification, et que si vous étiez au milieu d'eux, ils vous tendraient la main comme à des frères et à des sœurs. Je vous crois donc, dès à présent, préparés à bien juger leur caractère et leurs actions ; et j'espère que vous ne leur refuserez pas ces sympathies que la nature pousse tous les bons cœurs à accorder à ceux qui, opprimés, ignorants et faibles, agissent cependant aussi bien que leur permet le milieu dans lequel ils vivent.

---

## CHAPITRE II.

**Le massacre de Wyoming. — La vallée d'Oc-qua-go. — Le vieux moulin. — La source salée. — Le daim. — L'Indien. — Les gypsies de Johnny O'Neil. — La chaudière d'or.**

Tel était le premier Indien que je vis. Je vous ai déjà dit que j'étais né dans la belle et fameuse vallée de Wyoming, sur le fleuve de Susquehanna, dans l'État de Pensylvanie. Peu de temps après qu'eut cessé dans cette contrée la guerre sanglante de la Révolution, les blancs formèrent un établissement dans cette fertile vallée, pendant que les tribus indiennes qui en étaient chassées leur contestaient en vain le droit de s'y établir à demeure. Après avoir exercé de grandes cruautés sur les tribus indiennes, qui, d'année en année, les invitaient à quitter le pays, les blancs apprirent que de nombreux partis d'Indiens étaient rassemblés sur les montagnes, tout armés, et prêts à attaquer les colons de la vallée.

Ceux-ci s'armèrent immédiatement, au nombre de cinq ou six cents; et, laissant leurs femmes, leurs enfants et les vieillards dans un fort assez mal construit, ils s'avancèrent vers le haut de la vallée à la recherche de leurs ennemis.

Les Indiens, épiant les mouvements des blancs du

sommet des montagnes, descendirent dans la vallée, et, dans un défilé propice où les soldats devaient passer, ils se tapirent en embuscade, des deux côtés de la route. Ils en sortirent au moment donné, en poussant leur cri de guerre, se jetèrent sur les blancs, le tomahawk et le couteau à scalper à la main, et les exterminèrent tous, à l'exception d'un très-petit nombre, qui échappèrent à la mort en traversant la rivière à la nage.

Parmi ces derniers était mon grand-père maternel, qui bien souvent m'a raconté dans tous ses détails cet effroyable événement, connu dans l'histoire sous le nom de massacre de Wyoming. Quelques-uns l'ont qualifié de trahison ; il eût été plus juste d'y voir une opération stratégique, car la stratégie est une des branches principales de la science de la guerre.

Après cette victoire, les Indiens s'avancèrent dans la vallée et s'emparèrent du fort qui renfermait les femmes et les enfants, auprès desquels ni époux ni pères ne devaient jamais revenir. Au nombre des prisonniers était ma grand'mère et avec elle ma mère, alors jeune fille de seize ans.

Quoique entre les mains de plus de mille guerriers farouches et sauvages, ces quelques centaines de prisonniers ne furent pas mis à mort ; ils furent seulement retenus captifs jusqu'au moment où un renfort de troupes arrivant à leur secours par les monts Pokonos, les guerriers indiens abandonnèrent le fort, après avoir pourvu les femmes et les enfants qui y étaient renfermés du produit de leur chasse et leur avoir peint le visage en rouge en les appelant *sœurs et enfants*, et les traitant avec autant de bonté

que de parfaite convenance. Ceci, attesté par les prisonniers des deux sexes, ne saurait être trop connu pour l'honneur du caractère indien.

Ces événements arrivés plusieurs années avant ma naissance, et des milliers d'autres que je pourrais raconter, étant passés à l'état de légendes dans le pays, suffisent pour rendre compte des impressions merveilleuses et terribles que j'ai reçues, dans mon enfance, au sujet des massacres et des meurtres indiens, et même de l'impression ineffaçable produite sur mon esprit et sur mes nerfs par l'étrange incident que je vais raconter.

Pendant que mon esprit enfantin était rempli de ces impressions, mon père cherchant à rétablir sa santé altérée par les fatigues du barreau, quitta la vallée de Wyoming pour aller demeurer à environ quarante milles de là, dans un vallon romantique, sur les rives de la Susquehanna, dans l'État de New-York, où il avait acheté une belle plantation, résolu à consacrer le reste de ses jours à des travaux et à des recherches agricoles.

Cette charmante et pittoresque petite vallée, appelée de son nom indien *Oc-qua-go*, était environnée de hautes montagnes, présentant partout des précipices et de profonds ravins ; mais elle nous rapprochait des restes dispersés des Indiens Mohawks et Onéidas, qui s'étaient retirés devant les carabines meurtrières des vengeurs du désastre de Wyoming, non sans avoir bravement défendu dans leur retraite, un à un, chaque défilé et chaque gorge de montagne. Dans cette contrée dont tous les sentiers gardaient encore la trace récente de leurs pas, j'étais dans une position

qui devait augmenter plutôt qu'affaiblir en moi la vive émotion qui s'élevait déjà dans mon esprit à la pensée des Indiens.

Les charrues de mon père retournaient alors chaque jour dans les champs des crânes ou des colliers de verroteries, ainsi que des pointes de flèche en silex, dépouilles indiennes que les laboureurs de la ferme aussi bien que ceux du voisinage ne manquaient pas de m'apporter, et dont je composais, avec une sorte de passion, un petit musée.

Un jour, un des laboureurs de mon père m'apporta, comme la plus belle et la plus curieuse de ces précieuses acquisitions, la partie supérieure d'un casse-tête indien, dont le manche tombé en poussière, avait pourtant laissée intacte, bien que couverte de rouille, la pipe qu'il avait contenue.

Déjà, à cet âge, neuf ou dix ans, je me servais assez habilement d'un léger fusil de chasse à un seul canon que mon père m'avait destiné spécialement, et le carnage que je commettais avec cette arme parmi les canards, les cailles, les faisans et les écureuils, m'attirait déjà une certaine considération de la part des chasseurs du canton.

Mais leurs éloges firent poindre en moi une plus haute ambition, celle de tuer un daim ; et pour la satisfaire, les armes offensives de mes deux frères aînés étant indispensables, je me mis dès lors à former sur elles des projets que je comptais réaliser à l'époque où leurs propriétaires étaient obligés de s'absenter pour poursuivre leurs études au collége d'une ville éloignée.

Dans mes récentes visites à un vieux moulin, sur

le *Bigcreek*, fameux endroit où m'attirait souvent un autre penchant, la pêche à la truite, j'avais remarqué des traces fréquentes de daims, et je regardai cette localité comme le théâtre de mes exploits futurs et les plus émouvants. Ce qu'on appelait le *vieux moulin* était les ruines, fort maltraitées par le temps, d'une scierie abandonnée depuis quelques années et qui ne consistait plus qu'en décombres informes de bois de charpente étendus sur la rive et de planches entraînées, empilées par le courant, et formant sur le bord de la rivière des voûtes, et comme des grottes naturelles où je ne manquais jamais de trouver des truites.

Ces ruines solitaires, à environ un mille en arrière des terres labourables de mon père, étaient situées au milieu d'un espace sombre et solitaire ; on y arrivait par une vieille route déserte aussi, qui longeait presque partout les rives sinueuses du ruisseau. Tout près de ces ruines, dans une gorge de la montagne, ombreuse, profonde et dont l'obscurité mystérieuse était encore augmentée par sa végétation de hautes ciguës noirâtres et de sapins, se trouvait un *lick*, centre d'attraction de toutes mes idées d'alors. Les sentiers qui y conduisaient, le long des flancs des montagnes, avaient été récemment foulés, et tout autour la terre humide portait l'empreinte de pas récents ; témoignage des fréquentes visites que les daims venaient faire en ce lieu.

Un *lick*, *un lick à daims*, dans le langage du pays, signifie une source salée que les daims visitent quand le temps est chaud, pour étancher leur soif et y chercher le sel qui paraît nécessaire à leur digestion. La

plupart des animaux herbivores semblent visiter ces lieux comme par nécessité, et paraissent très-souvent saisis pour eux d'une espèce de vertige qui les rend la proie facile des bêtes sauvages, aussi bien que des chasseurs, toujours à l'affût d'un tel gibier.

Excité par la vue des empreintes de ces animaux et par les souvenirs encore récents des récits de plusieurs chasseurs de la contrée, touchant les merveilleuses captures faites par eux dans le voisinage du vieux moulin, je pris la résolution d'y faire l'épreuve de ma bonne fortune.

Les conditions requises pour mettre ce projet à exécution étaient diverses, et plusieurs d'entre elles n'étaient pas faciles à réunir. Une carabine pour cette entreprise était absolument nécessaire, et de cette arme je ne m'étais jamais servi, sans compter que n'étant pas encore assez fort pour la tenir en joue, je ne pouvais en faire usage, à moins qu'elle ne fût placée sur quelque objet qui lui servît de support.

Pour y parvenir, j'imaginai un expédient, et j'eus toute confiance dans l'exactitude de mon tir. Mais la plus grande difficulté de mon problème était l'ordre positif de mon père de ne point toucher aux armes de mes frères aînés ; armes bien serrées dans des fourreaux et suspendues dans leur chambre. Je vins à bout, toutefois, de cette difficulté par une manœuvre que j'exécutai à l'une des dernières heures de la nuit, en tirant l'une de ces armes de son étui et en l'y remplaçant par mon petit fusil. J'emportai ensuite la carabine dans les champs, où je la cachai pour mon entreprise projetée de l'après-midi.

L'heure approchant et trouvant la carabine chargée,

je m'avançai, le cœur léger et palpitant, à travers la route tortueuse et déserte de la susdite solitude, jusqu'au lick du vieux moulin, me traînant et rampant le long des défilés étroits, entre des blocs et des rochers, jusqu'à ce que d'un seul et heureux coup d'œil sur le lick, je reconnus qu'il n'y avait pas de gibier dans cet endroit pour le moment. Je choisis mon poste alors derrière une saillie de rocher, sur le flanc de la montagne qui encadrait le ravin obscur et solitaire d'où s'échappait la source salée. De là je dominais le chemin que les daims étaient dans l'habitude de suivre.

Le réduit dans lequel j'étais parvenu en grimpant, et où je m'étais assis, était élevé de vingt à trente pieds au-dessus du niveau du lick et à une portée convenable. J'étais là dans une étroite et gentille petite guérite qui avait été évidemment construite, dans un but semblable au mien, par d'anciens chasseurs.

M'étant ainsi installé dans le milieu de l'après-midi, et le canon de ma carabine reposant devant moi, sur un petit parapet de rocher, je restai jusqu'à la tombée de la nuit, sans autre émotion qu'une crainte passagère, occasionnée par le bruit d'un oiseau ou d'un écureuil dans les feuilles, bruit que j'attribuais à tort au pas d'un daim qui approchait !

Cependant, au milieu de cette attente anxieuse et muette, la chute d'une branche sèche qui tomba derrière moi à quelque distance sur la pente de la montagne me causa des frissons dont il me fallut quelque temps pour me débarrasser, même après que j'eus

découvert ce que c'était, car cet incident me remit instantanément en mémoire l'histoire que j'avais souvent entendu raconter par le chasseur Dacrow, le tueur de panthères, souvenir qui ne s'était pas encore présenté à mon esprit dans les solitudes du vieux moulin.

*John Dacrow* était un pauvre homme qui demeurait dans le voisinage de mon père, et qui travaillait souvent pour lui dans les champs ; mais il était beaucoup plus amateur de la chasse, exercice dans lequel ses succès lui avaient acquis une grande réputation dans le pays. Il avait souvent approvisionné mon père de venaison, et comme il avait conçu pour moi un attachement particulier à cause de mes tendances naissantes de chasseur, on peut facilement concevoir combien je m'attachai à cet homme aux faits et gestes merveilleux pour moi, et comment il arriva que je reçus de lui mes premières leçons sur la manière de chasser le daim et l'ours.

Dacrow, donc, allait souvent à l'affût du côté du vieux moulin, et parmi ses habitudes était celle d'employer à la chasse un petit morceau de bois phosphorescent que l'on rencontre souvent dans ces solitudes sauvages et qui est appelé par les indigènes *feu de renard*, problablement à cause du phosphore qu'il contient. Dacrow plaçait ce fragment de bois, visible dans la nuit la plus obscure où il fait l'effet d'une petite boule de feu, au milieu du lick ; puis ensuite, retiré dans son affût au niveau de cet objet, il posait sa carabine sur deux fourches, et visait directement la lumière phosphorescente chaque fois qu'il entendait les pas du daim dans le lick, et quand la lumière

venait à être masquée, il n'avait plus qu'à presser la détente et le daim était mort.

Son histoire de *la panthère*, qui se retraçait alors à mon imagination, m'avait été racontée par lui un matin de très-bonne heure, comme il rentrait à la maison après une de ses chasses nocturnes, couvert de sang depuis la tête jusqu'aux pieds, et portant sur son dos une énorme panthère, entre les yeux de laquelle apparaissait un trou de balle ; je me souviens encore de son récit que voici :

« J'étais cette nuit à l'affût, *squire* (c'est ainsi qu'il appelait mon père), près du vieux moulin ; aux environs de minuit, je m'endormis. Assis sur le sol et le dos appuyé contre un hêtre, je fus réveillé soudain par un choc effrayant, semblable à un coup de tonnerre : — c'était cette bête, voyez-vous, qui, se jetant sur moi, me lança à dix ou douze pieds, et bondit à quelques pas plus loin, où elle s'arrêta elle-même, ainsi que j'en jugeai par le bruit. Je reconnus que c'était une *panthère*, quoique je ne pusse rien voir, car l'obscurité était complète. J'étais cruellement déchiré, et je sentais le sang couler en plusieurs endroits. Ma carabine était restée sur ses fourchettes. Je cherchai alors lentement et peu à peu mon chemin, en tâtonnant, mais tenant toujours les yeux fixés sur l'animal, car je savais parfaitement où il était couché, et je finis ainsi par retrouver et saisir ma carabine, mais elle ne pouvait m'être d'aucun secours dans l'obscurité. Mon couteau, aussi, ayant glissé hors de sa gaîne pendant la lutte avec la bête, mon unique espoir de salut reposait sur la certitude que le lâche animal n'attaque jamais celui qui le regarde en face.

« Dans cette position, ma carabine chargée dans les mains, je m'assis épiant mon ennemi sans lui entendre froisser même une feuille, et j'attendis ainsi les premières lueurs du jour; la seule chose dont j'eusse besoin. — Quelques heures d'attente seulement, il est vrai, mais qui me parurent bien longues, bien fatigantes, je vous assure, avant que je pusse commencer à découvrir la forme de la bête, puis les rides creusées entre ses yeux! Oh! oui, ce temps s'écoula lentement, je vous le dis, *squire*, mais enfin je pus voir la tête du *vieux scélérat;* il n'y avait plus de temps à perdre, et je pressai la détente. L'animal était alors à environ vingt pieds de moi. »

On peut s'imaginer facilement que mes nerfs d'enfant furent singulièrement impressionnés par des souvenirs de cette nature et dans un tel lieu. Chaque feuille qui bruissait derrière moi contribuait plus ou moins à mon anxiété. En conséquence, je résolus de ne pas courir les risques d'une nuit passée dans ces lieux dangereux, et de renoncer, pour cette fois au moins, à la capture précieuse à laquelle j'avais si longtemps rêvé.

L'alouette des bois cherchait, en ce moment, son gîte favori dans les hautes ciguës toujours vertes pour y prendre son repos de la nuit, et faisait retentir le temple boisé de la solitude et ses échos lointains de notes douces et mélodieuses, pendant que partout ailleurs régnait le silence de la mort; quant à moi, j'étais sur le point de descendre de mon poste élevé pour reprendre le chemin de la maison.

Mais, au même instant, j'entendis à une certaine distance, et de manière à ne pas m'y tromper, un

bruit de pas sur les feuilles, et bientôt après j'aperçus dans le lointain un daim, un daim énorme! Il descendait timidement et avec beaucoup de précaution la montagne et s'approchait du lick; s'arrêtant souvent comme pour reconnaître les lieux, et quelquefois me regardant évidemment en face, quand je craignais moi-même de cligner l'œil de peur de l'effaroucher.

Évidemment mon jeune sang bouillonnait trop facilement et mes nerfs étaient trop impressionnables pour ma situation. Des frissons tumultueux se succédaient dans tout mon être, je ne me rappelle pas d'où ils partaient, mais ils m'ébranlaient depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête, par où ils semblaient s'échapper.

Le daim avançait toujours et mon agitation ne faisait qu'augmenter; — il entra à la fin dans la mare et se mit à boire, et la pensée que le moment d'agir et de et de me distinguer était arrivé fit claquer mes dents les unes contre les autres. Ma carabine, armée, était placée devant moi sur la crête du rocher et tout, excepté moi-même, était prêt pour l'événement. — Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, je visai mon but, mais avant que mon doigt pût presser la détente, frissons et tremblements nouveaux m'en ôtèrent la faculté. J'essayai encore, et encore, mais en vain, et alors, agissant avec plus de prudence, je résolus de rester tranquille et d'attendre jusqu'à ce que je pusse calmer et maîtriser mes nerfs, et enfin apercevoir distinctement le point de mire de ma carabine, dont le canon me paraissait enveloppé d'une espèce de brouillard.

Précisément dans le même moment une autre idée entra dans ma tête, idée qui me donna un ou deux nouveaux frissons. J'avais tiré mon petit fusil de chasse des centaines de fois sans danger, mais je n'avais jamais déchargé une carabine : — « Elle peut être trop chargée, pensai-je, ou si fortement chargée qu'elle repousse et renverse, ou même qu'elle éclate, — mais n'importe ! il faut que je coure ces risques. » Et après m'être rendu maître de mes dernières alarmes pendant quelques moments, me sentant un peu plus calme, je me mis à viser avec une exactitude passable, lorsqu'un autre de ces affreux frissons vint encore, comme un serpent, me parcourir tout le corps depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête ! et tout cela parce que j'étais sur le point de presser la détente.

Le daim parut à ce moment avoir assez bu, et, s'élançant hors du lick, il disparut dans le fourré ! « Oh ! quelle perte, quel malheur ! quelle chance perdue ! que je suis poltron et stupide ! Mais s'il se fût arrêté une minute de plus, j'en suis sûr, je l'aurais tué, car je ne tremble plus maintenant. »

Précisément dans ce moment où je me sentais plus calme, le daim revint, se glissant à travers les buissons et reparut dans le lick, beaucoup plus près de moi qu'auparavant. Un petit frisson commença à me reprendre encore, mais en serrant fortement mes dents les unes contre les autres, je parvenais à viser avec un peu de calme, lorsque, boum ! voilà que retentit l'explosion et brille la lumière d'une carabine un peu à ma gauche ! et le daim bondissant à quelques verges de l'étang sur une rive élevée, et tombant sur

le sol tout à fait mort, me prouve que j'ai laissé passer l'heure d'en faire ma proie!...

Ma tête et le canon de ma carabine furent à l'instant même abaissés un peu plus que jamais derrière mon parapet de pierre, et alors, — ô terreur! ce que je n'avais jamais vu auparavant, ce que je n'aurais jamais cru voir dans cet endroit — la belle et gracieuse forme d'un grand Indien m'apparut, penchée en avant et montrant ses épaules rouges et nues, en se dégageant lentement de la feuillée et des buissons dans lesquels il s'était tapi. Traînant sa carabine dans sa main gauche et tirant de l'autre un grand couteau de sa gaîne fixée derrière lui, il se dirigea vers le cadavre du daim qui était tombé beaucoup plus près de moi qu'il ne l'était au moment où il avait été frappé.

Il appuya sa carabine contre un arbre, et retirant sanglante la lame de son couteau de la gorge du daim où il l'avait enfoncée, il la tint serrée entre ses dents, pendant qu'il suspendait l'animal par les jambes de derrière à une branche d'arbre pour laisser écouler le sang! — « O horreur! horreur! quel destin est le mien! que vais-je devenir? »

Aussi longtemps que je vivrai, je ne pourrai effacer de ma mémoire l'impression que cette scène étrange et inattendue fit sur mon esprit enfantin, pas plus que l'aisance, la tranquillité et la grâce avec lesquelles ce sauvage s'assit sur le tronc d'un gros arbre tombé, essuyant son énorme couteau sur la mousse, le posant à côté de lui, et tirant de sa gibecière un briquet et de l'amadou pour allumer sa pipe, après quoi il parut pendant quelques instants adresser des

actions de grâce au Grand Esprit, et lui offrir, comme encens, les nuages bleus de fumée qui tourbillonnaient autour de lui.

Qui pourrait se faire une idée des pensées qui traversaient mon jeune cerveau dans ces moments d'émotion? Là, devant moi, pour la première fois de ma vie, se dressait la figure vivante d'un Indien rouge! « S'il m'aperçoit, pensai-je, je suis perdu; il me scalpera et me dévorera, et ma bonne mère ne saura jamais ce que je suis devenu! » Cependant, à dater de la détonation de sa carabine, je n'éprouvai aucun nouveau frisson; je ne tremblais plus, mes sensations n'étaient plus l'ébullition d'une anxiété enfantine, mais c'était l'abattement sinistre et résigné de la stupeur et de l'effroi. « La mort peut-être, la mort instantanée, » était là devant moi, mais nul de mes muscles ne bougeait.

Les prunelles de mes yeux, fixées sur l'Indien, semblaient s'allonger vers lui et étaient trop fortement tendues pour trembler; j'aurais pu alors viser le diable lui-même sans frissonner. A la vue du cou et des épaules de cet homme tourné vers moi, cette pensée passa en moi comme un éclair : « Ma carabine est ajustée et je suis parfaitement maître de moi-même; une balle mettrait fin à toutes mes craintes. »

Mais une pensée meilleure succéda à celle-ci, quand s'étant retourné doucement, il promena ses yeux noirs et perçants sur le rocher où j'étais assis.

Tandis qu'un léger sourire agitait imperceptiblement les raies bleues peintes autour de sa bouche et de ses narines, il me suffit d'un seul coup d'œil jeté

sur sa figure pour y remarquer, bien que je ne fusse qu'un enfant, ce que la nature humaine de l'*enfant* ne pouvait manquer de voir, et ce que la nature *humaine* seule pouvait exprimer : l'*humanité.*

Sa pipe finie, il lia ensemble les quatre pattes du daim, et le jeta sur son dos; puis prenant sa carabine dans sa main, il disparut silencieusement et tranquillement dans la profonde forêt qu'assombrissaient encore les ténèbres de la nuit, alors tout à fait venue.

Ma position et mes réflexions restèrent encore les mêmes jusqu'à ce qu'il se fût écoulé un temps doublement suffisant pour écarter du chemin que j'avais à suivre cette redoutable apparition. J'aurais dû naturellement revenir par la vieille route, mais je crus plus prudent d'effectuer mon retour à la maison par une voie différente, mais plus difficile, en franchissant les immenses précipices qui se dressaient au-dessus de moi; ce que je commençai à faire aussitôt qu'une parfaite sécurité sembla m'y autoriser. Enfin, après une course de plus d'un mille à travers les bois, où j'osai à peine regarder en arrière, je me trouvai en sûreté derrière l'habitation de mon père, mais sans chapeau ni carabine, et sans savoir le moins du monde en quel endroit l'un ou l'autre de ces objets avait pu être déposé ou perdu. La carabine, cependant, fut retrouvée le lendemain, mais le destin du chapeau n'a jamais été éclairci.

Telle fut ma première aventure et ma première rencontre avec un Indien.

Comme je l'avais *vu*, la première chose que je fis fut de l'*annoncer*, et je le fis sans plan ni réserve,

mais uniquement sous l'impulsion juvénile de la *réalité*, m'écriant, en approchant de la maison, aussi pâle qu'un fantôme : « J'ai vu un Indien ! j'ai vu un Indien ! »

Comme nul indigène n'avait apparu dans le voisinage depuis plusieurs années, personne n'ajouta foi à mes paroles ; et quand je voulus raconter tout au long mon aventure, aucun de mes auditeurs ne se cacha pour penser et dire : « L'enfant est fou. » — J'étais au moins fort mal et j'allai me mettre au lit en pleurant. Mais ma pauvre chère mère vint auprès de moi, se mit à genoux à mon chevet et finit par me consoler un peu en me disant : « Mon cher Georges, je te crois, — je crois que ton histoire est vraie, — je crois que tu as vu un Indien. » Je passai une nuit très-agitée et sans sommeil ; cependant, au matin, lorsque je m'éveillai, Johnny O'Neil, un serviteur fidèle et dévoué de mon père, et qu'on employait à la culture des terres, était à la porte, annonçant qu'à l'extrémité d'une grande pièce de blé il y avait un campement de gypsies ou bohémiens.

Pauvre Johnny O'Neil ! on ne crut pas non plus à son rapport, car, dit mon père, « ceci m'a tout l'air d'un conte ; il n'y a pas de bohémiens dans le pays. — J'ai vu de plus une énorme panthère ! ajouta Johnny. — Je suis certain que ce sont les Indiens de Georges ! » continua mon père ; et mettant alors son chapeau et me prenant par la main, il m'emmena avec Johnny O'Neil dans la direction indiquée du *grand champ de blé*, où nous trouvâmes mon guerrier indien assis sur une peau d'ours étendue sur le sol, les jambes croisées, le coude appuyé sur les

genoux et la pipe à la bouche ; à ses côtés se tenaient sa femme et sa petite fille âgée de dix ans, toutes deux enveloppées dans des couvertures, et le cou orné de colliers de verroteries ; une couverture suspendue par les coins à quatre fourches fixées dans le sol les mettait tous à l'abri du soleil, et devant ce groupe curieux brûlait un petit feu sur lequel cuisait pour le déjeuner une tranche de venaison.

« Voilà les bohémiens ! » dit Johnny O'Neil au moment où nous en approchions. « Voici l'Indien, mon père ! » dis-je simultanément ; et mon père, qui avait vécu familièrement avec les Indiens, qui avait su chanter leurs chansons et parler un peu leur langue dans ses jeunes années, me dit : « Georges, mon enfant, vous aviez raison : ce sont des Indiens.
— Oui, dis-je, et c'est l'homme que j'ai vu. » Celui-ci fumait toujours, et nous regardait fixement en face pendant que nous approchions; et, bien que je commençasse à ressentir quelque chose de mes frayeurs du jour précédent, cependant, lorsque je vis mon père s'avancer vers lui d'un pas ferme et lui tendre la main, lorsque j'entendis sortir en même temps des lèvres de l'un et de l'autre l'amical « *How-how-how*, » et que l'Indien me tendit à moi aussi sa main fine et douce pour serrer la mienne, aussitôt mes craintes se dissipèrent et mes alarmes se changèrent en une admiration sans mélange.

Comme il comprenait l'anglais et le parlait un peu, il n'eut pas de peine à apprendre à mon père qu'il était Onéida, qu'il habitait près du lac Cayuga, à la distance d'environ cent cinquante milles, et que son nom était On-o-gong-way (*grand guerrier*). Il nous

pria de nous asseoir à terre près de lui, et alors, ayant nettoyé son calumet, il l'emplit de nouveau de tabac, l'alluma, le donna à fumer à mon père, puis me le tendit : ce qui, d'après l'explication que m'en donna mon père, était un témoignage de son amitié.

Mon père lui raconta alors mon aventure de la veille au lick de la vieille scierie, et pendant qu'à chacune de ses phrases je faisais avec la tête un signe d'assentiment, il n'oublia pas de lui dire la profonde terreur avec laquelle je l'avais vu fumer et ébaucher presque un sourire en me regardant attentivement en face.

Le récit à peine terminé, l'Indien me prit les deux mains, en répétant plusieurs fois ces mots : « Bon — bon — bon chasseur ! » Puis il déposa sa pipe et, se levant précipitamment, il fit quelques pas à l'ombre de la forêt, vers l'endroit où il avait suspendu son gibier, rapporta un quartier de venaison et le plaça près de moi en s'écriant, pendant qu'il appuyait sa main sur ma tête : « Ceci est à vous ! — *vous moitié; — très-bon !* » voulant dire par là que j'étais un bon chasseur, et que la moitié du daim m'appartenait.

Le quartier de venaison, quoique assez petit, provenait sans nul doute de l'animal que j'avais vu dans le lick et qui m'était apparu la veille, ainsi que je l'avais représenté à la maison, comme un « daim de la plus énorme taille. » Il est vrai que l'Indien aussi m'avait semblé un géant, quoiqu'un examen plus intime me prouvât, à ma grande surprise, qu'il n'était pas plus grand qu'un homme ordinaire.

Ce généreux présent ajouta beaucoup à mon admiration pour l'Indien, admiration qui ne fit que s'ac-



Bivac d'Indiens.

croître quand j'entendis ce qu'il raconta à mon père et à moi de son histoire, de quelques-unes de ses aventures, et que je connus le motif qui lui avait fait faire plusieurs centaines de milles à travers une contrée en partie couverte de forêts et en partie habitée par des bandes dangereuses de chasseurs qu'une haine profonde et invétérée contre tous les sauvages poussait à prendre ceux-ci pour but de leurs infaillibles carabines, toutes les fois qu'ils les rencontraient sur leurs terres de chasse.

Son père, nous dit-il, avait été un des guerriers qui avaient pris part au combat de Wyoming, et qui plus tard avaient été chassés et poursuivis par les soldats blancs, après plusieurs rencontres et un grand carnage, jusque sur les rives de la Susquehanna, dans la contrée où vit maintenant le reste de sa tribu, entre les lacs Oneida et Cayuga.

A l'époque de cette retraite désastreuse, il n'était encore qu'un enfant, ayant à peu près ma taille, et son père s'en faisait aider pour porter quelques lourds objets qu'ils avaient enlevés aux blancs, dans un endroit où ils livrèrent une grande bataille, à l'entrée du Tunkhannock, et, parmi ces objets, l'un des plus précieux et des plus difficiles à transporter était une *chaudière d'or*.

« Quoi! dit mon père, un chaudron d'or?

— Oui, père, répondit l'Indien, et maintenant écoutez. Les soldats blancs vinrent à travers les défilés que vous voyez là-bas (il désignait alors une gorge étroite dans les montagnes à travers laquelle passe la rivière), et sur ces mêmes champs qui alors étaient couverts d'arbres (il montrait les champs de

mon père qui s'étendaient au-dessous et en face de nous), eut lieu un grand combat; plusieurs guerriers étaient déjà tombés des deux côtés, lorsqu'une nouvelle troupe de visages pâles vint du nord et pénétra de ce côté dans la vallée. Alors les pauvres Indiens n'eurent d'autre voie de salut que d'abandonner la rivière et tous leurs canots, et de traverser ces hautes montagnes qui s'élèvent derrière nous. C'est par là qu'ils s'acheminèrent à travers bois vers le Cayuga.

« En franchissant ces montagnes, mon père, ils longèrent les bords de cette crique dans sa partie supérieure (il montrait le cours d'eau sur lequel était construite la vieille scierie et qui serpentait à travers la ferme de mon père, avant d'atteindre la rivière dont elle est un affluent).

« Les Indiens enterrèrent sur les bords de cette crique quelques objets qu'ils ne pouvaient transporter sur les montagnes, et parmi ces objets, quelque part, près de ce pont que vous voyez, mon père, mais sur l'autre bord du ruisseau, je vis mon père et ma mère cacher et enfouir dans la terre la *chaudière d'or* et quelques autres objets.

« Lorsque mon père fut devenu vieux et infirme, je fus obligé de chasser pour lui et je ne pus revenir en ces lieux; mais depuis qu'il est parti pour rejoindre ses ancêtres, j'ai entrepris le voyage et fait un long chemin pour exhumer de terre la *chaudière d'or*. Mais je vois aujourd'hui, de l'endroit où je suis assis maintenant, qu'il n'y a aucun moyen de la retrouver, et mon cœur est très-affligé.

« Mon père, nous enterrâmes la *chaudière d'or* au pied d'un grand pin qui s'élevait sur la rive; mais

tous les arbres d'alors ont disparu, et le sol est partout couvert d'épais gazon; où irais-je la chercher maintenant? Ce secret, mon père, je l'ai gardé pendant bien des années, mais je ne vois désormais aucune raison de le cacher plus longtemps, et cela rend mon cœur triste. J'ai fait un long chemin, mon père, et celui qu'il me faut faire pour m'en retourner est semé, je le sais, de nombreux ennemis.

« Ces champs verdoyants, mon père, étaient autrefois couverts de grands et beaux arbres; c'étaient les terrains de chasse de mes ancêtres, alors nombreux et forts. Mais nous ne sommes plus maintenant qu'en très-petit nombre — nous vivons à une grande distance d'ici, et nous sommes vos enfants. »

Mon père fit quelques questions au sujet de la *chaudière d'or*; en y répondant, l'Indien étendit les deux bras de manière à former un cercle fermé par ses doigts entre-croisés. « Voici, dit-il, quelle était à peu près sa dimension; c'était tout ce que je pouvais faire que de la soulever, et elle devait être d'un grand prix. »

Après avoir réfléchi profondément pendant quelques minutes, mon père se tourna vers moi et me dit : « Georges, cours à la maison, prie ta mère de te donner le *petit chaudron de cuivre jaune* et apporte-le ici aussi promptement que tu le pourras. » Je n'ai peut-être jamais couru plus vite de toute ma vie — si ce n'est dans *une* seule *occasion* — que je courus alors, en escaladant les palissades et les haies pour m'acquitter de ma commission.

Pendant le cours de cette digression sur la *chaudière d'or*, il était revenu au souvenir de mon père

que Buel Rowlez, un de ses serviteurs, avait déterré avec la charrue, quelques années auparavant, un petit chaudron de cuivre jaune sur le bord de la crique, à l'endroit même que l'Indien avait indiqué du doigt, et ce chaudron, qui avait depuis fait partie de la batterie de cuisine de ma mère, bientôt rapporté par moi, fut placé sous les yeux de l'enfant de la forêt.

Pendant qu'il le regardait avec attention et en silence, le tournant en tous sens, mon père lui raconta comment et en quel lieu il avait été trouvé; il lui dit que l'ustensile n'était qu'en simple *cuivre jaune*, métal que ses parents avaient certainement pris pour de l'or, mais qui est moins dur et d'une beaucoup moindre valeur. Après un silence de quelques minutes et sans qu'aucun changement pût se remarquer dans sa physionomie, l'Indien laissa échapper un profond soupir, comme s'il eût reconnu un trésor longtemps perdu, et, après avoir fait avec son couteau deux ou trois épreuves sur le bord supérieur de l'ustensile, il le déposa à terre; puis tirant une ou deux bouffées de sa pipe, il dit à mon père qu'il ne conservait aucun doute sur l'identité de l'ustensile, mais que deux choses troublaient très-fortement son esprit : l'une était que la chaudière pût être aussi petite, et l'autre qu'elle ne fût pas en or. Il attribua la première erreur à ce qu'ayant eu à porter cette chaudière alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon, elle avait été pour lui un pesant fardeau; la seconde venait de ce qu'ayant appris, au milieu des blancs, qu'une très-petite pièce d'or valait dix dollars, il s'était servi de cette base pour estimer la valeur probable d'une

*chaudière d'or*, sans connaître la différence qui existe entre l'or et le cuivre jaune.

Pauvre ignorant enfant de la forêt ! il avait appris de ses maîtres quelque chose de la valeur de l'or, avant de savoir ce que c'était que l'or, et il avait exposé sa vie, celle de sa femme et de sa petite fille dans un long voyage de plusieurs centaines de milles à travers des forêts infestées de chasseurs dont les carabines étaient pointées sur chaque Indien qu'ils pouvaient rencontrer ! Son long voyage ne lui avait pas coûté de l'or, car il n'en avait pas à dépenser; sa carabine avait fourni à sa nourriture et à celle de sa famille, et il avait jusqu'ici échappé à ses ennemis, et de cette manière réalisé son projet. Mais la route du retour allait être rendue dix fois plus dangereuse par les bruits vagues dont la chaudière d'or retrouvée pouvait être l'objet et que le hasard pouvait malheureusement répandre parmi les chasseurs et les brigands des forêts qu'il lui faudrait traverser.

Mon père et plusieurs de ses voisins rendirent de fréquentes visites à son petit bivac; pour moi, j'y passais presque toutes les heures dont je pouvais disposer, tant mes premières frayeurs s'étaient changées en admiration. Je lui portai ma tête de tomahawk rouillée, pour laquelle il me fit un manche qu'il sculpta d'une façon très-curieuse avec son couteau. Ce manche, perforé en manière de tuyau de pipe, était pour tous nos voisins un problème insoluble, car il n'y avait pas, pensaient-ils, de vrille assez longue pour percer un tube de cette nature. Leur jugement était en défaut; l'Indien m'expliqua le secret : ce manche était fait d'une jeune tige de frêne dont on

extrait aisément la moelle au moyen d'un fil de métal chauffé ou d'une baguette de dur ébénier.

Quand le manche fut terminé, mon ami Johnny O'Neil tint la tête et la lame de mon tomahawk sur la meule, que je tournai jusqu'à ce qu'il fût aussi brillant que de l'argent poli et que le tranchant fût aussi affilé que celui d'un couteau. A cette vue, les yeux de l'enfant de la forêt semblèrent s'allumer, et une lueur soudaine brilla dans les miens quand je le vis bourrer le fourneau de mon tomahawk de tabac, ou plutôt de ce mélange que les Indiens lui substituent et nomment *k'nickk'ncck*, et se mettre à fumer cette étrange pipe.

Et cependant le grand charme, le grand mystère du tomahawk était encore à dévoiler — encore à apprendre. Mes jeunes lecteurs doivent remarquer que le tomahawk, comme le couteau à scalper, qui généralement porte la marque de Sheffield [1], est une combinaison de l'esprit inventif des civilisés; c'est une arme trop meurtrière et trop destructive pour avoir été inventée et fabriquée par les pauvres Indiens, car elle réunit les deux conditions essentielles et nécessaires des instruments de guerre, dans lesquels on recherche avant tout la force qui renverse et la lame qui tranche. De plus, quand la guerre est finie, le tomahawk se change en instrument de plaisir, et il est alors également précieux; on le charge avec du tabac et on s'en sert comme d'une pipe.

Le dernier des caractères du tomahawk m'ayant été enseigné à ma grande joie, comme je viens de le

1. Ville manufacturière d'Angleterre, comté d'York.

dire, quand le tabac fut consommé, mon bon et confiant ami se leva, tenant le tomahawk dans sa main droite; il le lança contre le tronc d'un arbre éloigné de quelques verges, de manière à ajouter beaucoup à ma surprise admirative. L'arme tranchante, s'enfonçant dans le bois dur, témoigna du sort certain qu'eût éprouvé un ennemi à une égale distance. Je n'aurais pas eu la force de la retirer de l'arbre, mais, sous sa main exercée, elle se détacha comme une feuille au souffle du vent.

Il fit alors un pas en arrière, puis un autre, jusqu'à dix ou quinze, tenant dans sa main l'extrémité du manche, quand — *Click!* L'électricité n'aurait pas été plus prompte qu'il ne le fut en prononçant ce mot, et déjà le tomahawk était enfoncé de nouveau dans le tronc de l'arbre! Il renouvela cet exercice à plus de vingt reprises, sans manquer une seule fois le but, au grand étonnement de mon père et des autres spectateurs; l'arme tournait sur elle-même en fendant l'air, mais le tranchant, quelle que fût la distance, s'enfonçait toujours dans l'arbre. J'étais alors en présence d'un de ces mystères inexplicables que j'ai observés parmi les Indiens, et je n'ai jamais été capable d'expliquer celui-ci, même encore aujourd'hui.

Je lui apportai du silex qui avait servi de pointe à une flèche; il l'examina avec attention et avec une tristesse visible. Il me fit un grand nombre de flèches qu'il garnit de plumes; il courba en un bel arc un jeune ébénier, et l'orna aussi de plumes de grimpereau; avec la peau du faon (le dix-cors!) que j'avais voulu tuer il me fit un carquois, y mit des flèches, et

me le jeta sur le dos. Rien au monde pouvait-il plus contenter mon ambition d'enfant?

L'honnêteté et la candeur juvénile de ces pauvres gens leur gagnèrent quelques amis dans le voisinage; sans doute, il y avait bien là aussi de cruels ennemis qui, sous le masque de l'hypocrisie, et sous prétexte de leur prodiguer leurs soins, rôdaient et s'empressaient autour d'eux. Mon père leur fit quelques présents, et l'affection que je leur portais et qui m'attirait sans cesse vers eux, préleva sur le garde-manger de ma mère de journalières et larges contributions.

Mon père était dans de constantes appréhensions pour leur sécurité, et, pendant qu'il mûrissait un plan pour les renvoyer, à ses propres frais, dans leur pays, par une route différente de celle qu'ils avaient prise en venant, on découvrit un matin que leur fumée ne s'élevait plus au coin de notre *grand champ de blé*, et le même matin on trouva appendu dans une partie de la maison de mon père, qui était toujours ouverte, un superbe quartier de venaison dans lequel était plantée une des belles plumes d'aigle qui ornaient la tête de On-o-gong-way, et que nous connaissions si bien.

Pauvre, honnête et innocente créature! Il était parti, exposant sa vie dans un long voyage pour retourner chez lui, et, comme une preuve indubitable de son amitié et de sa gratitude, il s'était fait un plaisir d'offrir en silence ce présent d'adieu, et, ne pouvant écrire son nom, il avait chargé la plus belle de ses plumes de faire connaître le donateur.

« Les Indiens sont partis! les Indiens sont partis! » répéta l'écho dans cette matinée et dans tout

le voisinage; et le pauvre Johnny O'Neil s'écriait, en regardant le quartier de venaison crné de la plume d'aigle : « Sur ma parole, squire, ce n'est pas là un bohémien! Que je sois pendu si ce n'est pas un gentleman ! »

Quelques jours après le départ des Indiens, deux enfants du voisinage s'exerçaient avec moi au tomahawk, le lançant tour à tour contre un tronc d'arbre, quand, échappé à une main peu habile, il effleura légèrement l'arbre près duquel je me tenais, assez rapproché pour que le tranchant, fraîchement affilé, m'atteignît à la joue gauche, entamant profondément la pommette, et me renversant sur le sol, tout couvert de sang. La blessure fut plusieurs mois à se guérir, et il m'en reste une cicatrice qui servira de signalement à mes jeunes lecteurs pour me reconnaître, s'ils ont l'occasion de me voir.

Telle fut la *première* catastrophe qui résulta de la nouvelle et singulière connaissance que je venais de faire, et dont je viens de raconter l'histoire; mais ce ne fut pas la plus cruelle : quelques jours plus tard, nous apprîmes avec une profonde douleur que le cadavre du pauvre On-o-gong-way avait été trouvé percé de deux balles de carabine dans la vallée de Randolph, désert obscur et dangereux qui s'étendait à huit ou dix milles environ de notre habitation, et par lequel il devait nécessairement passer pour atteindre son pays et retrouver ses amis.

Quel fut le sort de sa pauvre femme ainsi que de son intéressante et innocente petite fille? personne au monde ne put ou ne voulut jamais le dire; mon père pensait qu'on les avait retenues captives, et que l'ap-

pât de la *chaudière d'or* avait été le mobile de ce lâche assassinat; mais, malgré les recherches qu'il ne cessa de faire d'année en année, il ne put jamais soulever un coin du voile qui recouvre encore cette infamie.

---

## CHAPITRE III.

**Tribus indiennes. — Wigwams, ménages et costumes.**

Dans le chapitre précédent, j'ai montré comment se sont formées mes premières impressions relativement au caractère des Indiens. Maintenant, franchissant la portion de ma vie qui s'est écoulée depuis mon enfance jusqu'à l'âge de trente-trois ans, où j'entrai dans les forêts pour en apprendre davantage, je veux retracer les scènes dont j'ai été témoin pendant cette période aventureuse de mon existence. Le lecteur pourra en retirer une connaissance plus approfondie de la manière d'être des Indiens et de leurs mœurs.

La grande vallée du Mississipi et du Missouri qui, avec ses vastes prairies, ses montagnes et ses lacs, forme près de la moitié de l'Amérique du Nord, a été le vaste champ d'excursion auquel j'ai consacré cinq ou six ans de ma vie. Pendant ce temps j'ai visité grand nombre de tribus et quelques-unes des plus belles races humaines de l'Amérique et peut-être du monde. Parmi les principales, les plus nombreuses et les plus intéressantes, je dois ranger les *Sioux*, les

*Pieds-Noirs*, les *Crows*, les *Mandans*, les *Pawnies*, les *Ojibeways*, les *Comanches*, les *Osages* et les *Choctaws*. Dans mes voyages postérieurs, à l'ouest des montagnes Rocheuses, je signalerai plus particulièrement les *Têtes-Plates*, les *Apaches*, les *Shoshones*, les *Arapahos*. Enfin dans le sud et le centre de l'Amérique, j'ai vu les *Caraïbes*, les *Arowaks*, les *Chaymas*, les *Govagives*, les *Marouchis*, les *Guaranis*, les *Tupis*, les *Botocudos*, les *Conibos*, les *Chiquetos*, les *Moxos*, etc.

Pour donner un récit circonstancié de mes pérégrinations parmi toutes ces peuplades éloignées, il faudrait un très-gros livre qui, par cela même, finirait peut-être par fatiguer mes jeunes lecteurs; aussi, élaguant les détails trop minutieux, j'abrégerai la route en suivant la ligne droite; et, entrant tout de suite en matière, je vais, mes jeunes amis, vous introduire immédiatement au sein de ces tribus, en vous faisant connaître d'abord leur manière de vivre; puis leurs mœurs, que vous serez alors plus à même d'apprécier. Ceci fait, vous vous rendrez assurément beaucoup mieux compte de leurs actes.

Franchissons en un clin d'œil, si vous voulez bien me suivre, l'immense espace de douze cents milles qui sépare la scène où, comme je viens de le dire, se sont écoulées mes jeunes années dans l'État de New-York (d'où les tribus indiennes ont disparu depuis plusieurs années), du centre et du cœur des grands déserts de l'Amérique, dans lesquels hommes et animaux errent encore, dans leur beauté naturelle et leur indépendance native, sur les grandes, immenses et vertes plaines du haut Missouri.

Je vous présente, tout d'abord, un groupe de famille

qui renferme le chef militaire de la grande nation des Sioux, avec sa jeune fille qui n'est pas encore mariée, et sa femme tenant son enfant (*papoose*) suspendu dans un élégant petit berceau orné de piquants de porc-épic, teints des plus vives couleurs. Le chef porte un vêtement taillé dans une peau de bison sur laquelle sont peintes les batailles auxquelles il a pris part. Sa tunique et ses guêtres sont en peau de daim; elles sont brodées sur les coutures en piquants de porc-épic, et des chevelures scalpées en forment les franges. Ses mocassins, en peau de daim également, sont artistement brodés ; de la main droite il tient sa lance, et sa coiffure de plumes d'aigle et de peau d'hermine tombe jusqu'à terre; elle est surmontée d'une paire de cornes, insigne de son rang de chef de tribu, mode singulière qui a de l'analogie avec celle des anciens Juifs et que j'ai retrouvée dans presque toutes les tribus.

La tunique de la jeune femme est en peau d'agneau, plus légère et plus souple que la peau de daim; elle est peinte et brodée avec goût. Son costume est exactement le même que celui de sa fille; ses guêtres et ses mocassins sont de même élégamment ornés.

On voit par la description qui précède que ces gens ne sont pas toujours « de pauvres Indiens nus ; » car dans leur état naturel, avant que les blancs vinssent détruire leur gibier, ils avaient en abondance des peaux et des fourrures pour se vêtir, et sauf la saison chaude, où il est plus agréable de rester légèrement vêtu, ils étaient habillés amplement, confortablement et souvent même avec élégance.

Ce même groupe nous offre ainsi un bon spécimen

des rapports de famille parmi ces pauvres gens. Voici le père, la mère et les enfants. Mes observations m'ont fait reconnaître qu'ils éprouvent et qu'ils respectent les affections conjugales, paternelles et filiales, à un aussi haut degré que les membres d'une société plus éclairée; et ce petit volume en fournira de frappants exemples.

Les Sioux (*Dah-co-ta*) forment l'une des tribus les plus nombreuses et les plus puissantes de l'Amérique septentrionale, elle compte environ 25 000 individus, qui se partagent en quarante bandes dont chacune a un chef, soumis, comme tous ses collègues, à une sorte de confédération; ce sont tous ces chefs qui, réunis en conseil, forment le gouvernement de la nation. Telle est la coutume de la plupart des tribus.

Il n'y a pas d'Indiens mieux vêtus, habitant de meilleures cases (*wigwams*), ou qui soient mieux montés que les Sioux. Ils s'emparent des chevaux sauvages qui paissent souvent par centaines dans les prairies; et, rapides comme l'éclair, ils décochent leurs flèches meurtrières, ou brandissent leurs longues et terribles lances contre les bisons, ou contre l'ennemi qu'ils combattent.

Ces hommes, vivant pour la plupart dans un pays de plaines, s'y procurent facilement des peaux de bison, et s'en servent pour construire leurs demeures. Ils leur donnent la forme de tentes et elles sont plus confortables que les huttes grossières faites avec du bois; elles sont plus facilement dressées; et de plus elles ont l'avantage précieux d'être facilement transportables d'un bout des prairies à l'autre. Cette mobilité permet aux Indiens de suivre les troupeaux de bi-



Le grand chef des Sioux et sa famille.

sons dans leurs migrations d'été et d'automne, époque où ils s'occupent activement d'en faire sécher la viande pour leur consommation d'hiver, de préparer les peaux pour leur usage, ou pour les échanges qu'ils font avec les marchands de pelleteries.

La vue que nous donnons d'un village sioux, sur le haut Mississipi, offre à mes jeunes lecteurs une idée exacte de la manière dont vivent ces curieuses peuplades. Il y avait dans ce village environ 400 tentes en peaux, dressées presque toutes de la même manière : 15 ou vingt perches en forment la charpente que recouvre une seule enveloppe, composée de 15 ou 20 peaux de bison, cousues ensemble et peintes et brodées en toutes couleurs ; ce qui présente un coup d'œil aussi curieux qu'agréable.

Le centre de la tente est occupé par le foyer, dont la fumée s'échappe par le sommet, et à la nuit les hôtes du logis s'endorment tous sur des peaux de bison étendues à terre, les pieds tournés du côté du feu; coutume très-saine et qui n'est pas dépourvue de confortable. Pour pénétrer dans l'un de ces wigwams, il est vrai qu'il faut se baisser d'une manière assez incommode; mais une fois entré, on peut se redresser, et l'on a au-dessus de sa tête un espace haut d'une vingtaine de pieds. Toute la famille est assise et personne ne se lève pour vous saluer, quelles que puissent être vos fonctions, ou votre importance; tous baissent les yeux sur vos pieds, au lieu de vous regarder en face, et l'on vous prie de vous asseoir.

On étend pour vous un vêtement ou un paillasson de jonc, et comme ils n'ont pas de chaises, le visiteur se trouve alors fort embarrassé. Ce n'est pas une chose

commode pour un blanc de s'asseoir par terre, et quand une fois il y est parvenu, il ne sait que faire de ses jambes.

Habitués à cela dès l'enfance, les Indiens s'asseyent sur le sol et se relèvent avec autant d'aisance qu'un Européen peut en mettre à prendre et à quitter un fauteuil. Hommes et femmes se baissent et se lèvent sans la moindre apparence d'efforts, sans la moindre secousse, sans appuyer leur main à terre et sans blesser en rien la grâce et la décence. Les hommes, pour s'asseoir, entre-croisent d'abord leurs pieds, étroitement serrés l'un contre l'autre, puis étendant en avant les bras et la tête, et pliant les genoux, ils se baissent d'une manière lente et régulière jusqu'à ce qu'ils se trouvent assis sur le sol. Quand ils veulent se lever, ils mettent leurs pieds, ainsi que leur tête et leurs bras, exactement dans la même position, et se redressent complétement, sans le moindre effort apparent.

Les femmes s'asseyent toujours en pliant les deux jambes; et, comme les hommes, elles se baissent ou se lèvent sans toucher le sol de leurs mains.

Une fois assis, pour que vous soyez à l'aise, vos jambes doivent être croisées et vos talons ramenés tout contre vous, et alors vous pouvez prendre la pipe quand on vous la présente, et examiner tranquillement et librement ceux qui vous entourent.

L'ameublement de ces wigwams n'est pas riche mais pour qui le considère avec attention, il est en réalité très-curieux.

La première chose qui vous frappe en entrant, c'est la présence d'une demi-douzaine de chiens, peu hospitaliers, qui aboient, le poil hérissé, et en vous me-



Un village sioux sur le haut Missouri.]

naçant de leurs crocs, tandis que derrière eux se tiennent souvent autant d'enfants, auxquels votre aspect, étrange et sauvage pour eux, arrache des cris d'effroi.

Quand le vacarme a cessé, vous pouvez porter vos regards sur d'autres objets, et vous apercevez des boucliers et des carquois, des lances, des selles, des sachets médicinaux, des gibecières, des harpons, des berceaux, des masques en peaux de bison, réservés pour la danse qui porte le nom de cet animal, et enfin une grande variété d'autres choses pittoresques, pendant tout alentour et attachés par des courroies aux extrémités des perches. Cet ensemble, joint à l'aspect du sol qui entoure le foyer, présente l'une des plus curieuses scènes que l'on puisse imaginer.

En face de ces wigwams, on voit les femmes activement occupées à tailler des vêtements et à faire sécher la provision de venaison. Les peaux préparées pour l'habillement des Indiens, soit en bison, soit en daim, sont en général très-fortes et très-douces. La préparation en est curieuse : les femmes étendent la peau sur un châssis ou sur le sol, où elle reste trois ou quatre jours, après que l'on en a enduit le côté charnu avec de la cervelle de bison ou d'élan ; puis on la foule avec une sorte de doloire ou de ciseau taillé dans un os.

Cette opération terminée, on fume la peau. Dans ce but, on creuse en terre un trou de deux ou trois pieds de profondeur ; un feu étouffé de bois pourri, allumé dans l'intérieur du trou, produit une fumée très-épaisse et d'une nature particulière; puis, par-dessus, on dresse une petite tente de peau déjà tannée et fermée hermétiquement, de manière à ne pas laisser

d'issue à la fumée, et dans laquelle les peaux sont exposées trois ou quatre jours. Après cette opération, ces peaux peuvent être portées par la pluie, sans jamais perdre, lorsqu'elles sont séchées, leur souplesse inaltérable, qualité que ne possèdent pas toujours, si je ne me trompe, celles que l'on prépare dans les pays civilisés.

Le *séchage* de la viande se fait en découpant celle-ci en tranches minces que l'on expose au soleil, suspendues à des perches; une fois desséchée, cette viande se conserve parfaitement sans avoir été salée ni fumée.

Notre planche représente aussi des hommes revenant de la chasse, avec leurs chevaux chargés de venaison et de peaux pour occuper les femmes. On dit proverbialement, dans le monde civilisé : « que la pauvre Indienne a toujours à faire la plus rude besogne. » Ce n'est pas exactement vrai. Elle travaille rudement et continuellement, c'est vrai. C'est à elle qu'échoit la plus grande part des corvées dans le village et dans le wigwam; et on la voit, en effet, porter de lourds fardeaux, etc. Il semble donc au voyageur superficiel qu'elle y soit brutalement contrainte par son cruel mari, qui souvent la regarde faire tranquillement étendu à terre et fumant sa pipe.

Mais le travail de ce dernier, on ne le voit pas, et par conséquent on en tient moins de compte. Quand il monte à cheval, ses armes à la main, et que, tous les sens en éveil, tous les muscles tendus, il s'élance au milieu des troupeaux sauvages qu'il poursuit, c'est pour se procurer la nourriture de sa femme et de ses enfants, et quand il parcourt jour et nuit le pays, au

risque de sa vie, c'est pour les défendre contre les attaques de l'ennemi.

L'existence de la femme indienne est assurément une vie d'esclave, et il en est de même de la plupart des femmes pauvres comme elle dans tous les pays civilisés. Examinez leurs humbles demeures dans les campagnes et dans toutes les cités, et voyez les fatigues et les labeurs d'esclave d'une pauvre femme! Elle travaille tous les jours de sa vie, porte l'eau, fait les feux, et prend soin des petits enfants comme la pauvre femme indienne. Elle peut être l'esclave d'un mari paresseux qui dépense son temps ainsi que son salaire au cabaret; mais parmi les Indiens d'Amérique, rien de tel n'existe ni ne peut exister : là, tout homme est chasseur et soldat; il doit pourvoir à la nourriture de sa famille aussi bien qu'à la défense de sa tribu.

L'éducation d'une femme dans ces pays lui apprend que le travail doit être réparti entre elle et son mari; et, en échange de la subsistance et de la protection que lui assurent les travaux de celui-ci, elle accepte volontairement la rude besogne de la tente, considérant ce partage comme équitable.

*Esclaves de leurs maris*, est une épithète si souvent et si injustement appliquée aux pauvres femmes indiennes dans le monde civilisé, si souvent répétée et rajeunie par des touristes auxquels il est arrivé de voir une ou deux Indiennes à l'ouvrage quand leurs maris sommeillaient ou fumaient, que je ne puis, en bonne conscience, mes jeunes lecteurs, me résoudre à passer outre sans ajouter encore ici quelques considérations.

A l'égard de l'Indien d'Amérique, l'un des traits distinctifs qui établissent sa supériorité intellectuelle sur l'Africain et quelques autres sauvages est, sans nul doute, sa passion indomptable pour une liberté sans frein. Les efforts sans nombre, tentés pour assujettir ces tribus américaines ont tous échoué; et leur aversion pour ces tentatives est telle, que nulle rémunération ne saurait engager l'un d'eux à travailler soit pour l'un des siens, soit pour un blanc, sans que ses compatriotes lui appliquent une épithète flétrissante.

Dans les relations des deux sexes, dans le mariage, où, comme parmi les blancs, les deux ne font qu'un, ils peuvent travailler pour un intérêt commun et une existence commune sans encourir de reproche; et je ne crois pas que, parmi les classes pauvres d'aucun peuple civilisé, on puisse trouver une répartition des charges de la vie conjugale plus équitable et plus volontairement acceptée que celle qui existe parmi les Indiens d'Amérique.

En vertu d'une coutume générale dans toutes leurs tribus, la personne de tout individu en société, vivant soit en famille, soit dans le célibat, est regardée comme inviolablement protégée contre les coups, qui, pour eux, impliquent une idée de dégradation ou de servitude, et en tout cas peuvent être vengés par la mort.

Quand bien même ce système entraînerait quelques inconvénients, combien ne relève-t-il pas le caractère de l'Indien, et combien ne fait-il pas honneur à sa race; et quelle leçon le monde civilisé ne pourrait-il pas prendre de ces gens chez lesquels jamais on n'a

vu une brute dénaturée battre sa femme ou son petit enfant !

Mais nous avons laissé ces pauvres femmes au milieu de leurs travaux, dont les principaux consistent dans la préparation des vêtements et du séchage de la viande. Revenons à elles pour quelques moments encore, afin de ne pas perdre de vue un village sioux avant de connaître tout ce qui le concerne, car autrement il nous serait peut-être impossible d'apprécier quelques usages *sioux*, étranges et curieux, qui nous restent encore à décrire.

Mon dessin vous montre les femmes indiennes dans la pleine jouissance de leur bonheur domestique, entourées de leurs jeunes enfants et de leurs chiens, les habitants revêtus de leurs costumes ordinaires, et les petits Cupidons prenant leurs premières leçons d'archer, partie essentielle de leur éducation. Il se trouve que c'est précisément un *jour de scalpe;* les Sioux, de même que la plupart des autres tribus, ont dans l'année plusieurs jours de fête, consacrés à *compter les scalpes.* Ces jours-là, le chef arbore sur un des côtés du toit de son wigwam une perche appelée la *hampe du scalpe*, à laquelle sont suspendues les dépouilles qu'il a conquises, et il donne ainsi le signal aux autres guerriers, qui ne tardent pas à l'imiter; de cette manière, tout habitant du village peut compter les chevelures, se rendre compte du mérite de chaque guerrier, de son rang et de celui auquel lui donne droit le nombre de *scalpes* enlevés par lui à l'ennemi.

Chez les tribus indiennes, tout homme est soldat, tout soldat est un *brave*, un guerrier, ou un chef.

Tous sont armés et prêts à marcher au combat au premier appel. Un *guerrier* est l'un de ceux qui ont conquis un ou plusieurs scalpes ; un *brave* est celui qui marche au combat comme soldat, mais qui n'a encore ni tué, ni scalpé.

Scalper est un usage pratiqué à peu près de la même manière et dans le même but par toutes les tribus américaines ; nous en reparlerons plus loin avec détail.

De l'architecture des Sioux, sur laquelle j'aurai occasion de revenir, passons aussi rapidement aux différents modes de construction en usage chez d'autres tribus séparées d'eux par de grandes distances.

Les *Assiniboins*, les *Crows*, les *Pieds-Noirs*, les *Omahos*, les *Shiennes*, les *Comanches*, et quelques autres tribus qui vivent aussi dans la proximité des pâturages fréquentés par les bisons, bâtissent leurs wigwams et vivent presque de la même manière que les Sioux. Tous pourraient être appelés *constructeurs en peau*. Il y a encore les *constructeurs en gazon*, les *constructeurs en pisé*, *en écorce*, *en charpente*, et d'autres encore, qui tous seront mentionnés en leur place.

Il est bien surprenant que ces hommes ingénieux qui ont inventé tant de manières de construire leurs habitations n'aient pas encore adopté le mode de constructions en pierres. Ce n'est pas là probablement l'effet de l'ignorance ou d'un défaut d'invention, mais la suite de leur coutume invariable de ne pas laisser de monuments. Toutes les tribus américaines sont soumises plus ou moins à des migrations ; et lors de leurs déplacements elles font disparaître tous les signes de leur séjour en brûlant leurs wigwams,

quand elles ne peuvent les emporter, et en *rasant les tombeaux de leurs aïeux et de leurs enfants.*

Les *Pawnies-Peints* ou *Picts* (dans leur langue *Towce-ahge*), tribu considérable qui habite vers les sources de la rivière Rouge, dans le Texas occidental, construisent leurs wigwams avec l'herbe longue des prairies, sorte de chaume qui s'applique sur une charpente de perches enfoncées dans le sol et courbées vers le sommet; le tout ressemble beaucoup à une ruche en paille.

Cette singulière mode, suivie seulement par cette tribu et par une partie des *Kiowos* et des *Wicos*, tribus d'une importance moindre que les *Pawnies-Picts* ont subjuguées, est, du reste, très-commode; elle donne lieu à des habitations confortables, fortement construites et facilement détruites par le feu quand il faut changer de quartier.

La tribu des *Mandans*, sur le haut Missouri; les *Pawnies*, riverains de la Platte; les *Minataries* et les *Ricawies*, sont les seuls qui emploient le pisé; et tous ils paraissent construire leurs wigwams à peu près de la même manière.

A l'opposé des Sioux et des autres tribus perpétuellement nomades, qui vivent sous des tentes de peau, ces derniers habitent des villages stables et construisent leurs wigwams plus solidement; ils ont, en outre, l'habitude de les fortifier contre les attaques de leurs ennemis, en les établissant sur le bord d'une rivière et en les défendant par une palissade.

Leur première opération est toujours de pratiquer dans le sol une excavation circulaire de trois ou quatre pieds de profondeur; sur cette fondation ils élè-

vent des troncs d'arbres posés l'un contre l'autre, dont les gros bouts appuient au fond de l'excavation et dont les extrémités se réunissent au sommet du wigwam. Cette charpente, soutenue à l'intérieur par des traverses entre-croisées, est couverte d'abord de branches de saule pour préserver les troncs de l'humidité, puis revêtue d'une couche, épaisse d'un ou deux pieds, d'argile et de gravier.

Le tout forme une toiture si solide que tous les habitants de la loge, y compris les chiens, peuvent dormir et gambader dessus dans la belle saison.

Dans le grand village des Mandans, j'ai mesuré plusieurs de ces constructions, et j'ai trouvé aux plus petites quarante-cinq pieds de diamètre, tandis que quelques-unes atteignaient soixante pieds. Le foyer, comme dans les tentes des Sioux, est toujours établi au milieu de la hutte et la fumée s'échappe par le sommet.

Ce sont là les seules constructions soumises à des règles uniformes d'architecture, tandis que les *constructeurs en bois, en écorce*, etc., donnent à ces matériaux une multitude de formes.

---

# CHAPITRE IV.

Guerriers indiens. — Armes, costumes et peintures de guerre. — *Fumer le bouclier*. — Signaux et prisonniers de guerre. — Scalpes. — Le calumet de la paix.

Maintenant, mes jeunes lecteurs, nous sommes sur le point d'arriver à des scènes et à des événements plus émouvants : veuillez ne rien passer ; lisez chaque mot tel qu'il se présente, car il sert de base à celui qui le suit. Tâchez de prendre patience jusqu'aux descriptions des *scalpes*, de la *chasse au bison*, de la *fête des chiens*, du *docteur de pierre*, du *nid du tonnerre*, etc. Apprenez d'abord à connaître la tenue des Indiens; elle vous aidera, comme je vous l'ai dit, à comprendre plus facilement leurs actions.

Dans le dernier chapitre, je vous ai décrit la famille d'un sauvage américain, du plus haut rang, chef de guerre de sa tribu, en grand costume, entouré de sa femme et de ses enfants ; je veux vous faire faire connaissance avec trois guerriers indiens de distinction, en tenue de combat, peints et équipés pour la guerre. Je les ai choisis parmi les nombreux portraits que j'ai faits d'après nature, et grâce à eux, vous serez à même

d'avoir des idées exactes et vraies sur l'extérieur de cette classe d'hommes, que l'on trouve dans toutes les tribus indiennes de l'Amérique.

Ces braves jeunes gens furent tous mes amis et mes hôtes, alors que je vivais parmi eux; à toute heure je les ai trouvés prêts à me procurer toute l'assistance et tout l'agrément dont ils pouvaient disposer, et prêts aussi à protéger mes biens et ma vie au péril même des leurs. Avec eux, j'ai fumé, j'ai lutté à pied et à cheval; et dans mes longues parties de chasse à travers les prairies, et à de grandes distances de leurs demeures, je leur ai toujours confié ma vie en toute sécurité.

Ces jeunes gens étaient des guerriers; titre, je vous l'ai dit, qui n'appartient qu'à ceux qui ont pris des *scalpes*. Leurs guêtres étaient décorées, en guise de franges, de chevelures arrachées aux têtes de leurs ennemis; et pourtant ils auraient été les derniers des hommes à toucher à la mienne.

Il n'est rien, jeunes lecteurs, dans le caractère des Indiens ou dans leurs mœurs, qui l'emporte en intérêt ou en importance sur le sujet même du présent chapitre, c'est-à-dire sur tout ce qui a trait aux guerriers indiens et à la guerre indienne; car c'est là en réalité le point culminant de l'existence de ces sauvages et la clef de toutes leurs actions.

Toute tribu indienne est une communauté séparée, entourée d'autres tribus, avec lesquelles, règle générale, elle est en guerre, par suite de plusieurs causes qui n'existent pas au même degré chez les nations civilisées. Les territoires qui sont le théâtre de leurs chasses désordonnées n'ont pas de limites définies, et

cette absence ou cette incertitude de délimitations les expose aux attaques de leurs ennemis. Une autre cause de guerre plus puissante, c'est l'ambition de se signaler qu'ont tous les guerriers indiens : car pour parvenir aux distinctions glorieuses de leurs tribus, ils n'ont qu'un seul moyen, devenir des guerriers célèbres.

J'ai déjà dit que toute tribu a son chef civil et militaire, ou chef de guerre, et que tous les jeunes gens sont des guerriers ou des braves. Pendant la guerre, le général en chef prend le commandement et, sans employer la moindre contrainte, *conduit* au combat ses guerriers; ceux-ci sont tous des volontaires, et libres en tout temps de l'abandonner, s'il leur plaisait d'encourir le déshonneur qui les attendrait au retour.

Or, des trois guerriers représentés page 77 ci-après, le n° 1 est *Om-pa-ton-ga*, le Grand Élan, guerrier *Omaha*. Costumé, armé et peint en guerre, il tient dans sa main son arc et ses flèches, dans l'attitude du *qui-vive?* — Il est drapé dans la peau de bison où sont peintes ses batailles, et porte le carquois rempli de flèches en bandoulière.

Le n° 2 est *la Souris aux plumes de couleur*, *Mandan* en costume et en peinture de guerre. Tendant son arc, il porte son carquois en bandoulière, et sur ses mocassins, en guise de franges, des mèches de scalpe.

Le n° 3 s'appelle *l'Oiseau qui va en guerre*, guerrier *Pawnie*. Il est peint et costumé pour la bataille, avec un arc et des flèches, un bouclier et un carquois; il a sa massue dans la main droite; de délicates peintures

de guerre ornent son corps; les anneaux qu'il porte aux chevilles sont formés d'une rangée de sabots d'antilope, qui font entendre un aigre cliquetis quand il danse ou quand il marche; il porte un joli pagne en plumes d'aigle; sa tête, rasée, suivant la mode invariable de sa tribu, est ornée d'une belle crête formée d'une queue de daim teinte en rouge et de crins de cheval, laquelle a beaucoup d'analogie avec un casque grec.

Le *costume de guerre* et les *peintures de guerre* sont caractéristiques. Nul guerrier, parmi toutes les tribus indiennes de l'Amérique, n'irait au combat sans son *costume* et sa *peinture de guerre*. Le premier consiste dans le vêtement que chacun croit le plus propre à lui laisser le libre maniement de ses armes et de ses membres; et, en réalité, la plupart du temps cela équivaut à être peu ou point vêtu. Le second de ces usages consiste en barbouillage et en raies d'argile blanche, de vermillon, ou en une couche épaisse de charbon de terre mêlé à de la graisse d'ours, dont on se recouvre différentes parties du corps et des membres, ainsi que le visage, qui est quelquefois moitié noir et moitié rouge, d'autres fois tout noir, de manière à être rendu méconnaissable.

Chaque guerrier a sa peinture particulière et personnelle, qui le fait reconnaître de ses camarades à une distance où ils ne pourraient le distinguer par les différences naturelles, tant ils se ressemblent quand ils sont nus et combattant en plein air.

Fait étrange et curieux, dont j'ai pu m'assurer pendant mes voyages, jamais je n'ai pu déterminer un guerrier à poser pour son portrait avant qu'il eût em-



TROIS GUERRIERS INDIENS.

Pawnie. Omaha. Mandan.

ployé à sa toilette (costume et peinture de guerre) le temps voulu, qui s'étend souvent depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures ou midi. Partout aussi il m'a été dit que l'appréhension la plus vive de n'importe quel guerrier était que sa mauvaise étoile ne le conduisît à la mort alors qu'il ne serait pas *peint en guerre*.

Les portraits de ces trois guerriers donnent l'idée des principales armes de toutes les tribus américaines : l'arc et les flèches. Leurs arcs sont courts et légers, afin d'être maniés facilement et adroitement, même à cheval ; la portée en est très-grande, car sur sa face antérieure le bois est garni d'une couche de tendons de bison qui lui communiquent une grande élasticité. Leurs flèches se terminent par un morceau de silex, si adroitement taillé en forme de pointe avec deux tranchants aigus, qu'il pénètre à fond dans la chair des bisons comme dans le corps humain.

Ces flèches sont placées dans un carquois porté en bandoulière et fait, en général, avec des peaux d'animaux d'une forme et d'une dimension correspondant à son volume. Quand ils n'en font pas usage, les sauvages tiennent leurs flèches la pointe en bas dans le carquois, de crainte d'accident ; mais quand ils vont au combat, elles sont retournées la pointe en l'air afin qu'ils puissent les saisir instantanément et sans obstacle.

Outre l'arc et les flèches, ils se servent dans les combats du *tomahawk* que j'ai déjà décrit, de massues de diverses formes, ainsi que de lances, et ils se couvrent d'un bouclier tenu du bras gauche. Tout cavalier porte ce bouclier, qui complète sa tenue et son

équipement et lui donne une ressemblance frappante avec les cavaliers grecs ou romains.

Ces boucliers sont toujours faits avec de la peau de bison, prise sur le cou de l'animal, où est sa plus grande épaisseur. Une fois tannée et durcie par la gélatine qui y reste adhérente, elle devient à l'épreuve des flèches et même de la balle, surtout si les boucliers sont tenus obliquement, manœuvre dans laquelle excellent les sauvages. Il peignent et ornent ces boucliers d'une foule de manières, et ajoutent à leur aspect pittoresque en y appendant des plumes d'aigle et souvent en y figurant en peinture leurs *sacs médicinaux*, que bientôt je vous ferai connaître.

*Fumer le bouclier !* — Avez-vous jamais entendu parler de rien de semblable? Non sans doute. Eh bien, c'est là une des plus grandes et des plus imposantes cérémonies que l'on puisse observer dans les pays indiens. Écoutez ! Un Indien a atteint l'âge d'aller à la guerre; il a seize ou dix-huit ans, il a besoin d'un bouclier, *il doit en avoir un*, car il ne peut combattre sans cela. Ne peut-il en acheter un? Il le pourrait peut-être, mais *cette arme achetée ne le protégerait pas;* il faut que lui-même s'en fabrique un, et comment? Il doit tuer un bison, un vieux taureau, de sa propre main. — Avec un fusil? — Non ! un plus jeune garçon en pourrait faire autant : il faut que, de sa main même, il le tue avec une flèche, en enlève la peau; et alors il a encore à *fabriquer son bouclier.* — Ne peut-il le faire à l'écart et à loisir ? Non encore; les soldats indiens sont responsables de leurs boucliers, les guerriers indiens sont la propriété de leur

nation. Un jeune garçon peut-il secrètement s'enrôler et se faire soldat? ont-ils des journaux pour annoncer leurs enrôlements? Non, pour faire un guerrier, il faut un acte public, accompli en public, et il faut que les guerriers y prennent part.

Dans le grand village des *Comanches*, je fus invité, en 1836, à aller voir *fumer un bouclier*. Un peu en avant du village, une foule immense était assemblée et formait autour d'une ligne tracée sur le sol un cercle d'une trentaine de pieds de diamètre environ. Au centre de ce cercle, un jeune homme avait creusé un trou dans la terre, et, un peu au-dessus de la surface, avait tendu horizontalement et fortement, au moyen d'un grand nombre de chevilles fichées dans le sol, la peau de bison dont il devait fabriquer son bouclier. Le feu brûlait dans l'excavation, tandis que sur la peau, la gélatine extraite des sabots du bison fondait et se liquéfiait, communiquant ainsi au cuir la dureté et la consistance nécessaires.

Témoins indispensables de cette cérémonie, pour assurer sa réussite, et consacrer publiquement pour le récipiendaire le passage de l'enfance à la condition de guerrier, tous les guerriers du village étaient présents, en grande tenue et peinture de guerre. S'étant liés les uns aux autres par les bords de leurs boucliers, ils formaient comme les anneaux d'une même chaîne et ils dansaient en cercle autour du bouclier fumant. Chacun d'eux, en passant, brandissait sa massue de guerre, son tomahawk et son bouclier, vantait la merveilleuse vertu de cette dernière arme, et adjurait l'*Esprit de feu* de donner assez de force et de dureté à celle du néophyte pour le défendre et le protéger contre

les armes de ses ennemis. Ce cérémonial terminé, le jeune soldat peut aller à la bataille, où, comme je l'ai dit, s'il peut conquérir un *scalpe*, il deviendra un *guerrier*.

On peut dire que toutes les tribus américaines sont guerrières. J'ai expliqué les causes principales de leurs guerres, et l'on écrirait tout un livre sur leurs manières de les faire et de les terminer. Leurs armes, je l'ai fait voir, ne sont pas nombreuses ni aussi meurtrières que celles dont se servent les nations civilisées, et par suite leurs guerres sont loin d'être aussi destructives.

En général, elles ne sont jamais entreprises que par de petits détachements, volontairement soumis à un chef, et dont le but est de tirer vengeance d'un grief ou d'une cruauté commise par leur ennemi. Le plus souvent, quelques chevelures sont regardées par eux comme une représaille suffisante; puis ils reviennent ordinairement célébrer en triomphe la danse du scalpe et d'autres cérémonies, en présence des habitants de leur village.

Par suite du petit nombre et du genre de leurs armes, les stratagèmes ont parmi eux beaucoup plus d'importance que chez les blancs; et ils apportent dans cette partie de l'art de la guerre un esprit d'invention et de ressource vraiment incroyable.

Dans leurs luttes avec des troupes civilisées, les ruses de la stratégie indienne ont souvent été qualifiées de trahisons, parce qu'ils aiment mieux dresser des embuscades ou déconcerter l'ennemi par des surprises, que d'aller en rase campagne livrer une belle bataille, c'est-à-dire se placer à découvert, de-

vant la gueule des canons, pour se faire tuer comme des pigeons.

Ce reproche est mal fondé ; l'inégalité des armes justifie suffisamment leur manière de combattre.

Il n'est pas d'hommes sur la terre plus courageux et plus braves que les Indiens d'Amérique, quand ils savent qu'ils luttent à armes égales avec un ennemi. Leur sagacité pour le dépister ou le reconnaître, et pour échapper, s'il est nécessaire, à sa poursuite, est inconcevable pour ceux qui ne se sont pas familiarisés avec leur genre de vie.

Ils font usage, en campagne, de signaux aussi ingénieux qu'intéressants. Leur cri de guerre, connu dans le monde entier, est usité parmi toutes les tribus, dans l'Amérique du Nord comme dans celle du Sud. C'est une note aiguë et perçante qui résonne longtemps, avec une vibration des plus rapides produite par le battement du plat de la main ou des doigts contre les lèvres.

Le son n'a rien en lui-même de bien effrayant, et la voix humaine peut en produire de beaucoup plus terribles ; mais nul autre peut-être n'est entendu d'aussi loin et aussi distinctement, au milieu du fracas et du tumulte de la bataille. La terreur qu'il répand est due aux associations d'idées nées du sens et du caractère qu'on lui connaît : on sait qu'il est le signal infaillible de la bataille, car le cri de guerre ne retentit jamais qu'au moment de la charge, quand les armes sont levées pour verser le sang.

Une personne qui ne serait pas familiarisée avec les mœurs des Indiens pourrait, sans éprouver d'alarme, entendre leur cri de guerre précurseur d'une

attaque immédiate; tandis que d'autres, connaissant sa signification, seraient frappés d'horreur. En temps de paix, il n'est permis à aucun Indien de pousser ce formidable cri, si ce n'est dans la danse de guerre et dans quelques autres cérémonies, sous les yeux des chefs, de crainte que, répété par les sentinelles sur les sommets des collines et par des camarades chassant dans le pays, il ne produise une alarme inutile, sinon dangereuse.

Le *sifflet de guerre* est un autre signal très-curieux. Tout chef allant au combat porte un petit sifflet de six ou huit pouces de long, fait avec le fémur d'un dindon sauvage. Ses deux extrémités rendent des sons très-divers et si aigus, si perçants, si différents du cri de guerre et des autres bruits de la bataille, qu'on peut les reconnaître à d'immenses distances; l'un des bouts sonne la *charge*, l'autre la *retraite*. Nul chef ne marche au combat sans avoir un de ces petits sifflets de guerre suspendu à son cou et flottant sur sa poitrine, et aucun de ses guerriers ne le suit au combat sans connaître le sens distinct de chacun des sons qu'il en tire.

Ils se servent aussi de pavillons comme signaux de guerre. Dans toutes leurs tribus, le drapeau blanc est un signal de trêve, un emblème de paix, et le drapeau rouge l'emblème du combat. Chose étrange? on voit tous les sauvages se servir du drapeau blanc, et s'avancer, protégés par lui, jusque dans les rangs de leurs ennemis, même pendant la bataille. Sous ses plis, leurs personnes jouissent de cette inviolabilité consacrée en pareille occasion chez toutes les nations civilisées. N'est-il pas étrange, non de retrouver cet usage

chez les Indiens, car les nations civilisées l'ont emprunté à la vie sauvage, mais de voir toutes les races humaines dispersées sur le globe se servir de la même couleur, comme d'un emblème de paix, qui devient inviolable et sacré dans le tumulte et la rage même du combat! Connaît-on un seul Indien d'Amérique qui ait jamais méconnu le caractère sacré du pavillon blanc en temps de guerre? non. Les nations chrétiennes ont-elles toujours agi de même dans leurs guerres avec les Indiens? nous ne le croyons pas; mais le nom de *stratagème* convient-il à cette infraction?

Mais la *sauvage cruauté du scalpe?* — Sauvage c'est le mot; car sauvages ils sont. Mais où est la cruauté dans l'acte de scalper? — Un lambeau de la peau du crâne est arraché à la tête d'un homme mort. Il n'en éprouve aucun mal. La cruauté consiste à tuer, et dans le monde chrétien nous massacrons, dans une seule bataille, des milliers de nos semblables, pour un que tueront les pauvres Indiens. Couper un petit morceau de peau sur la tête d'un cadavre est une chose plutôt dégoûtante que cruelle. Mais considérons bien la chose. Que peut faire de mieux un Indien? Il faut qu'il rapporte chez lui quelque trophée de guerre. Ses compatriotes n'ont pas de chroniqueurs pour les suivre dans les batailles et raconter leur victoire au monde. Leurs coutumes sanctionnent le scalpe et leurs chefs l'ordonnent. Pour être un vrai trophée, le scalpe doit provenir de la tête d'un ennemi abattu et tué de la main de celui qui enlève cette dépouille.

Suivant les coutumes de la contrée, un Indien peut avoir plus d'un motif plausible et excusable pour tuer

un homme de sa propre tribu, mais il se déshonorerait, en ce cas, en prenant son scalpe.

Les scalpes sont les insignes et les médailles de l'Indien; il peut les conquérir de sa propre main, mais sans déshonneur il ne peut les vendre ni les acheter, et quand il meurt, ces trophées doivent être enterrés avec lui dans son tombeau. Ses fils ne peuvent en hériter, et ils doivent s'en procurer par les mêmes moyens qu'a employés leur père.

Dans leurs guerres, les sauvages font des prisonniers comme les peuples civilisés. La cruauté des premiers, à l'égard de leurs captifs, a été parfois atroce, bien qu'on l'ait pourtant exagérée. Leur méthode de torturer leurs prisonniers de guerre a été, dans les circonstances parvenues à notre connaissance, cruelle et infernale au delà de tout ce qu'on peut imaginer, mais ces circonstances, rares dans tous les temps, ne se sont pas, que nous sachions, présentées depuis un demi-siècle. C'était la suite d'une coutume *générale*, mais non fréquente; le résultat de la loi du talion invoquée par les familles des guerriers morts au poteau de tortures, contre quelques captifs que les chefs de la tribu abandonnaient à leur vengeance après une sorte de procédure et une longue délibération.

Ajoutons que toutes les tribus indiennes échangent aujourd'hui leurs prisonniers exactement comme les nations civilisées; ceux qui n'ont pu être échangés sont adoptés par la tribu où ils sont captifs; et s'il y a des veuves de guerriers tués dans la bataille, ces prisonniers sont tenus de les épouser et de pourvoir à leur entretien ainsi qu'à celui de leurs enfants; les autres sont adoptés par la tribu, et ils jouissent des

droits et priviléges des autres citoyens, les accompagnent à la guerre et deviennent pour eux de braves et fidèles compagnons, même contre leurs anciens frères d'armes.

La torture des prisonniers n'est donc pas actuellement une coutume générale et fréquente, comme on l'a fait croire au monde.

Les guerres des Indiens se terminent et leurs traités de paix se concluent exactement de la même manière que chez les peuples civilisés; mais, par suite des causes que nous avons indiquées plus haut, l'état de paix est chez eux moins solide et moins durable.

Les chefs et les guerriers se réunissent pour les traités sous le drapeau blanc; ils s'asseyent par terre en deux demi-cercles qui se font face; chaque guerrier a la tête ornée de deux plumes d'aigle, l'une blanche et l'autre rouge de sang, emblèmes éloquents, disant à tous que celui qui les porte est également prêt et pour la guerre et pour la paix. C'est dans ces traités que l'on se sert du *calumet* ou pipe de paix. Le calumet est littéralement une pipe *sacrée*, dont la forme et les usages diffèrent de toutes les autres. C'est une propriété publique, que le chef a toujours sous sa garde et dont on ne se sert que dans des circonstances solennelles.

Dans ce but, au centre du cercle que forment les chefs et les guerriers présents au traité, le *calumet* bourré de tabac est posé sur deux petites crosses, prêt à être fumé quand les clauses du traité seront convenues. Ensuite les deux chefs, et après eux les

guerriers des deux tribus, aspirent, chacun à son tour, une bouffée de fumée du tuyau sacré, en signe d'adhésion solennelle aux termes du traité. Ceux-ci, naturellement, sont toujours verbaux, faute de moyens pour les enregistrer ; et fumer dans la pipe sacrée équivaut à la *signature du traité*, qu'ils ne peuvent apposer de la manière usitée ailleurs.

---

# CHAPITRE V.

Médecins et médecines. — Faiseurs et défaiseurs de pluie.

La vie de l'Indien comprenant différentes phases, nous passons sans transition à un sujet nouveau et tout différent du précédent.

Chez des gens ignorants et conséquemment superstitieux, le mystère est tellement mêlé à toutes les actions, à toutes les pensées de la vie, qu'il est indispensable d'en étudier les détails pour bien comprendre les mœurs et les coutumes.

Les Indiens d'Amérique sont tous plus ou moins superstitieux, et tous ont des docteurs, experts dans les propriétés des racines, des simples et d'autres spécifiques. Ils s'attribuent aussi le privilége d'opérer de grandes et merveilleuses cures, au moyen d'une sorte de *sorcellerie*, à laquelle ils ont recours quand l'emploi de leurs remèdes est impuissant.

Ces docteurs ont été désignés par les Français, que le trafic amena les premiers sur les frontières indiennes, sous le nom de *médecins;* et tous leurs remèdes, y compris les plus mystérieux, sous celui de *médecines*. Nous avons donc à donner une place, dans ce

petit livre, à des *tambours*, des *crécelles*, des *danses*, des *rocs*, des *feux médecines*, et à une foule d'autres choses médicinales.

Voici d'abord un *médecin*, professeur de mystères,



Médecin indien allant visiter un malade *in extremis*.

un docteur *Pied Noir*, dans toute la force du terme; la gravure nous le montre dans son accoutrement complet et dans l'accomplissement des plus profonds arcanes de son art, en face d'un patient qui se meurt.

Ce gentleman cueille ses lauriers sans aller au combat ; il reste au logis et prend soin des femmes et des enfants. Il conquiert, sans risquer sa vie, une renommée et une influence qui souvent l'emportent sur celles du chef de la tribu. Il n'a besoin pour cela que d'un peu d'adresse dans ses tours de passe-passe, toujours faciles à exécuter devant des gens superstitieux, assez faibles pour croire que son art mystérieux produit souvent des miracles que, du reste, ils ne discutent jamais.

C'est pendant ma résidence au comptoir de la Compagnie américaine de pelleteries, à l'embouchure de la rivière *Pierre-Jaune*, sur le haut Missouri, que j'eus l'occasion d'étudier le mode d'opérer du docteur *Pied-Noir* en question. Sous la peau d'un ours brun, il pratiquait, sur un malade qui agonisait, toutes sortes de contorsions, de grognements bizarres et effrayants; il tournait et retournait le pauvre patient sur le sol, où il l'avait étendu, et s'agitait autour de lui à quatre pattes comme un ours aurait pu faire.

Le jour qui suivit cette pitoyable farce, à laquelle assistaient une centaine de personnes de la tribu, toutes criant et battant des mains, je fis le portrait de ce docteur, et j'achetai, à un prix fou, son étrange costume avec tous les accessoires. Cet habillement, qui ne forme pas l'un des objets les moins intéressants de ma collection indienne, a été examiné à Londres et à Paris par plus de cent mille curieux.

Il n'est rien que ces docteurs ne soient prêts à entreprendre. Quand ils échouent, ils ne sont pas embarrassés devant des gens aussi superstitieux que leurs clients pour rejeter la faute sur l'heure du jour,

sur la saison, et le plus souvent sur le malade lui-même, dont le manque de foi a mis obstacle à la réussite complète de la cure.

Chacun de ces médecins se choisit une série d'amulettes dont l'ensemble lui compose un accroutement terrible pour l'exercice de ses fonctions. C'est un assemblage bizarre de dépouilles d'animaux les plus divers : de peaux de reptiles et d'oiseaux, de sabots d'antilope, de pattes et de serres, de peaux de grenouille, de crapaud, de chauve-souris, et enfin de tout ce que le docteur peut recueillir pour compléter la laideur d'aspect à laquelle il vise. Ajoutez à cela le bruit effrayant qu'il fait en dansant, hurlant, piétinant ou bondissant autour du moribond.

Le docteur n'endosse jamais son terrible costume que pour rendre au patient sa dernière visite, et quand on le voit traverser le village ainsi affublé, les habitants savent à quoi s'en tenir sur l'état du malade; et, par l'effet de la sympathie autant que par la force de l'usage, ils s'empressent autour de lui en une foule compacte et assistent à la cérémonie, la main sur la bouche, criant et se lamentant de la manière la plus pitoyable.

Aucun Indien ne peut passer de vie à trépas sans l'accompagnement de ces terribles exorcismes, si un docteur se trouve dans le voisinage. Mais, d'après ce que j'ai vu et appris, ces misérables jongleurs savent déployer quelquefois leur appareil funèbre en temps opportun et convoquent leurs compatriotes à assister à la résurrection d'un malade chez lequel ils ont, au préalable, surpris les indices d'un retour à la santé.

Un tel succès, obtenu en présence du village en-

tier, suffit pour valoir au docteur des présents qui lui assurent désormais une existence agréable et une renommée inébranlable. D'un autre côté, si le malade meurt, ce qui arrive le plus souvent, il se met en devoir de consoler les parents, en leur assurant que, par des raisons impénétrables, le Grand Esprit a rappelé leur ami; et que, dans ce cas, tous les remèdes étaient impuissants.

Ces jongleurs, je l'ai dit, se rencontrent dans toutes les tribus, et sans exceptions ils remplissent les fonctions d'*augure*, de *sorcier*, de *devin* et de *grand prêtre*. Ils officient dans toutes les cérémonies religieuses, qui sont en très-grand nombre; et ils ont droit de siéger avec les chefs dans les conseils de la nation. Leur influence est donc très-grande, et le voyageur qui traverse leur pays doit se concilier les bonnes grâces et l'appui de ces dignitaires, avec autant de soin qu'il en apporte à se munir d'un passeport pour parcourir le continent européen.

C'est une sorte de droit d'*octroi* qu'il faut payer en entrant dans n'importe quel village, et après avoir conversé et fumé la pipe avec le chef, la première question importante doit être pour le *grand médecin*, aux mérites duquel il faut rendre hommage en parlant de *sa grande réputation, qui s'étend au delà des monts et des grandes eaux*.

Cette prudence vulgaire suffira pour vous assurer partout, dès la première entrevue, un accueil amical et gracieux; et très-souvent même, comme j'en ai fait plusieurs fois l'expérience, une admission régulière dans le docte corps de la Faculté, honneur qui est toujours conféré par le *Shi-shi-gouin*, ou

*crécelle à mystère*, insigne habituel de cet ordre digne d'envie.

Les épreuves qui valent aux indigènes le diplôme et les priviléges de docteur sont aussi variées que bizarres. On en jugera par les deux exemples suivants.

Dans un grand village sioux, sur le haut Missouri, je vis un jour une foule nombreuse entourant un homme qui s'efforçait de la convaincre de sa capacité doctorale. L'opération à laquelle il s'était soumis dans ce but, était ce qu'ils appellent *regarder le soleil.*

Cet homme, nu à un caleçon près, était suspendu à fleur de terre par des *sétons* de l'épaisseur du doigt, qui, passant sous les muscles pectoraux, étaient attachés à des cordes, elles-mêmes fixées à une perche solidement enfoncée dans le sol, et qui pliait sous le poids du récipiendaire. Il était couché sur le dos et tout son corps rasait le sol. Il tenait d'une main sa *trousse*, de l'autre son arc et ses flèches, et dans cette position il s'efforçait de regarder le soleil, depuis le moment de son lever jusqu'à celui de son coucher, le suivant attentivement dans sa carrière par des déplacements lents et gradués, au milieu de la foule attentive.

Ses amis l'entouraient en chantant ; ils racontaient les actes héroïques de sa vie, exaltaient ses vertus, puis ils faisaient résonner leurs tambours et pleuvoir les présents autour de lui, pour l'encourager et réveiller ses forces défaillantes, tandis que tout à côté de lui ses ennemis et les incrédules le raillaient et s'efforçaient, par tous les moyens, de l'intimider et d'amener sa défaite. Cependant, triomphant de toutes

ces difficultés, il parvint à regarder le soleil jusqu'à son coucher, sans s'évanouir ni demander grâce, et prouva ainsi aux plus récalcitrants que le *Grand Esprit le soutenait* et qu'il était un grand médecin. Mais si, n'importe par quelle cause, la force lui eût fait défaut, même au moment de toucher au but, les huées et les sifflets eussent fait explosion, et non-seulement il eût dû endurer l'humiliation présente, mais les cicatrices empreintes sur sa poitrine eussent été comme un stigmate indélébile qui, toute sa vie, eût rappelé le souvenir de sa témérité et de sa honte.

On voit que l'épreuve est assez dangereuse; aussi est-ce un mode d'*examen* auquel bien peu de candidats se soumettent.

Voici une autre méthode beaucoup plus commode et sans nul doute tout aussi efficace dans ses résultats. Je l'ai observée dans la tribu des Puncahs, sur le haut Missouri.

*Hongs-Kay-dé*, vaillant petit guerrier de dix-huit ans, et fils du chef, se mit dans la tête d'épouser quatre femmes en un jour. Son père lui avait dit qu'il était un homme et en âge de se marier; de plus, il lui avait donné, pour s'établir, neuf chevaux, un joli wigwam et d'autres présents. Le major Sandford, agent du gouvernement, et moi, nous fûmes assez heureux pour assister à la scène amusante dont il fut le héros, sur une petite colline située précisément derrière le village, où il avait réuni toute sa tribu, pour l'exécution du plan imaginé par lui et que nul ne connaissait d'avance.

Il s'était rendu préalablement chez un des chefs secondaires de la tribu, père d'une jolie petite fille de

treize à quatorze ans, et la lui avait demandée en mariage, moyennant deux chevaux et d'autres objets en échange. Puis un rendez-vous à heure et jour fixes, sur le sommet de la colline susdite, avait été pris par les deux contractants pour la remise définitive des objets échangés.

Le jeune guerrier alla ensuite trouver un second chef, puis un troisième, et enfin un quatrième, tous possesseurs chacun d'une jolie fille, et il fit avec eux les mêmes conventions qu'avec le premier, leur recommandant le secret le plus absolu, et leur donnant rendez-vous à la même heure et à la même place.

Le jour venu, il invita tout le village à ses noces, qui devaient avoir lieu à midi. La colline, entièrement couverte de spectateurs, présentait un charmant coup d'œil. Les chefs étaient assis par terre en cercle ; au centre était un petit espace réservé où la cérémonie devait avoir lieu.

A l'heure dite, le brave jeune homme, nouvellement créé chef par son père, qui venait d'abdiquer en sa faveur, se présenta, paré de plumes ondoyantes, au milieu du cercle, et, s'adressant au premier chef avec lequel il avait traité, et dont la jeune fille était assise à ses côtés dans une pimpante toilette :

« Mon ami, vous m'avez promis la main de votre fille pour aujourd'hui, et je dois vous remettre en échange deux chevaux ; est-ce bien cela?

— Oui, répliqua le chef.

— Les chevaux sont ici à votre disposition ; maintenant je vous demande votre fille. »

Le chef se leva, présenta sa fille dont il mit la

main dans celle du jeune chef, qui fut salué par les bruyants applaudissements de la foule, prête alors à se disperser.

Mais le vaillant petit homme étendit la main du côté de la foule, en disant :

« Mes amis, un peu de patience. »

Et se tournant vers le second chef avec lequel il avait traité :

« Mon ami, dit-il, vous avez consenti à me donner, aujourd'hui et en ce lieu, votre charmante fille en mariage, et moi je dois vous donner deux chevaux ; est-ce cela?

— Oui, répondit le chef.

— Alors, j'attends l'accomplissement de votre promesse. Je demande votre fille. »

Le chef interpellé se leva, amena sa fille, et, comme le premier, plaça sa main dans celle du jeune chef. Celui-ci passa ensuite aux deux autres chefs, et reçut successivement deux nouvelles fiancées. Alors, prenant de chaque main deux de ses épouses :

« Ce jour me fait-il médecin? s'écria-t-il. Ne mérité-je pas ce titre? — Mon père m'a fait aujourd'hui chef des *Puncahs*. Ne suis-je pas un *docteur-chef?*

A quoi la foule répondit par acclamation :

« Haou ! haou ! » (Oui ! oui !)

Hongs-Kay-dé descendit triomphalement de la colline, conduisant au village ses quatre jolies petites femmes toutes brillantes de jeunesse et de parure, deux à chaque main, et suivi de la foule entière des spectateurs ; il arriva bientôt ainsi à son wigwam, où on le laissa pourvoir à ses arrangements domestiques.

J'ai déjà dit que les médecins entreprennent, au

moyen de leurs opérations magiques, n'importe quelle tâche, si impossible qu'elle puisse être.

Ainsi dans la tribu des *Mandans*, j'appris qu'il y avait des gens fort habiles, *faiseurs ou défaiseurs de pluie*. Les uns étaient devenus médecins pour avoir produit de la pluie au milieu d'une sécheresse extraordinaire, les autres pour l'avoir arrêtée quand sa continuation produisait des effets nuisibles.

Lorsqu'une période de sécheresse menace de ruiner les récoltes de maïs ou de toute autre production, les médecins s'assemblent dans le *pavillon des médecins*, grand wigwam construit pour servir aux opérations médicales, aux séances des conseils, etc., et s'asseyant tout autour d'un feu, ils se tiennent fumant chaque jour, et priant le Grand Esprit de leur accorder de l'eau du ciel, tandis qu'un certain nombre de jeunes gens offrent d'essayer de faire pleuvoir.

Chacun d'eux, successivement désigné par le sort, monte au sommet du wigwam au lever du soleil, et là, son arc et ses flèches à la main, et le bouclier au bras, il s'adresse aux nuages, leur demandant de la pluie, les gourmandant et les menaçant de son arc tendu s'ils n'obéissent pas à ses ordres.

Celui qui, après toute une journée de tentatives et d'agitations de ce genre, en présence de la foule rassemblée autour de lui, redescend, au coucher du soleil, sans avoir réussi, est accueilli par les sifflets et les huées des spectateurs. Désormais il ne peut, en aucune occasion, prétendre au titre de médecin ; car il est évident que *sa science n'est pas forte*.

Après plusieurs jours d'essais aussi infructueux, le ciel restant toujours serein, il arrive enfin à un ap-

prenti nécroman de commencer ses conjurations au moment où un épais nuage fait son apparition dans l'atmosphère, et l'on se dit dans tout le village *que la médecine de l'opérateur est bonne*. Toute la tribu se presse alors autour de lui pour l'entendre se glorifier, pour le voir bander fièrement son arc contre les nuages en leur commandant de pleuvoir. Lorsque enfin il voit la pluie tomber à distance, il fait semblant de lancer sa flèche qu'il escamote adroitement, et étendant la main dans la même direction :

« Eh bien! mes amis, s'écrie-t-il, vous avez vu partir ma flèche, il y a un trou dans le nuage, bientôt vous aurez de la pluie autant que vous en voudrez. »

La pluie commence à tomber à torrents, la foule ébahie se cache dans les wigwams, mais l'heureux débutant en sortiléges reste sur la brèche, il continue à déchirer l'air de ses flèches, et à lui commander de pleuvoir encore, jusqu'à ce qu'il soit complétement trempé et que les Mandans n'aient plus rien à désirer. Quand il redescend, c'est un *médecin*; les anciens docteurs l'invitent à un festin, et lui confèrent en grande cérémonie le *chi-chi-quoin* ou doctorat.

Disons de suite que ceux qui ont ainsi fait leurs preuves une fois, en amenant la pluie, ne se risquent jamais à renouveler la tentative.

« Tout le village, disent-ils, nous a vus faire pleuvoir, nous avons montré ce que nous savons faire, et nous devons laisser la même chance à d'autres jeunes gens. »

Tout village indien a son *pavillon médecine*, ou pavillon des sortiléges, sorte d'hôtel de ville, ou plus

exactement de maison commune, consacrée aux réunions du conseil et aux cérémonies religieuses. Ces édifices respectés, et fermés la plus grande partie de l'année, étaient ordinairement mis à ma disposition pour y peindre mes portraits, que les Indiens qualifiaient toujours de *médecine*, tandis qu'ils me considéraient comme un médecin éminent. En examinant les portraits de leurs chefs et de leurs guerriers, ils *découvraient souvent que les coins de la bouche et des yeux se mouvaient*, et en concluaient qu'ils devaient être, à un certain degré, doués de vie.

Bientôt on ne parla plus que de moi parmi les Mandans, dont j'avais peint le chef de guerre ainsi que le grand docteur. Mon wigwam se remplissait chaque jour de chefs et de guerriers, et tout le village s'y portait en foule, en exaltant ma science médicale. Je reçus l'insigne de docteur, un joli chi-chi-quoin, et je fus régulièrement décoré du titre de *Te-hee-pe-nee-Wash-ee* (le grand médecin blanc).

Les femmes de plusieurs chefs amenaient à la porte de mon wigwam leurs jolies et modestes jeunes filles, dans leurs plus beaux atours, et l'interprète qui les accompagnait était chargé par ces dames de s'informer si je ne voudrais pas me marier. J'étais obligé d'inventer divers prétextes pour éluder ces offres flatteuses et séduisantes. On parut se payer de mes raisons, sans me garder rancune du désappointement causé par mes refus.

Mon fusil et mes pistolets à percussion, les premiers qu'eussent jamais vus les Mandans, étaient pour eux de grands mystères, et personne n'y voulait toucher. Une boîte d'allumettes chimiques, à moitié



Les faiseurs de pluie

pleine, était aussi dans le même cas. Mais elle fut bientôt épuisée par un des médecins, qui en tira bon parti après que je la lui eus donnée. Il s'avisa d'enflammer les allumettes en les frottant entre ses dents, et en *faisant du feu dans sa bouche*. Ce sortilége nouveau produisit un admirable effet parmi ses compatriotes émerveillés, et sa renommée médicale grandit pour un temps; mais son prestige s'évanouit avec la dernière allumette. Le désespoir qui saisit alors ce pauvre diable me toucha, et je lui fis présent d'une assez bonne lentille de verre, en lui faisant comprendre qu'elle pouvait lui servir à allumer sa pipe toutes les fois que le soleil luirait, sans que jamais il eût à craindre de la voir s'user. Ce cadeau fut pour lui plus agréable encore et d'un plus grand prix que le premier. Il me donna en retour une très-belle paire de mocassins, et jusqu'au dernier moment de mon séjour, je vis la foule se presser autour de lui, pour le voir *faire du feu médecine en tirant du feu du soleil.*

Une des plus importantes et des plus bizarres nécessités de la vie indienne est l'amulette ou *sac à médecine*. Ce curieux appendice n'est pas le privilége des médecins seuls, il est l'attribut de tout Indien du sexe fort, adolescent ou vieillard.

Tout garçon atteignant sa quinzième année s'absente pendant plusieurs jours et plusieurs nuits du wigwam paternel, sans que nul s'y inquiète de sa disparition. On le suppose à la recherche de son fétiche; cela suffit. Il jeûne pendant toute cette absence; l'abstinence engendre le rêve, et il adopte pour son génie tutélaire, pour le mystérieux protec-

teur de son existence, le premier quadrupède, reptile ou oiseau, auquel il vient à songer, s'imaginant que c'est à une suggestion du Grand Esprit qu'il doit cette idée.

Il revient au logis, raconte son rêve à ses parents, qui font un festin en son honneur; tous ses proches et un pareil nombre d'amis qu'il désigne sont invités, et le complimentent sur sa réussite. La fête finie, il repart, et se met à la poursuite de l'animal rêvé, le capture dans un piége ou à la chasse, le dépouille de sa peau, qu'il prépare et rembourre ensuite tant bien que mal. Presque toute sa vie, il porte sur lui cette pièce d'histoire naturelle comme un talisman, un charme, qui le protége dans tous les périls, et auquel il attribue son bonheur et ses succès. Il s'imagine même qu'il en sera accompagné et protégé dans le monde futur; car il partagera soigneusement sa tombe avec lui.

Quiconque irait au combat sans un *sac médecine* n'y porterait qu'un cœur faible et convaincu à l'avance de sa défaite. Le perdre dans le combat, rentrer sans lui dans sa tribu est une tache infamante pour tout guerrier, jusqu'à ce qu'il puisse s'en procurer un autre à la guerre, en adoptant celui d'un ennemi tué de sa main. Mais s'il perd son talisman ailleurs qu'à la guerre, le sauvage ne peut s'en fabriquer un autre n'importe comment.

Le *sac fétiche* d'un Indien ne peut s'acquérir à prix d'argent. Cependant, en plusieurs occasions, des guerriers m'en ont offert qu'ils avaient pris sur le champ de bataille avec des scalpes de leurs ennemis.

Ces talismans sont de toutes les formes et de toutes

les tailles, depuis la souris qui se cache sous le vêtement, jusqu'au canard, à la loutre, au blaireau, et même quelquefois au loup, qui est fort peu commode à porter.

Je me rappelle qu'un jour, peignant le portrait d'un chef comanche, et lui ayant demandé son nom, un autre chef, assis près de lui, me dit : *Ish-a-ro-yeh* (celui qui porte un loup). J'exprimai ma surprise et lui demandai s'il avait jamais porté un animal de cette espèce. « Oui, j'en porte toujours un, » me répondit-il en soulevant la dépouille d'un loup blanc posée à terre derrière lui.

---

# CHAPITRE VI.

**Teint réel des Indiens. — Chevaux sauvages et bisons. La prairie.**

Les Indiens, à quelque tribu qu'ils appartiennent, présentent, dans leur genre de vie une similitude frappante et non moins grande que celle des traits de leur visage et de la couleur de leur peau.

Leur teint que l'on a souvent représenté comme rouge, ou jaune, et plus souvent encore comme cuivré, ne répond exactement à aucune de ces désignations; il serait mieux de le comparer à la couleur de la cannelle, dont l'écorce est exactement de la même nuance.

Leur corps est en général bien proportionné, irréprochable de formes. Ils l'emportent de beaucoup en cela sur les races civilisées et doivent cette supériorité à l'exercice continuel que leurs membres nus prennent en plein air, et à l'absence de vêtements épais qui n'ont d'autres effets que d'énerver et d'affaiblir les muscles. Ils la doivent aussi à la règle constante d'après laquelle tous les enfants des Indiens d'Amérique sans exception, sont tenus, pendant les six premiers

mois ou la première année de leur existence, dans des berceaux, où leur épine dorsale et leurs membres, étendus et fixés tout de leur long, ne prennent aucune position qui les déforme.

Tous les Indiens d'Amérique ont les cheveux noirs et, presque toujours, en dépit de l'opinion reçue, excessivement fins et soyeux. Leurs yeux, bien que noirs en apparence, sont d'un rouge brun foncé, et leurs dents, d'une régularité parfaite, restent blanches et saines, même dans un âge avancé.

La dénomination d'*Indiens rouges* leur est probablement venue de l'usage qu'ils font de l'ocre et du vermillon, leurs couleurs de prédilection, pour se peindre le corps et le visage.

Cette coutume est la même chez toutes les tribus. Ils mêlent leurs couleurs avec de la graisse d'ours; et à l'aide d'un petit fragment de glace, qu'ils achètent aux trafiquants de pelleteries, ils se barbouillent, en se servant de leurs doigts comme de brosses. La peinture est considérée par eux comme une partie de leur costume; et peu d'Indiens se laissent voir le matin avant d'avoir passé une heure ou plus à leur toilette. Ils ne se jugent présentables qu'après avoir graissé et arrangé leur chevelure, et s'être peint la figure et les membres.

Si l'on m'objectait que ces soins doivent non-seulement les fatiguer, mais leur faire perdre beaucoup de temps, je ferais remarquer que ces gens-là n'ont guère autre chose à faire, et que pour eux le temps n'est pas un trésor aussi précieux que pour d'autres. Ils sont excessivement vains de leurs personnes, et c'est à bon droit, car, je le répète, leurs corps bien faits et vigou-

reux, fortifiés et trempés par l'air qui les baigne sans cesse, sont exempts de cette mollesse et de cet étiolement que produit en général une surabondance de vêtements, et leurs muscles ont une beauté et une fermeté que la vie civilisée ne donne jamais.

Ils vivent dans un pays peuplé de bisons et de chevaux sauvages, et la chasse de ces animaux forme, avec la guerre, la principale affaire de leur vie.

Les chevaux sauvages qui, sans nul doute, ont été introduits en Amérique par les Espagnols, quand ils envahirent le Mexique, se sont propagés dans les prairies jusqu'au cinquante et unième degré de latitude nord. Par leur capture et leur soumission, les Indiens ont acquis le moyen de tuer plus facilement les bisons, ainsi que les autres espèces de gibier ; il les ont aussi employés à la guerre, et, ce qui vaut mieux encore, ces animaux, en leur fournissant le moyen d'un exercice agréable et salutaire dans leurs vastes plaines, ont concouru à développer la vigueur et la beauté virile de la race indienne.

Les bisons, il est permis de le croire, ont été créés pour l'usage et le bonheur des tribus indiennes, qui se nourrisent de leur chair, se vêtent, se construisent des habitations avec leurs peaux, et en tirent, en un mot, les moyens de satisfaire non-seulement aux premiers besoins de la vie, mais encore d'atteindre un certain degré de confortable. La langue et la bosse de ces animaux sont au nombre des mets les plus délicieux. Les autres parties charnues de l'animal valent bien le meilleur bœuf. Les nerfs font d'excellentes cordes pour les arcs; les omoplates forment la carcasse des selles indiennes ; la cervelle sert à préparer les

peaux; en brisant les os des jambes, les Indiens en retirent une moelle qui vaut le beurre le plus fin; et les sabots bouillis leur donnent une colle forte dont ils usent pour confectionner leurs jolis arcs et d'autres armes.

Ces animaux utiles errent sur les immenses et grasses prairies où paissent aussi les chevaux sauvages, et souvent on les voit réunis par troupeaux de plusieurs milliers. Il est facile de comprendre combien ce pays est approprié à la vie facile et indépendante des Indiens, et c'est ce qui explique aussi probablement la présence en ces lieux des races les plus saines et les plus belles de l'Amérique et peut-être du monde.

Après la description des habitations de l'indigène américain, les incidents ultérieurs de mon récit amènent celle des prairies, demeures de ces nobles animaux, qui sont étroitement unis à l'existence et aux plaisirs de l'Indien.

Élançons-nous donc, du pont d'un steamer sillonnant le haut Missouri, sur les rives plantureuses du fleuve, gravissons les talus escarpés de la rive en écartant de nos visages, qu'ils frôlent, les lis jaunes, bleus et rouges, et les riants tournesols inclinés sur leurs tiges, et sans nous occuper des suaves violettes et des fraises mûres que nos pieds écrasent. Puis, le sommet une fois atteint, jetons un coup d'œil sur la vaste étendue de verdure qui se déploie au-dessous, à côté et tout autour de nous. Quand vous aurez examiné les sinuosités infinies du fleuve et de ses prairies d'alluvion, les milliers d'escarpements (*bluffs*) qui s'étagent depuis le niveau des eaux, comme une suite de remparts et de bastions gazonnés ; et que dans une per-

spective plus lointaine, vos regards auront erré sur un océan de verdure richement émaillé, jusqu'aux bornes bleuâtres de l'horizon, vous pourrez vous faire une idée de la prairie américaine.

Maintenant, si vous le voulez, montons à cheval et galopons vers l'est ou vers l'ouest. Voici une couvée de coqs de bruyère qui s'élancent de dessous les pieds de nos chevaux, puis l'agile antilope bondit à nos côtés; le daim effrayé se lève et s'enfuit de son gîte; plus loin, l'énorme loup blanc, hargneux et menaçant, lèche ses mâchoires affamées; ses poils se hérissent sur son dos tandis qu'il s'arrête pour nous regarder passer, en flairant notre piste qu'il va suivre. Ce sont là quelques-uns des hôtes de la prairie. Mais si nous continuons à avancer, nous verrons l'élan, ce noble animal, flairer notre approche et s'enfuir d'un trot rapide et ininterrompu, puis bientôt disparaître en balançant son immense ramure. Les singuliers petits chiens des prairies aboient par myriades au sommet de leurs remparts de boue, ou retranchés dans leurs terriers, tandis que nos chevaux s'enfoncent dans la voûte rompue de leurs habitations souterraines; plus loin, voici le monstrueux et terrible serpent à sonnettes replié sur lui-même et prêt à s'élancer. Nous poursuivons notre marche, et une bande de chevaux sauvages, la queue et la crinière au vent, fixant sur nous leurs prunelles enflammés, passent emportés par un élan rapide qui leur fait franchir cinq milles au moins sans s'arrêter. Avançons toujours, et voici que, dans l'extrême lointain, une étroite bande noire ferme tout l'horizon, et qu'au-dessus d'elle, à droite, un nuage s'élève du sol! « Ne serait-ce pas un

incendie ? » Non, mes jeunes amis ; nous sommes maintenant au milieu d'une prairie vaste et unie ; nous avons *perdu de vue la terre*; la bande noire que vous voyez est formée par les crinières serrées d'un grand troupeau de bisons, et le nuage de poussière, ce sont leurs pieds qui l'ont soulevé en fuyant devant une troupe d'Indiens Sioux qui, l'arc et la lance à la main, se précipitent sur leurs flancs et sont sur le point de les atteindre. Avançons encore ! la bande noirâtre disparaît entièrement, mais le nuage s'élève toujours et révèle les mouvements des fuyards. Nous découvrons enfin comme des taches, qui çà et là se meuvent dans des directions différentes, et qui évidemment se rapprochent de nous ; bientôt nous voyons que le vert gazon sur lequel nous passons est haché en mille fragments et présente, sur un vaste espace, l'aspect d'une terre nouvellement labourée ; le troupeau a passé par là, et à distance nous découvrons çà et là des masses noires gisant à terre et des cavaliers qui accourent à elles et mettent pied à terre. Allons à eux sans crainte, abordons-les avec le regard ferme et assuré qui plaît toujours aux Indiens, et tendons leur la main.

La figure animée d'un joyeux sourire, ils secouent la tête pour écarter de leurs yeux les mèches tombantes de leurs cheveux ; ils accourent de toutes les directions sur leurs petits chevaux haletants, hennissants, aux narines gonflées, à la crinière flottante. Il y a là une centaine de cavaliers, sans étriers et sans selles, mais armés de leurs lances et de leurs arcs ; tous nous tendent une main amie ; mais nos chevaux, comme tous les êtres civilisés, ont peur des sauvages, et il

faut que nous mettions pied à terre si nous ne voulons pas à y être jetés nous-mêmes ; les Indiens nous imitent, et nous échangeons des poignées de main. Bientôt nous nous asseyons à terre ; la pipe est allumée et passe de main en main. Après un profond silence pendant lequel chacun prend un repos dont il a besoin, la conversation s'engage; et sur ces entrefaites que voyons-nous? Une masse confuse et bariolée se meut au loin; elle approche, et enfin nous reconnaissons que c'est une troupe d'une centaine de femmes et d'enfants, suivie de trois ou quatre fois autant de chiens, et qui vient du village pour découper les animaux abattus, les dépecer, et en transporter la chair dans les wigwams. Les chasseurs, reposés, nous invitent à nous rendre à leur résidence. Remontons à cheval pour les suivre, laissant les femmes et les enfants à leur besogne.

Leur village, je l'ai dit, est formé de wigwams couverts en peau. Nous sommes admis dans la tente du chef ; nous fumons la pipe avec lui, assi sur des peaux agréablement décorées, ou sur des paillassons de jonc étendus sur le sol ; nous sommes fêtés avec les chasseurs dans la demeure hospitalière; nous y passons la nuit. Nos chevaux ont été bien pansés par les fils et les parents du chef, et le matin on nous les amène au moment où nous sommes prêts à partir. Mais où sommes-nous ? Nous n'avons fait encore qu'une journée de chemin ; nous pouvons avancer ainsi pendant des semaines et pendant des mois, sans voir la fin de la prairie. C'est pourquoi, prenons une autre route.

---

## CHAPITRE VII.

**Chasse, capture et dressage des chevaux sauvages. Chasse aux bisons.**

Les chevaux sauvages, les animaux les plus farouches de la prairie, y bondissent souvent, je l'ai dit par troupes immenses. Ils y sentent, ils y perçoivent, en général, l'approche de l'homme, à un mille de distance, *même sans être sous le vent*; telle est la puissance de leur œil, qu'ils distinguent ainsi l'homme, leur ennemi, des animaux sauvages; tandis que, sans prendre la fuite, l'élan se laisse approcher à un demi-mille, le buffle et le daim souvent à portée de carabine.

C'est pour les Indiens une rude besogne que de s'emparer de ces animaux à l'aide d'un lasso, qu'ils doivent employer, lancés eux-mêmes à fond de train sur un autre cheval. Le lasso est une forte corde, de peau brute, terminé par un nœud coulant, ouvert de quatre ou cinq pieds, qui est lancé sur le cou de l'animal poursuivi, et lui fait perdre la respiration en se resserrant; l'Indien ralentit alors graduellement la

course de son cheval, et retenant la corde, finit par abattre le pauvre captif qui tombe suffoqué.

La noble créature se trouve alors complétement à la merci de son vainqueur, qui commence par s'en assurer en la domptant. A cette fin il lui entrave d'abord les deux pieds de devant, puis alors qu'elle ouvre la bouche pour respirer, un licou fort court est fixé par un nœud à sa mâchoire inférieure.

On desserre le lasso pour laisser souffler l'animal; en quelques moments il a recouvré assez de force pour se relever; mais l'Indien, tenant le bout du licou, est là qui l'en empêche. Il s'en suit une lutte dans laquelle le pauvre quadrupède ne réussit qu'à se lever sur les pieds de devant étroitement liés l'un à l'autre, et se voit contraint de demeurer assis.

Pour redresser ses jambes de derrière, il lui faudrait rejeter sa tête en arrière; mais l'Indien placé en face de lui l'en empêche en pesant de tout son poids sur le licou; aussi, après s'être débattu inutilement, le cheval reste assis, et l'Indien, se rapprochant toujours, peu à peu, en tirant toujours sur le licou tendu et en poussant d'assourdissantes clameurs, porte à son comble la terreur de l'animal. Lorsque l'Indien, avançant toujours, peut enfin toucher le cheval, il commence par lui caresser les naseaux, puis insensiblement il lui glisse la main sur les yeux, et enfin leurs têtes se touchant, il lui souffle son haleine dans les naseaux.

A peine cet échange de souffle est-il ainsi opéré que l'on peut voir les muscles du cheval se détendre et son effroi se calmer, et que dans son vainqueur il reconnaît un ami. Dès lors aussi l'Indien peut prome-



Indien capturant un cheval sauvage.

ner sa main sur sa crinière ou lui faire d'autres caresses, et après quinze ou vingt minutes il le monte tranquillement.

Désormais l'animal ne paraît plus éprouver le désir de s'enfuir, mais il s'attache à son maître, dont il reconnaît l'haleine qui agit sur lui comme un charme irrésistible.

J'ai été nombre de fois témoin de ces scènes émouvantes, et toujours avec une surprise nouvelle. Il faut d'abord un effort énorme pour prendre le cheval, puis succède une lutte cruelle et dont le spectacle est pénible; mais bientôt l'action de la fatigue, de la frayeur et de la souffrance, suivie de témoignages d'une douceur et d'une bonté habilement ménagées, paraît désarmer le bouillant animal, et l'attacher soudainement par des liens mystérieux à son nouveau maître.

Vous avez tous entendu parler de la méthode merveilleuse qu'emploie M. Rarey pour assouplir et dompter les chevaux vicieux; elle me paraît, à beaucoup d'égards, analogue à celle que je viens de décrire; mais M. Rarey n'a pas de chevaux sauvages à capturer. Il est probable qu'un Indien ne pourrait corriger un cheval vicieux aussi bien que lui; mais en même temps, il pourrait être autant sinon plus difficile à M. Rarey, recevant le lasso des mains d'un Indien, de le lancer sur le cou d'un cheval sauvage, d'arrêter celui-ci dans sa course impétueuse, de s'en rendre maître et de le dompter comme fait un Indien.

Bien que sa monture soit moins légère, le cavalier, guidé par son jugement, ne craint pas de lutter à la course avec le cheval sauvage le plus rapide. Mais un spectacle plus surprenant encore, c'est de voir les

*Shiennes*, les dompteurs par excellence de chevaux sauvages, en capturer un grand nombre, sans emprunter l'aide d'un autre cheval; c'est à pied qu'ils parviennent à distancer le *mustang* des prairies. Voici comment ils s'y prennent : L'Indien monté fond d'abord au milieu d'une troupe de chevaux sauvages, sépare de la masse quelque animal effrayé, le force à se jeter à droite ou à gauche, met pied à terre, et entravant sa monture ou la laissant entre les mains d'un ami, il s'élance à pied à la poursuite du fuyard. Il est presque entièrement nu, il porte un lasso sur le bras gauche et tient un fouet de la main droite, il a dans sa poche un peu de grain torréfié qu'il mâche en courant; d'une allure rapide et régulière qu'il peut soutenir un jour entier, il suit l'animal effrayé qui s'enfuit de toute sa vitesse.

Séparé de sa bande et forcé de courir dans des directions différentes, le quadrupède harcelé se fatigue d'abord outre mesure et se laisse enfin vaincre par une force moindre, mais qui sait habilement se ménager. Au commencement de la poursuite, le cheval découvre bientôt l'adversaire qui vient à lui; il fuit alors de toute sa vitesse; à une distance d'un mille peut-être, il s'arrête et regarde par derrière son ennemi, qui de son pas régulier avance, avance toujours ! Il s'élance de nouveau et plus épouvanté que jamais, avec une rapidité foudroyante, et fait encore une halte, puis une seconde, puis une troisième, toujours de plus en plus courte, et son épuisement va croissant, tandis que son habile persécuteur, que le sang-froid n'abandonne jamais, ne cesse de gagner du terrain. Une particularité curieuse et connue de tous

les Indiens, c'est que le cheval sauvage, le daim, l'élan et d'autres animaux ne courent jamais en ligne droite, et décrivent toujours une courbe et ordinairement du côté gauche. En voyant la direction vers laquelle l'animal *penche*, l'Indien sait exactement le point où il s'arrêtera; il y tend donc en droite ligne, et tous deux y arrivent presque au même moment, le cheval ayant fait un mille et le piéton la moitié ou les trois quarts au plus de cette distance. L'animal repart effaré, et après un jour entier de ces alternatives de de fatigues et d'épouvantes, il se trouve à bout de forces au coucher du soleil; il est couvert d'écume, les courbes qu'il décrit ne sont plus que de quelques mètres, quand enfin le chasseur infatigable, dont le pas ne s'est point ralenti, se trouve assez près pour lui jeter le lasso sur le cou. Les caresses et la douceur de l'Indien, pendant la nuit passée sur les lieux mêmes de la capture, font le reste; et le matin suivant l'Indien rentre dans son village sur le nouveau coursier, à la mâchoire inférieure duquel il a noué le lasso, et tenant en laisse son ancien cheval entravé.

J'ai dit que le cheval et d'autres animaux tournent presque toujours *à gauche*. D'où vient leur tendance à décrire des cercles dans leurs courses? C'est que tous les animaux ont un gîte, dont ils n'aiment pas à s'écarter; mais pourquoi penchent-ils *à gauche?*

L'une des premières leçons de mon bon vieil ami Darron, au milieu d'une chasse au daim, en forêt, ne m'est jamais sortie de la mémoire.

« George, me disait-il, quand un daim part, si c'est sur un terrain plat, ne le suivez pas, mais prenez à gauche, vous êtes sûr de le rencontrer; il décrit tou-

jours une courbe, et quand il s'arrête, il regarde toujours du côté qu'il a suivi. »

Mais la *course de l'homme* s'infléchit également; perdu dans les déserts ou au milieu des prairies, il suit des lignes courbes, et toujours c'est vers la gauche qu'il dévie; pourquoi cela?

Remontant, il y a quelques années, en steamer, le haut Missouri, notre bâtiment s'envasa, et il n'y avait pas d'espoir de le dégager avant la crue des eaux, qui pouvait se faire attendre plusieurs semaines. J'étais impatient d'atteindre un village sioux, sur le bord du fleuve, à une centaine de milles au-dessus du point où nous étions arrêtés, afin d'employer mes pinceaux parmi les habitants. Je quittai le steamer avec un homme qui me servait d'escorte, et ma carabine à la main, mon cahier d'esquisses sur le dos, nous nous mîmes en route à pied. Nous eûmes d'abord à traverser une vaste prairie d'une trentaine de milles, dont le sol était parfaitement uni; le second jour fut sombre et nuageux, et comme je ne m'étais pas muni d'une boussole, nous n'avions rien qui pût nous guider.

Le premier jour, le soleil se montra et nous nous dirigeâmes très-bien; mais le matin suivant, bien qu'à ce point de départ l'orientation fût longue, nous dûmes bientôt reconnaître que nous commencions à dévier, tout en nous efforçant de suivre la ligne droite. Nous ne voyions autour de nous qu'un maigre gazon, partout le même, et tout autour de nous la ligne inflexible de l'horizon. Vers la fin de l'après-midi, très-las tous deux, nous nous trouvâmes, à notre grande surprise, au lieu même où nous avions biva-

qué la nuit précédente et d'où nous étions partis le matin. Nous avions appuyé à gauche et bien certainement décrit un cercle, tout le jour durant.

A notre arrivée au village des Sioux, les Indiens rirent beaucoup de notre aventure, et tous les chefs m'assurèrent qu'un homme perdu dans les prairies tourne toujours dans un cercle, et qu'invariablement il tourne à gauche. Plusieurs autres expériences ultérieures achevèrent de me convaincre de ce fait singulier.

Le cheval étant le coureur le plus rapide des prairies, l'Indien qui le monte peut suivre à la course n'importe quel animal, et d'assez près pour lancer une flèche, dont le coup est en général mortel, car la force d'impulsion, augmentée par la rapidité de la course, suffit pour pousser le trait jusqu'au cœur du bison le plus monstrueux, et souvent j'ai vu leurs flèches, pénétrant de part en part le corps de l'animal, y faire un trou pareil à celui d'une balle de calibre.

L'arc fort court dont les Indiens se servent à la chasse est par cela même plus facile à manier à cheval; il n'a pas en général plus d'un pied et demi de longueur; très-habilement construit, sa force est extrême. La partie principale en est souvent formée d'un seul os, mais le plus souvent il est en bois et le dos en est recouvert de nerfs de bison si fortement collés, que rarement ils se détachent.

Outre l'arc, ils se servent encore d'une longue lance, dont les effets sont peut-être encore plus terribles à la chasse que ceux des flèches; car l'Indien, dont le cheval est dressé à *s'approcher* de l'animal

poursuivi, peut ainsi l'accoster d'assez près pour lui plonger sa lance dans le cœur, et le renverser foudroyé.

En passant des chevaux aux bisons, je demanderai la permission de dire quelques mots de moi-même et de mes exploits contre ces ruminants des prairies.

Le jeune lecteur se rappelle que je débutai dans la vie avec une forte passion pour les armes à feu et les engins de pêche, n'imaginant guère que mes affinités pour la chasse sommeilleraient pendant tout l'intervalle de temps écoulé entre l'incident de la *chaudière d'or* et l'âge de trente-trois ans, où, comme je l'ai dit, je commençai mes campagnes parmi les Indiens. Il comprendra facilement que pendant cette période, entouré comme je l'étais de toutes les tentations du chasseur, et accompagné de mon vieux Nemrod et professeur John Darrow, je fis des progrès continus dans l'art du tir contre les bêtes sauvages. La passion qui d'abord m'avait conduit au *lick* de la vieille scierie, bien loin de s'affaiblir, s'était donc beaucoup accrue et ne fut pas un des moindres mobiles qui m'entraînèrent dans les grandes prairies du Far-West.

Pauvre Darrow! il n'était absolument bon à rien qu'à la chasse; mais quelle vénération j'avais pour lui! Qu'il excellait à suivre la trace d'un daim ou d'un ours, et combien sûr était le coup de sa carabine! Quelle musique était pour mon oreille la rude mélodie de ses chants sous l'ombre épaisse des grandes et séculaires futaies! Qu'ils étaient heureux ces jours où, avec nos blouses et nos chapeaux blancs, le fusil baissé, John Darrow et moi nous entrions dans les

solitaires et profondes forêts pour y suivre toute la journée une bonne piste sur la neige !

Mais laissons ces scènes de ma vallée natale et de mon enfance, pour revenir à mes premières campagnes contre les bisons sur les prairies du Missouri. Je résidais alors avec M. Mackensie, le facteur en chef, à l'embouchure de la rivière *Pierre-Jaune*, sur les rives du Missouri, où la Compagnie de pelleteries américaine avait un grand comptoir, à trois mille kilomètres au-dessus de Saint-Louis, quand un matin on nous annonça qu'un grand troupeau de buffles était arrivé, et paissait dans une belle plaine sur l'autre rive, à deux ou trois milles seulement.

Mackensie songea à l'instant à faire sa provision de venaison, et il m'engagea à me joindre à la chasse. Notre troupe était composée de cinq ou six de ses meilleurs tireurs à cheval; il en prit lui-même la direction, n'ayant à la main qu'un fusil de chasse à un coup très-court et très-léger.

Ils me donnèrent un cheval énormément grand et qui s'appelait, je n'ai jamais su pourquoi, *Chouteau*. On le disait excellent pour la chasse. Plusieurs autres des gens de la factorerie avaient ordre de nous suivre, à distance convenable, avec des charrettes à un cheval pour emporter la chair de nos victimes; et tous, nous nous mîmes en marche à peu près comme une caravane régulière.

Quand nous fûmes arrivés à un demi-mille environ des animaux sans défiance, le chef commanda de faire halte, afin de décider le meilleur mode d'attaque; la chose réglée, nous attendîmes le signal pour fondre sur le troupeau aussitôt qu'il prendrait l'alarme.

En un moment, un nuage de poussière s'éleva et nous étions au milieu de la bande.

Mackenzie et deux de ses amis, le major Sandford et Chardon, étaient les plus expérimentés de la bande, et par conséquent les plus heureux dans la mêlée. Au milieu de la masse noire mouvante dans laquelle ils paraissaient engloutis, je distinguais parfaitement les coups répétés de leurs fusils. Ces messieurs chassaient pour avoir de la *viande*, et en conséquence ils choisissaient les femelles les plus grasses et dont le pelage était le plus luisant. Mais mon ambition était tout autre : j'aperçus dans la foule le dos et les cornes d'un taureau monstrueux, qui s'élevait tellement au-dessus des autres, que je résolus d'avoir son scalpe ou rien.

Je fis avec mon vieux *Chouteau* plusieurs pointes furieuses dans les différentes ouvertures qui paraissaient me promettre une chance d'approcher du géant. Il m'arriva plus d'une fois d'être emprisonné dans la masse mouvante, non sans courir les plus grands dangers ; car ces animaux, par centaines, fondaient derrière moi, prêts à me broyer en un moment si j'avais perdu l'équilibre.

A la fin, je vis un vide devant moi, et je m'élançai désespérément sur la droite du colosse, afin de le frapper à la bonne place.

Mon fusil était une arme à deux coups. Le premier ne produisit aucun effet visible sur le colosse, mais le second le fit tomber à genoux, et le troupeau passa outre. Je fus balayé à une grande distance avant de pouvoir me dégager de l'ouragan, bornant mon ambition à la capture de mon taureau, le géant du troupeau.

Je rechargeai mon arme et revins à mon antagoniste blessé. Il s'était relevé, et balançait son corps immense sur trois jambes, une de ses épaules ayant été brisée. Sa terrible crinière hérissée et ses yeux injectés par le délire et la rage, le malheureux s'efforçait de s'élancer sur moi et retombait à chaque pas.

Le sujet était magnifique, et je ne résistai pas à la tentation. Je saisis mon album, m'établis commodément sur mon cheval, et je fis prendre à mon modèle toutes les poses que je désirais. Rien ne pourrait rendre les regards sataniques de cet animal furieux, qui, tout hérissé et pantelant, faisait des efforts désespérés pour arriver jusqu'à moi.

Tandis que j'étais absorbé dans cette opération, Mackensie et Sandford, survenant, me raillèrent de leur mieux d'avoir attaqué un pauvre vieux bœuf, dont à peine les loups auraient voulu. Je n'en fis pas moins sonner bien haut ma victoire, très-satisfait que j'étais de mon premier exploit. Il y avait cependant un léger revers de médaille, dont je m'aperçus quand Sandford me demanda comment il se faisait que la tête de mon cheval était couverte de sang. Ce détail m'avait échappé, et l'on découvrit que l'une des oreilles du vieux *Chouteau* était percée tout contre la tête d'un trou rond, par lequel ma première balle avait très-probablement passé.

Mon esquisse terminée, j'achevai le vieux taureau d'une nouvelle balle dans la tête. Je rejoignis Mackensie et Sandford, qui cherchaient à reconnaître leurs victimes sur le terrain où elles s'étaient abattues. Je fus émerveillé de voir que le premier, avec un fusil à un coup et à silex, avait choisi, et frappé au

cœur six vaches grasses, à la course, sur un espace d'un mille tout au plus, où, lancé à fond de train, il avait rechargé cinq fois son arme. Les charrettes arrivèrent bientôt, et l'on y entassa le produit de notre boucherie, y compris la tête et les cornes de ma vénérable victime.

J'ai dit plus haut que, pour voir tout ce qu'il y a dans les prairies, *nous prendrions une autre route pour retourner*; nous sommes loin du logis; laissons donc nos chevaux, et montons dans un canot.

## CHAPITRE VIII.

**Descente du Missouri. — L'aigle apprivoisé. — Visite d'une famille d'ours gris.**

Baptiste, Bogard et moi nous prîmes place sur un frêle canot, en face du port de la Compagnie de pelleteries américaine, à l'embouchure de la Pierre-Jaune, après avoir pris congé de Mackenzie et de sa petite colonie. Nous avions Saint-Louis pour destination, — voyage d'environ 3200 kilomètres, en suivant les détours du Missouri, dont les bords n'ont d'autres habitations que de rares villages indiens, et d'autres créatures vivantes que quelques sauvages et de vagabondes bêtes fauves.

Jean-Baptiste est Français; Abraham Bogard est né sur les bords du Mississipi : l'un et l'autre étaient restés dix ans au service de la Compagnie de pelleteries, chassant le castor et les autres animaux à fourrure au pied des montagnes Rocheuses, ou dans leurs gorges sauvages. Tous deux, congédiés par la Compagnie, retournaient à Saint-Louis. Quant à moi, la suite de mon récit me fera mieux connaître.

Nous étions donc trois; mes compagnons portaient

de bons fusils dont ils savaient bien se servir. Pour moi, j'avais d'abord un fusil de chasse à deux coups pour chasser les canards, les oies, les poules des prairies, etc., puis une carabine de première qualité, à longue portée, et enfin deux pistolets fixés à un ceinturon, formaient ma réserve pour les luttes corps à corps. Un de mes compagnons occupait l'avant de la barque, l'autre était au centre; assis à l'arrière je tenais la barre du gouvernail, non toutefois sans heurter des troncs d'arbres flottants, sans m'embarrasser dans des bancs de sable et sans toucher contre des écueils de toute espèce, surtout quand nous étions à la merci d'un impétueux courant. Baptiste et Bogard ramaient et je les aidais quelquefois.

Poudre et plomb en abondance, ustensiles de pêche, rien ne nous manquait; nous avions assez de couvertures pour dormir chaudement. Nous étions munis d'une bouilloire en fer blanc, d'une cafetière, d'une poêle à frire; nous avions en profusion du café, du sucre, du sel, enfin nous possédions une cuiller, un couteau, une timbale pour chacun de nous; nous n'avions, il est vrai, ni pain, ni beurre, mais la vive imagination de mes jeunes lecteurs a déjà compris que nous avions tout ce qu'il nous fallait pour trouver à manger et pour contenter ma passion pour la chasse et pour la pêche et mes instincts d'Indien. Mes aimables lecteurs ne seront donc pas plus tentés de sauter jusqu'à la dernière page de mon livre, que je ne l'étais de quitter mon gentil petit canot et d'abandonner les beaux rivages du Missouri pour couper au plus court, et de prendre la route de terre.

Voilà que j'ai presque oublié de vous dire un mot

d'un quatrième compagnon de voyage. M. Makensie m'avait fait cadeau d'un grand aigle apprivoisé, un de ces nobles oiseaux dont les Indiens font tant de cas à cause de leur courage et à cause aussi de leurs plumes, qui servent à parer la tête des chefs et des guerriers. J'avais établi un grand bâton de six à huit pieds de haut à l'avant de la barque. La belle créature s'était perchée au sommet et y passait toute la journée dans la plus parfaite quiétude, sans aucun lien, contemplant en silence le pays que nous traversions, du côté d'amont comme du côté d'aval. C'était bien la figure la plus pittoresque du monde et la plus propre à compléter la physionomie de notre équipage.

Un jour succédait à l'autre dans notre voyage et nous ne cessions d'admirer de magnifiques rivages. Ce n'étaient que collines arrondies et herbeuses, s'élevant en groupes, quelquefois par centaines, et qu'on eût dit de loin couvertes d'un manteau de velours vert; parfois elles étaient tachetées de troupeaux de bisons, pâturant sur leurs pentes, tout prêts à s'enfuir comme une nuée d'oiseaux au bruit d'un coup de fusil: vus à distance, ces troupeaux dispersés de tous côtés et se frayant dans les hautes herbes de petits sentiers sinueux, avaient presque l'apparence de serpents noirs rampant autour des collines.

Les bancs de sable ressemblaient de loin à des champs de neige, tant ils étaient couverts de pélicans et de cygnes au blanc plumage. Les loups blancs qui nous regardaient du bord du fleuve recevaient parfois un salut de nos fusils; parfois aussi nous faisions la même politesse aux terribles ours gris qu'attirent sur les bords du fleuve les carcasses de poissons, ou les

bisons, souvent à demi ensevelis dans la vase après le passage des troupeaux.

Tous les soirs nous débarquions quelques minutes avant le coucher du soleil, là où nos regards découvraient assez de bois sec pour le feu de notre cuisine. Puis après souper, nous ramions encore jusqu'à ce qu'il fît tout à fait noir; ce moment venu, nous étendions tranquillement nos peaux de bison sur le gazon, sans trop savoir près de qui nous étions couchés. Nous agissions ainsi de crainte que la fumée de notre foyer ne nous attirât, au milieu de notre sommeil, la visite et l'attaque soudaine de quelques sauvages rôdeurs, nous prenant à tort pour des ennemis ou des chasseurs de fourrures, classe d'hommes dont les Indiens n'ont depuis longtemps que trop sujet de se plaindre et dont nous eussions payé les injustices.

Debout au point du jour, nous faisions halte vers huit à neuf heures du matin pour déjeuner.

Nous voyagions ainsi déjà depuis quelques jours, lorsqu'au moment où nous terminions un de ces repas que l'appétit nous faisait paraître délicieux, mes deux compagnons aperçurent un troupeau de bisons paissant sur une colline à peu de distance; ils prirent leurs fusils et se mirent en chasse.

Je restai près du feu pour dessiner le charmant paysage que j'avais sous les yeux. Puis, voulant me faire une seconde tasse de café avant le départ, je mis bouillir la cafetière. Les coups de fusil de mes deux compagnons m'apprirent qu'ils venaient d'abattre du gibier (c'était leur habitude de ne jamais brûler de poudre pour rien), et je vis des bisons passer à quelques pas de moi, en descendant précipitamment la

colline. Je saisis mon fusil et je courus vers un étroit et profond défilé où le troupeau devait inévitablement passer, et là me cachant dans le lit même d'un torrent alors desséché, derrière un bouquet de saules, j'épiai, sans être vu ni éventé, les bisons qui se précipitaient avec un bruit de tonnerre dans le lit de la rivière pour remonter aussitôt sur l'autre bord avec la rapidité de l'éclair. Ne cessant de faire feu et de recharger, je tuai jusqu'à douze ou quatorze de ces pauvres bêtes, qui tombaient comme foudroyées, tandis que des milliers d'autres passaient en tumulte sans être atteintes.

Ce carnage, que j'ai regretté bien des fois depuis, ne me coûta nul effort, mais il était aussi cruel qu'inutile, puisque Baptiste et Bogard avaient tué plus d'animaux qu'il ne nous en fallait pour plusieurs jours. Nous ne prîmes même à nos malheureuses victimes ni les peaux, ni les langues, ni les bosses, et nous les abandonnâmes à la dent des loups. Revenus à notre petit bivac, je trouvai mon café parti, le feu ayant dessoudé toutes les pièces dont se composait ma pauvre cafetière. N'était-ce pas là un commencement de châtiment? J'avais tué, et ce n'était ni pour me nourrir, ni pour me défendre. Depuis ce jour, je n'ai plus chassé pour le seul plaisir de carnage.

Seul, notre favori, notre noble et magnifique aigle profitait de nos tueries sans le moindre remords. Il était beau à voir, fixe au sommet de son perchoir; il semblait fait pour ne jamais nous quitter. On lui donnait de la viande fraîche de bison et quelquefois du poisson. Ses yeux toujours en éveil, il avait l'air du chef de l'expédition ou du propriétaire de la bar-

que. Toujours aussi le premier à son poste le matin, lorsque sa position commençait à le fatiguer, durant le jour, il étendait sur nous ses puissantes ailes à l'énorme envergure, et soutenu à quelques pieds audessus de nos têtes, il volait de conserve pendant quelques kilomètres, suivant pour ainsi dire le sillage du canot, nous regardant toujours, nous éventant parfois du mouvement de ses ailes et nous cachant par intervalles la lumière du soleil.

Des oiseaux de toute espèce, des poules sauvages voletant aux environs, frappaient quelquefois les yeux de ce monarque des airs. S'il apercevait dans les nues un de ses confrères, traversant l'espace d'un puissant essor, il engageait aussitôt par ses cris la conversation à sa manière — et c'est dans ce cas seulement qu'il daignait bavarder; — puis, la reconnaissance faite et la réponse obtenue, il ne prenait pas la peine de rejoindre son compagnon, qu'il eût atteint dans un clin d'œil, et restait philosophiquement sur son perchoir, où la pitance quotidienne ne lui faisait jamais défaut.

Un jour, lorsque nous nous trouvions dans ce qu'on appelle le *grand Détour*, gorge profonde où le Missouri roule au milieu de mornes argileux à pic et hauts de plusieurs centaines de pieds, notre noble ami l'aigle s'enleva soudain à une hauteur inaccoutumée au-dessus de son perchoir, et, volant à tire d'aile, à une certaine distance en arrière de nous, se mit à flâner dans les airs. Tous alors de nous écrier d'une seule voix :

« Le voilà parti! il a pris son congé définitif. »

Mais lui, décrivant encore un ou deux cercles

dans les airs, s'abattit tout à coup sur les versants déchirés de la falaise, puis il nous revint tenant dans son bec un énorme serpent qui se tordait dans les convulsions de la mort.

« Diable ! diable ! un serpent à sonnettes! » s'écria le pauvre Baptiste sur la tête duquel se débattait le reptile, pendant que l'aigle regagnait le sommet de son perchoir.

Pourtant, heureusement peut-être, ce serpent n'était pas un serpent à sonnettes, mais un reptile inoffensif, mieux connu, sans doute, des aigles qu'il ne l'était de nous. Les yeux perçants de notre oiseau l'avaient découvert en passant, se chauffant paresseusement au soleil, et il en faisait son repas en vrai Sybarite, en balançant les tronçons de sa victuaille au-dessus de la tête du pauvre Baptiste. Ce dernier finit enfin par se rassurer et par convenir que tout était pour le mieux, et que nous étions non-seulement des chasseurs, mais encore des aventuriers.

Harcelés outre mesure par les moustiques qui infestent les rivages du Missouri, nous choisissions d'habitude pour dresser notre bivac un banc de sable ou une plage sablonneuse, car ces bestioles ailées ne s'étendent guère au delà des places herbeuses. Une nuit que nous étions ainsi campés, notre canot tiré sur la rive, nos couvertures étendues sur le sable fin, et nos personnes livrées au repos et au sommeil, j'entendis tout à coup, vers l'aube du jour, Baptiste s'écrier :

« Diavolo ! monsieur Catlin, voilà Caleb (c'est ainsi que les trappeurs ont l'habitude de nommer l'ours gris) ! regardez, monsieur.... »

Je me levai précipitamment et je vis Bogard et Baptiste debout l'un et l'autre, leur fusil à la main et l'œil fixé sur un monstrueux grizzly, qui, couché à quelques mètres de nous sur le penchant de la prairie, nous épiait très-attentivement. A quelques pas de lui se tenait sa femelle avec ses deux oursons. Ils attendaient probablement avec quelque impatience le moment de faire de nos trois personnes un confortable déjeuner.

Le temps leur avait sans doute paru long pendant qu'ils épiaient notre réveil. On dit proverbialement dans le pays — et le fait semble fondé — que tout homme couché semble à l'ours moins une proie qu'un appât suspect, et que le grizzly n'attaque jamais un homme endormi, lui qui ne manque guère de se jeter sur tout ce qu'il rencontre en son chemin. Nous connaissions le proverbe, mais pas un de nous pourtant n'eût consenti à confier de nouveau son salut au sommeil et à l'immobilité.

Un conseil de guerre était de première nécessité. En regardant autour de nous, nous découvrîmes que les terribles animaux avaient déjà visité notre barque et transporté tout ce qu'elle contenait sur le rivage, qu'ils avaient brisé, ouvert, dispersé tous les paquets. Et notre pauvre aigle ! — disparu et dévoré sans doute. Attaquer les ours eût été bien dangereux. Ce que nous avions de mieux à faire était de regagner notre canot ; de ramasser et recueillir ensuite, si nous en avions le temps, tous nos objets perdus, et de combattre, enfin, s'il le fallait absolument. Nous repoussâmes donc la barque au large et nous nous mîmes à ramer, nos fusils à la main.



Les voyageurs visités par une famille d'ours gris

Les ours ne bougeant pas, nous ramassâmes nos effets entraînés dans toutes les directions. Des paquets se trouvaient à plusieurs mètres du canot, et, à l'exception des portefeuilles contenant mes dessins et dont *Martin* n'avait pu dénouer les cordons, mais qu'il avait jetés dans la boue, tout avait été déplié, étalé, flairé comme les bagages d'un voyageur suspect dans une douane de France ou du Brésil.

Nous possédions, la veille, une provision de viande fraîche pour quatre jours, sans compter quelques délicieuses langues séchées de bison et une bonne quantité de pémican [1]. Les ours avaient tout dévoré. Ma boîte à couleurs n'avait pas été plus heureuse : elle était vide ; les pinceaux avaient été semés sur le rivage ; presque toutes les *vessies* remplies de couleurs avaient été mâchées par les gloutonnes bêtes, et leur contenu, répandu partout, couvrait le sol du plus fantastique barbouillage de rouge et de vert. Deux paquets de costumes indiens, solidement liés avec des courroies, avaient été défaits comme par des mains humaines ; et les blouses, les mocassins, les coiffures, les habits, jetés sans ordre dans la boue, ressemblaient également à une lessive au soleil ou à un étalage de vente à la criée. Dieu ! quelle fantaisiste inspection que celle de messieurs les ours !

D'énormes empreintes de griffes, profondes de deux ou trois pouces, prouvaient que les terribles et stupides bêtes avaient longtemps erré entre nos couches respectives, éloignées tout au plus de deux ou

1. Viande séchée, puis ensuite pilée et mélangée avec une certaine quantité de graisse.



trois pieds les unes des autres. N'y avait-il pas là de quoi nous agacer un peu les nerfs?

Une fois que tous nos effets eurent été rassemblés dans notre canot, confusément, il est vrai, sauf à les mettre en ordre en temps et lieu plus opportuns, nous poussâmes au large, non sans une certaine satisfaction, sachant que les ours gris ne vont dans l'eau sous aucun prétexte.

Au moment où notre barque commençait à flotter, nous entendîmes un battement d'ailes bien connu, et, en même temps, nous vîmes les jambes longues et jaunes de notre illustre passager s'abattre sur le perchoir. Ses longs battements d'ailes et une sorte de trémoussement d'épaules montraient assez combien il était heureux d'avoir échappé au danger et d'être revenu chez lui. Jetant autour de lui ses yeux perçants, il semblait se rendre compte des dégâts opérés pendant son absence. Sur quel sommet de colline, sur quel rivage le noble oiseau avait-il passé la nuit? nous ne l'avons jamais su.

Rassurés désormais contre toute surprise et préparés à l'attaque, nous aurions volontiers sonné une fanfare. Bogard et moi, nous ajustâmes le vieux grizzly qui se trouvait le plus près de nous. Baptiste réserva son feu pour la femelle qui arrivait sur le bord du fleuve, furieuse et poussant d'horribles grognements. Blessée d'une balle à la poitrine, elle rejoignit son compagnon, que deux balles venaient d'atteindre, et tous les deux entrèrent dans un fourré de hautes herbes.

Nous nous remîmes à descendre le courant. En vain je pressai mes deux hommes de retourner en

amont pour achever le combat, aucun d'eux ne s'en souciait, et ils traitaient, non sans raison, d'imprudence toute tentative d'entrer dans le fourré à la suite des ours. Nous laissâmes donc les malheureuses bêtes mourir ou guérir de leurs blessures.

---

# CHAPITRE IX.

**Le village des Mandans.— Leur chef de guerre. — Ses aventures. Les belles Indiennes.**

Nous arrivâmes le lendemain au village des « honnêtes et hospitaliers Mandans, » ou, comme ils s'appellent dans leur propre langue, *le peuple des faisans*. Il était situé à quatre cents kilomètres en aval de l'embouchure de la rivière de Pierre-Jaune, notre point de départ. Cette tribu, qui occupe la rive occidentale du Missouri, comprend deux milles hommes qui vivent dans des wigwams revêtus et couverts d'argile. Le canot et tous mes effets furent transportés dans la demeure du chef par ses propres femmes, et mis en lieu de sûreté; et j'allai de ma personne m'installer, en qualité d'hôte et à titre gratuit, dans la case du chef.

Les Mandans, dont j'ai parlé à plusieurs reprises, sont une des tribus les plus intéressantes que j'aie visitées; par la langue, par un grand nombre de leurs coutumes, et enfin par la physionomie, ils diffèrent beaucoup des autres peuplades du nord de l'Amérique.

Ce n'est pas une tribu nomade. Fixée au sol, elle habite un village que la berge escarpée du Missouri protége de deux côtés contre les attaques des autres Indiens, tandis qu'une pallissade de pieux défend le reste de l'enceinte.

Ils ne vivent pas comme les Sioux, en suivant les migrations des bisons : leur existence est assurée par la culture de vastes champs de maïs, qu'ils ont l'art de cacher aux yeux de leurs ennemis et qui produisent assez de grain pour les nourrir quand les bisons quittent temporairement leur contrée.

Ce qui frappe le plus dans la physionomie de ces sauvages, ce sont leurs yeux et leurs cheveux. J'ai déjà dit que des cheveux et des yeux noirs ou bruns dorés étaient des traits caractéristiques des Indiens de l'Amérique du Nord. Eh bien, à ma grande surprise, j'ai vu que les Mandans, chez lesquels on trouve plusieurs familles de complexion entièrement blanche, ont tous des yeux d'un bleu clair et les cheveux d'un brillant gris d'argent, de l'enfance à la vieillesse.

On ne peut expliquer cette singularité qu'en admettant que des hommes d'une race civilisée se sont greffés sur le tronc sauvage des Mandans ; mais ici l'histoire, pas plus que la tradition, ne mentionne ou ne laisse supposer un fait semblable.

Cependant, quelques mots galliques que je saisis parmi eux, leurs canots de peau ronds, semblables aux bateaux pêcheurs du pays de Galles, leur mode de construction, analogue à celle qu'on observe encore aujourd'hui dans les montagnes de cette dernière contrée : tous ces indices réunis m'ont porté à croire

que les Mandans ont dû en partie leur origine à une colonie de Gallois qui, ayant débarqué sur la côte américaine, et après avoir erré dans l'intérieur du pays, auraient fini par trouver un asile et une patrie nouvelle dans une tribu hospitalière.

Les Mandans sont très-pacifiques et ils ne se battent jamais qu'en cas de légitime défense, pour protéger leur village et leur vie contre les terribles et trop fréquentes attaques des *Sioux* et des *Corbeaux*.

Pendant le temps que je passai au milieu d'eux, je vis deux de leurs principaux chefs, le *Loup*, chef civil, et *Mah-to-tho-pah* (les Quatre-Ours), chef militaire de la tribu. Je fis le portrait en pied de ces braves gens, et j'ai toujours considéré le second, qui se prit d'une véritable amitié pour moi, comme un des hommes les plus extraordinaires qu'aient produits les tribus américaines.

Il était, à tous les points de vue, gracieux, civil, élégant, d'une bravoure éprouvée, guerrier invincible. Son portrait, peint par moi, lui plut et l'étonna beaucoup. Plus tard, il me fit présent d'une tunique sur laquelle étaient représentés tous les combats auxquels il avait assisté et dont sa femme exécuta pour lui une copie exacte et fidèle.

Sur ce vêtement extraordinaire, il était représenté en pied et victorieux dans quatorze batailles. Quatorze chevelures y adhéraient comme témoignages incontestables. Quand il me donna cette tunique, craignant sans doute que je ne susse pas assez l'apprécier, il l'étendit sur le sol, m'invita à m'asseoir à côté de lui et me donna une explication de chaque groupe. Il me fit voir où chaque rencontre avait eu

lieu, comment il avait remporté la victoire, et, en regard de chaque combat, il me montra et me fit toucher la chevelure, trophée de son triomphe.

Quelques-uns des guerriers les plus célèbres de la tribu, qui connaissaient les exploits de leur chef, étaient là, écoutant ses explications; ils faisaient des signes d'assentiment à chacun de ces récits, que de mon côté, je transcrivais mot pour mot dans mon livre de notes. Mah-to-toh-pah décrivit ainsi un de ses quatorze faits d'armes :

« Cette lance, » dit-il, — et en même temps il prit derrière lui, puis posa sur la tunique une lance de huit pieds de long, à pointe d'acier et ornée d'un grand nombre de plumes d'aigle rouges et blanches; — « cette lance a appartenu au chef militaire des Riccarris (tribu égale en nombre aux Mandans et habitant à trois cent cinquante kilomètres environ en aval, sur la même rive du Missouri); les Riccarris nous avaient toujours fait la guerre. Une nuit, ils attaquèrent lâchement notre village, et tuèrent un grand nombre de nos jeunes guerriers, de nos femmes, de nos enfants. Mon frère cadet lui-même disparut, et, trois jours après la bataille, où nos ennemis l'avaient fait prisonnier, je trouvai son cadavre dans un bouquet de saules, transpercé d'outre en outre par la pointe de cette lance que vous tenez en ce moment. Je reconnus l'arme pour l'avoir vue entre les mains du perfide chef des Riccarris. Je l'avais touchée lorsque, quelques mois auparavant, j'avais fumé avec lui le calumet de la paix. Plusieurs de mes guerriers la reconnurent comme moi. Je gardai cette pointe acérée, couverte du sang frater-

nel, et je jurai de venger la mort de mon frère de ma propre main.

« Trois années s'écoulèrent sans m'offrir l'occasion de remplir mon serment de vengeance. D'ailleurs, je ne voulais pas verser de sang innocent et semer la guerre entre les deux tribus. Je m'y pris d'une autre manière. Couvert d'un tatouage guerrier que les chefs, chez nous, ne sont pas dans l'habitude de porter, muni d'une provision de blé grillé, et sans autre arme que ce fer de lance, je partis à l'insu de mon peuple pour le village des Riccarris, traversant les prairies la nuit, me tenant à l'écart pendant le jour.

« Au bout de six journées de marche, j'aperçus le village des Riccarris. Je me cachai pendant le jour; mais lorsqu'il fit nuit, j'entrai dans le village sans danger d'être reconnu. Je savais où était situé le wigwam du chef; je m'y rendis, et tout en me promenant aux alentours, j'épiai ce qui se passait dans l'intérieur et je vis le chef assis près du feu et fumant sa pipe.

« Sa femme se coucha; il fuma encore une nouvelle pipe et se coucha à son tour. Le moment de la vengeance était arrivé; le feu était presque éteint et l'obscurité envahissait le wigwam.

« J'ouvris doucement la porte, je m'avançai dans la chambre, la lance à la main, et je m'assis près du feu, sur lequel dans une marmite fumante cuisaient quelques aliments. Je commençai à manger un peu et j'en avais besoin, car j'étais presque exténué de faim. Au milieu de mon modeste repas, j'entendis que sa femme lui demandait qui donc pouvait man-

ger à cette heure dans le wigwam. « Sois sans inquié-
« tude, lui répondit le chef. C'est sans doute un « homme qui a faim. » Une fois rassasié, j'attisai graduellement le feu jusqu'à ce que j'eusse produit assez de lumière pour voir où gisait mon ennemi, et alors je me levai et je lui enfonçai cette même lance dans le cœur. Puis je quittai le wigwam, ma lance dans une main, la chevelure du chef dans l'autre, et je m'enfuis en toute hâte, sans que la tribu ennemie connût d'où venait le meurtrier et quel chemin il avait pris.

« Je marchai presque toute la nuit, puis je me cachai pendant tout le jour suivant et ainsi de suite, nuit après nuit, jour après jour, et j'entrai enfin en triomphe dans le village des Mandans, la chevelure du chef des Riccarris suspendue à la pointe de sa propre lance. O mon ami, continua Mah-to-toh-pah, tu peux voir ici la chevelure de cet ennemi et ce fer aigu que j'avais arraché du corps de mon frère, pour le venger un jour avec l'aide du Grand Esprit. Maintenant le sang de la victime et du meurtrier ont séché tous les deux sur cette lance !... Ce n'est pourtant pas ainsi, ô frère, que Mah-to-toh-pah a l'habitude de se venger : mais dans cette affaire il ne voulait que tuer un chien, et il a tué ce chien comme il le méritait. Quoique le chef des Riccarris fût un guerrier et qu'il possédât plusieurs chevelures, ce n'était pas un homme honorable. Il errait autour de notre village comme un loup nocturne et massacrait nos femmes et nos enfants lorsqu'ils se baignaient au bord du fleuve.

« Certes, s'il avait été plus loyal, j'aurais combattu

contre lui à chances égales; mais sa vie avait été celle d'un lâche, sa mort ne devait pas être celle d'un homme de cœur. »

Je pourrais remplir le reste de ce petit volume avec le seul récit des exploits de Mah-to-toh-pah, mais je dois me borner, et je n'en raconterai plus qu'un seul. Pendant que nous étions assis sur sa robe-trophée, Mah-to-toh-pah me montra la chevelure d'un héros fameux qui avait été chef des Corbeaux; puis il me fit voir le groupe sur sa toile, et dicta les paroles suivantes à son interprète :

« Les Corbeaux étaient depuis longtemps nos ennemis; leurs guerriers avaient souvent attaqué notre village et couru sur nos chasseurs lorsque ceux-ci parcouraient la plaine. Il y a quelques années, plusieurs centaines de Corbeaux s'étaient montrés dans la prairie, à une petite distance du village des Mandans. Mah-to-toh-pah, suivi de ses braves, marcha à leur rencontre. Quand les deux armées ennemies se trouvèrent en présence dans la plaine et prêtes à la bataille, elles firent halte et le chef des Corbeaux envoya aux Mandans un messager porteur d'un drapeau blanc : « Le grand guerrier des Mandans, « Mah-to-toh-pah, est-il ici? dit le messager. C'est « un homme de cœur; s'il vous commande aujour-« d'hui, qu'il vienne se mesurer avec le chef des « Corbeaux et qu'il épargne ainsi la vie de ses bra-« ves. Hora-to-ah, chef des Corbeaux, lui envoie ce « message. »

Mah-to-toh-pah répondit : « Hora-to-ah est un « chef et un adversaire digne de Mah-to-toh-pah. « Mah-to-toh-pah conduit aujourd'hui les Mandans



Mah-to-toh-pah, chef de guerre des Mandans.

« au combat. Mah-to-toh-pah est heureux de se « rencontrer avec le chef des Corbeaux et d'épargner « le sang de braves guerriers. C'est la réponse du « chef des Mandans. »

« Dès que le messager eut rendu compte de sa mission, on vit le chef des Corbeaux traverser la plaine au galop d'un cheval blanc comme du lait; à son bras gauche était le bouclier, à sa main droite un fusil.

Mah-to-toh-pah courut à sa rencontre; deux fois ces vaillants guerriers tirèrent l'un sur l'autre en se croisant au galop, mais sans aucun résultat. Bientôt Mah-to-toh-pah n'eut plus de poudre; montrant alors sa poudrière, il fit signe qu'elle était vide. Le chef des Corbeaux, détachant la sienne, la jeta à terre ainsi que son fusil, prit son arc et passa bouclier et carquois sur son épaule; Mah-to-toh-pah fit de même, et les flèches commencèrent à voler et les arcs à vibrer. Les deux chefs se blessèrent aux jambes; le cheval de Mah-to-toh-pah, percé au cœur, tomba pour ne plus se relever. Mah-to-toh-pah se trouvant alors à pied, rebanda son arc et se couvrit de son bouclier.

« Le chef des Corbeaux était un brave guerrier, digne de Mah-to-toh-pah : il sauta à terre, tua son cheval d'un coup de flèche et marcha à son rival. Le combat recommença. Bientôt le chef des Corbeaux jeta par terre son carquois déjà vide et brandit son formidable poignard. Mah-to-toh-pah lança aussi son carquois sur le sol en s'écriant : « C'est bien! » et les deux ennemis se précipitèrent l'un contre l'autre. Le poignard du chef des Mandans avait glissé de

son ceinturon, mais il était déjà trop tard pour re culer : il était déjà dans les bras de son adversaire. Le sang de Mah-to-toh-pah coulait par des blessures nombreuses et terribles. Le fer à deux tranchants de Hora-to-ah lui avait déjà transpercé deux fois la main, lorsque le chef des Mandans réussit enfin à l'arracher à son rival et à le lui plonger dans le cœur. Ainsi tomba Hora-to-ah, le chef des Corbeaux. »

La chevelure de ce guerrier, son poignard couvert de son sang, appartiennent à Mah-to-toh-pah; je les ai vus, et j'ai vu aussi la main droite de Mah-to-toh-pah, estropiée pour jamais.

Comme les femmes de la plupart des tribus voisines, les femmes des Mandans s'habillent d'une manière très-confortable et parfois séduisante, avec des vêtements de peau tombant presque jusqu'à leurs pieds. Ces femmes sont, pour la plupart, timides, réservées, très-convenables. Beaucoup sont belles, et les Indiens savent apprécier leur beauté.

Leurs noms sont, en général, aussi significatifs qu'ils sont doux : c'est *le Soleil du midi*, *l'Herbe aromatique, le Ver luisant, la Sauge sauvage*, *le Saule pleureur*, *le Pigeon, la pure Fontaine*, et tous ces noms empruntés à quelque objet gracieux, brillant ou innocent, servent en même temps à engager celles qui les portent à vivre dans la paix et la modestie.

Les noms des hommes ne sont pas moins variés et expressifs. En voici quelques-uns pris au hasard parmi ceux des chefs et des guerriers dont j'ai fait les portraits : *le Tonnerre*, *le Foudroyant, la Nuée, le Nuage blanc*, *le Nuage qui vole*, *la Tempête, la Pluie*

*qui marche*, *l'Ouragan*, *la Nuit au clair de Lune*, *le Lac profond*, *l'Oiseau du tonnerre*, *l'Ours gris*, *l'Ours blanc*, *le Buisson et la Fleur*, et mille autres, provenant tous de quelque allusion à une ressemblance ou à une aventure. Souvent sous l'influence d'une circonstance caractéristique, un guerrier quitte son premier nom pour en prendre un autre. Qu'importent d'ailleurs à ces pauvres et heureuses tribus les noms et les changements de noms? elles n'ont ni reçus, ni contrats, ni transactions, ni obligations à signer.

Les Mandans m'ont rapporté une tradition fort curieuse et très-précise, analogue à notre déluge. Ils racontent que tous les êtres vivants périrent un jour par l'invasion des grandes eaux, à l'exception d'un seul homme qui aborda avec un immense canot sur le sommet d'une haute montagne, à une petite distance de leur village à eux. Ils ajoutent que toute la race humaine descend de cet homme sauvé des eaux.

Ils le désignent sous le nom de *Nu-mohk-muck-a-nah* (le seul ou le premier homme), et tous les ans ils célèbrent, pendant quatre jours, une cérémonie religieuse destinée à rappeler ce grand événement et à en conjurer le retour. C'est un cérémonie étrange qui a pour théâtre un immense wigwam inhabité, réservé pour cette seule cérémonie et appelé la *Loge de la médecine*. A cette époque, c'est vers le milieu de juin, arrive un personnage mystérieux, quelque compère bien déguisé, qui joue le rôle de *Nu-mohk-muck-a-nah*, l'homme sauvé des eaux; il ouvre la Loge de la médecine et commence

la cérémonie par la mise en fonction d'un médecin qui porte le titre de *O-kee-pa-ka-see-ka* (conducteur des cérémonies); puis il retourne, comme il est venu, aux grandes montagnes où il demeure, en donnant au peuple l'assurance qu'il reparaîtra au bout d'une année, pour présider de nouveau à l'ouverture de la même cérémonie.

Ce Nu-mohk-muck-a-nah est d'une apparence aussi grotesque que bizarre. A part quatre blanches peaux de loup cousues en manteau, et deux peaux de corbeau formant sa coiffure, il est nu; son corps est enduit d'argile blanchâtre; son visage et ses joues sont peintes : tout cela, apparemment, pour imiter la couleur de l'homme blanc.

Je me suis trouvé chez les Mandans lors d'une autre fête, également de quatre jours de durée, pendant laquelle les jeunes gens de la tribu se suspendent le corps à des morceaux de bois passés dans les muscles des épaules, de la poitrine, des bras, et se soumettent volontairement à toute espèce de tortures dans un but d'expiation religieuse d'abord, ensuite pour montrer à leurs chefs, spectateurs de cette horrible scène, lequel d'entre eux aura le plus de cœur et supportera le mieux la douleur sans pâlir. Tout jeune homme qui arrive à la virilité est obligé d'affronter cette terrible épreuve. Bien plus, il n'est pas de petit garçon qui ne compte avec impatience les jours qui l'en séparent. Cette coutume, la plus extraordinaire et la plus cruelle de toutes celles que j'ai observées chez les sauvages, a été traitée au long, et illustrée dans tous ses détails, dans mes *Notes d'un voyage parmi les Indiens de l'Amérique du Nord*,

livre publié il y a quelques années et auquel je renvoie mes lecteurs.

Ici je ne puis que dire combien il m'était pénible de voir une peuplade si affectueuse, si hospitalière, en apparence si heureuse, pratiquer, sous l'influence de l'ignorance et de la superstition, de si extravagantes cruautés ! Mais enfin ces cruautés faisaient partie de la religion de ce bon et infortuné peuple, qui, hélas, depuis ma visite, a disparu de la terre, emportant avec lui ses erreurs.

Le jour où je dus quitter les Mandans, notre canot et nos effets furent portés jusqu'à la rive, où l'embarcation fut lancée à l'eau en présence de toute la tribu. Mon ami Mah-to-toh-pah, le Loup, le grand chef et le grand médecin m'embrassèrent successivement. Les guerriers et les braves me serrèrent la main ; les femmes et les enfants m'envoyèrent leurs plus sympathiques cris d'adieu ; puis Baptiste, Bogard et moi nous nous abandonnâmes de nouveau au fil de l'eau du fleuve, coulant dans la direction de Saint-Louis.

En ce moment d'émotion, lorsque nous étions déjà en route, et emportés par un courant trop violent pour pouvoir nous arrêter, un jeune et vaillant guerrier de ma connaissance se mit à suivre la rive du fleuve ; puis, se penchant de notre côté, il jeta habilement dans notre canot un petit paquet qu'il avait pris sous son vêtement. Quand il vit que je m'apprêtais à le déplier, il me fit signe à la fois de la main et de la tête de ne pas me presser, et nous nous perdîmes de vue.

Quand nous fûmes arrivés à un kilomètre ou

deux du village, je repris le paquet et je le dépliai après avoir dénoué une quantité de courroies. A ma grande surprise, je me trouvai possesseur de la plus belle paire de mocassins indiens que j'eusse jamais vue ; ils étaient garnis de franges de cheveux et habilement brodés avec des piquants de porc-épic.

Je les reconnus du premier coup pour avoir appartenu au fils d'un fameux chef. Je les avais même marchandés vainement quelques jours auparavant. J'étais allé jusqu'à offrir au jeune guerrier un cheval en échange ; il m'avait répondu : « Non, je ne puis vous les vendre ; les franges en cheveux sont des trophées précieux, et mes compagnons d'armes me honniraient si je vous les abandonnais à n'importe quel prix ! »

Ainsi, ce généreux sauvage m'avait donné ce qu'il avait de plus précieux, et cela sans espoir de me revoir jamais ! Et dans quel état m'avait-il laissé son présent ? enveloppé d'un lacis de courroies que je ne pouvais avoir le temps de délier avant que le canot, emporté par le courant, m'eût mis dans l'impossibilité de témoigner ma reconnaissance par un contre-cadeau, et m'eût forcé d'accepter, à titre gratuit, ce qu'il n'avait pas voulu me vendre au prix d'un cheval ! Rien ne pouvait mieux me rappeler le souvenir d'adieu laissé par l'infortuné On-o-gong-way dans le bûcher de mon père, souvenir qui ouvrit si bien les yeux et le cœur du pauvre Johnny O'Neil.

Maintenant, un dernier et triste mot sur cette intéressante tribu des Mandans.

Dans le cours du second été qui suivit ma visite, un des vapeurs de la Compagnie américaine de four-

rures remontait le Missouri pour commercer avec les peuplades riveraines, et surtout pour leur vendre du rhum et de l'eau-de-vie ; il eut le malheur de stationner devant le village des Mandans lorsqu'il avait à bord deux matelots atteints de la petite vérole. L'affreuse maladie se répandit aussitôt dans la pauvre tribu, et, au bout de trois mois, il n'y avait plus que trente-deux Mandans debout.

Que cette triste histoire montre bien la perversité de ces blancs mercenaires qui vont forcer les Indiens au commerce, et les menacent du canon s'ils ne prennent pas leur rhum et leur eau-de-vie ! Les Mandans leur achetaient alors ces liqueurs empoisonnées au prix de 4/5 de dollar le litre, et ils dépensaient le reste de leur argent à toutes sortes d'objets luxueux et extravagants qu'ils payaient proportionnellement aussi cher !

Lorsque le steamer de la Compagnie des fourrures apporta la maladie et la mort aux Indiens, il y avait à bord un homme ferme et consciencieux, le major Dougherty, agent du gouvernement pour les affaires indiennes. Il s'opposa, de tout son pouvoir, à ce que le vapeur poussât jusqu'au village des Mandans avec la petite vérole à bord, et ordonna le retour. Malheureusement on se trouvait alors à 900 lieues de la limite du domaine des lois, dans une contrée où régnait la force brutale. Il ne fut pas obéi. Et qu'aurait-il pu faire contre la perspective de vente d'une bonne charge de rhum et de wiskey ? Une fois la race des Mandans à peu près éteinte, la contagion gagna les Pieds-Noirs, dont 25 000 périrent ; puis les Assiniboines, qui perdirent 6000 hommes au

moins ; puis les Kniofeneux, dont 4000 moururent ; puis les Shyennes, qui eurent 2500 morts ; et les Corbeaux, qui en comptèrent 3500. Nul ne sait ce que la maladie emporta plus loin d'êtres vivants, dans sa route vers le Pacifique; il n'y a point de journaux dans ces pays lointains, et les marchands de fourrures ne sont que de fort médiocres informateurs.

---

## CHAPITRE X.

**Descente du fleuve. — Encore des bisons. — Embuscade d'Indiens. — L'auteur peignant des Sioux. — Drame tragique causé par un portrait.**

Emporté par le fleuve, notre canot glissait en silence vers les parages où vit la grande tribu des Sioux, dont nous n'étions plus séparés que par quelques journées de rivière. Comme nos provisions commençaient à baisser, nous nous laissâmes tenter par la vue d'un troupeau de bisons qui dormaient ou paissaient en toute sécurité sur la rive droite. Ayant pris terre sans bruit, nous vînmes tout près des pauvres bêtes en nous glissant le long d'une ravine profonde, et nous fûmes bientôt en possession de trois langues et de trois bosses de bisons. Cette petite expédition ne nous coûta pas la moindre peine, et nous nous remîmes en route, non sans avoir pris le croquis du petit recoin où la bande de ruminants se livrait, avant notre arrivée, aux douceurs de la villégiature.

Une fois nos estomacs et notre garde-manger pourvus, nous nous mîmes à ramer sans perdre une

minute. Rien de plus naturel alors que de chanter, de siffler, de dire de joyeuses histoires. Baptiste et Bogard étaient donc en train de raconter quelques anecdotes intéressantes sur les Corbeaux et les Pieds-Noirs, dans le pays desquels ils avaient été jadis trappeurs et commerçants, lorsque tout à coup une explosion de fusil résonna sur la rive opposée, et une balle vint en sifflant tomber dans l'eau à deux ou trois mètres de notre barque. Un Indien se tenait sur la rive du fleuve ; il était seul, nous faisait toutes sortes de signes et nous criait d'accoster.

Ce coup de fusil pouvait être tout bonnement une invitation amicale d'aborder : c'est le procédé usité chez les sauvages, mais pour une seconde invitation seulement, la première se faisant habituellement par cris et par signes. Mes compagnons inclinaient à céder aux instances de l'Indien, mais elles me paraissaient suspectes. Cet homme pouvait fort bien n'être isolé qu'en apparence ; puis il se tenait juste à un endroit où le Missouri, faisant un coude soudain, forme un violent rapide, qui nous eût jetés, si nous nous y étions confiés, sur une muraille de rochers fort dangereux et très-propres à cacher une embuscade. Des querelles s'étaient élevées récemment entre des marchands de fourrures et quelques Indiens de cette partie du fleuve. Nous pouvions, quoique innocents, fort bien payer pour les coupables.

Le fleuve est très-large en cet endroit ; je manœuvrai de manière à rapprocher mon canot de la rive opposée à celle d'où nous avait hélés le sauvage et à éviter le rapide. Bogard, véritable ivrogne qui espérait sans doute trouver à boire chez les Indiens, s'é-

Chasse aux bisons, près du Missouri.

cria alors d'un ton plus impérieux qu'interrogatif :

« Nous abordons !

— Oui ! oui ! répondit Baptiste.

— Non ! non ! dis-je à mon tour ; ce canot m'appartient et je reste ici ; le bord du fleuve ne me plaît guère là-bas. »

Mes deux hommes retirèrent alors tout à coup leurs rames, les lancèrent brusquement dans le canot et jetèrent un regard par-dessus leur épaule sur leurs fusils qui se trouvaient sous une peau de buffle entre eux et moi.

Saisissant alors mon fusil à deux coups, je mis en joue les deux misérables, qui, heureusement, étaient devant moi. Ils comprirent vite l'un et l'autre, à mon regard et à mes mouvements, ce qui leur arriverait fatalement s'ils essayaient de toucher à leurs armes. Je me mis alors à ramer moi-même, et mes violents efforts réussirent à rejeter le canot hors du courant fatal et à nous ramener vers la rive opposée. Au même moment, et tandis que Bogard et Baptiste murmuraient sourdement, m'accusant d'avoir peur d'un pauvre et chétif Indien, vingt à trente guerriers armés sortirent de derrière les rochers où nous eussions dû aborder ; puis poussant leur cri de guerre, ils descendirent la rive du fleuve pour nous attendre au-dessous du tournant qu'il fait en cet endroit.

« Diavolo ! il faut combattre ! » dit Baptiste ; et il saisit son fusil.

« Non, répondis-je, on ne combattra pas ; il faut ramer, ramer !

— On rame, » dit Baptiste, qui déposa son arme ;

et tous trois nous ramions déjà de toutes nos forces.

Bogard, une vraie tête brûlée, s'écria :

« Assommons donc quelqu'un de ces garnements !

— Non ! criai-je à mon tour, ramons plutôt, c'est plus urgent, et que chacun fasse plier son aviron ! »

Je maintins le canot au milieu de l'eau pour profiter du courant, tandis que les Indiens, arpentant la rive, hurlaient leur chant de guerre, terrible témoignage du sort qu'ils nous réservaient ! Malgré tous nos efforts, ils furent bientôt en aval de notre canot. Huit à dix d'entre eux se précipitèrent dans le fleuve et nagèrent vers nous, tenant de la main droite leur arc et leurs flèches au-dessus de l'eau.

En les voyant approcher, je criai à mes hommes :

« Prenez vos fusils, mais ne faites feu qu'à mon commandement ! » Nous retirâmes alors nos avirons, et nos fusils à la main, je fis signe aux sauvages de regagner le bord. Mais ils n'en firent rien ; déjà ils n'étaient plus qu'à quelques mètres quand je fis semblant de les coucher en joue : tous alors plongèrent, disparurent sous l'eau et reprirent la route du bord. Ceux qui étaient restés sur la rive hurlaient et couraient toujours ; quelques-uns d'entre eux se mirent à l'eau comme pour renouveler l'attaque, mais ils furent mis en fuite comme les premiers. Quand je vis qu'ils n'avaient que des arcs et des flèches, armes d'ailleurs dont ils se servent fort adroitement dans l'eau, je perdis toute crainte et résolus de ne pas user envers eux d'une cruauté inutile. Pourtant, s'ils nous avaient attaqués, il nous aurait fallu faire feu et sans doute tuer quelques-uns des plus hardis assaillants.

Après nous avoir suivis pendant plusieurs kilomètres, nos ennemis, voyant l'inutilité de leur chasse, rebroussèrent enfin chemin; et, nous, la nuit venue, nous bivaquâmes sur la rive opposée du fleuve, à l'abri désormais de tout danger.

Quels étaient ces sauvages? je ne sais. Que voulaient-ils? je l'ignore aussi, et je remercie le ciel de n'avoir pas été obligé de tirer sur eux.

Au bout de quelques jours encore de voyage, nous atteignîmes le *fort Pierre*, vaste établissement de commerce situé chez les Sioux. Près de quinze cents wigwams en peau, habitations de ces Indiens, sont dispersés dans la plaine d'alentour, où paissent des centaines, des milliers de chevaux, gardés par une multitude d'enfants et de chiens.

Dès le lendemain de mon arrivée dans ce pittoresque village, on me prépara une tente pour mes travaux de peinture, et, sans tarder, le pinceau à la main, je me mis à reproduire les scènes curieuses auxquelles j'assistais.

*Ha-won-je-la* (la Corne), chef civil des Sioux, me fournit le sujet de mon premier portrait. Je le peignis dans son plus beau costume. Jusque-là les abords de mon wigwam avaient été assez silencieux, et les Indiens n'avaient guère pris garde à mon arrivée au milieu d'eux; mais quand j'eus fini mon travail, en présence du chef seul et de son médecin, le portrait, tenu par les coins de son cadre, fut glorieusement élevé par le docteur au-dessus des têtes de la multitude, qui grouillait devant ma tente, et à laquelle le savant personnage s'adressa à peu près en ces termes :

« Voyez, mes amis! nous avons maintenant deux chefs! quand l'un sera mort, l'autre vivra encore. Voyez-le! soyez honteux! il rit de vous! il est vivant! Demain, vous me verrez, moi aussi! Ayez patience, mes amis! je ne suis encore qu'à l'état d'enfant. » — Il voulait parler d'une esquisse de sa figure, que j'avais mise de côté pour la faire sécher. — « Je suis dans une boîte; je grandirai cette nuit, et demain mon visage brillera sur vous. Ce sera l'œuvre merveilleuse d'un *grand médecin* blanc qui est maintenant assis et fumant avec les chefs. Vous ne pouvez pas encore le voir, mais peut-être qu'il se promènera entre vos wigwams, et alors vous le contemplerez. Le Grand Esprit lui a montré comment toutes les choses se font, mais il ne faut pas que vous soyez trop bruyants autour de lui. Il dit que je puis en faire autant que lui, et je le crois aussi, mes amis! »

Pendant la harangue du docteur, j'apercevais, par les trous de ma tente, la foule étonnée, stupéfaite, me donnant un spectacle tel que je n'en ai guère vu de pareil! Ce n'étaient que têtes rouges et tatouées, que plumes d'aigle, peaux d'hermine, verroteries, bijoux, lances, boucliers, carquois! Quelques-uns des sauvages étaient à cheval; d'autres étaient montés sur les épaules de leurs amis; tous enfin regardaient avec ébahissement « *leur chef qui avait une petite vie*, » c'était leur expression; leur chef qui les suivait des yeux, quelque place qu'ils prissent, et dont la bouche semblait remuer. Oh! que n'avais-je en ce moment un appareil photographique! quelle scène j'aurais reproduite!

M. Laidlaw, le facteur du fort, dans la demeure duquel j'avais reçu l'hospitalité, introduisit dans mon wigwam quelques-uns des chefs et des guerriers les plus distingués et qui tous désiraient se faire peindre. Je ne manquai donc pas d'occupation. Assis en cercle, ils fumaient leur pipe, tandis que j'essayais de reproduire les traits de l'un d'eux, et chacun attendait patiemment son tour.

Ils avaient l'air de passer gaiement leur temps; racontant des anecdotes, peut-être des gasconnades, et relatant les hauts faits de mon modèle, qui, la bouche muette, immobile, ne pouvait en rien contredire ce qu'on disait de lui. Rires et joyeusetés croissaient encore quand, le portrait achevé, je le plaçais au milieu d'eux.

Pendant ce temps, un guerrier, la lance à la main, gardait la porte de mon wigwam; aposté là par le chef, avec la consigne de ne laisser entrer que ceux dont le rang autorisait une telle faveur. Un peu plus loin le facétieux docteur de la tribu ne manquait pas de besogne, occupé qu'il était à vanter ma puissance, à exalter l'importance de la médecine, et à contenir dans le respect et le silence les femmes, les enfants et les chiens.

On m'avait présenté aux chefs et aux guerriers comme étant moi-même un grand chef dans mon pays natal, où avait pénétré le bruit de leur renommée. J'avais parcouru d'immenses distances pour les voir, et obtenir d'eux la faveur de faire leurs portraits afin de les exposer dans ma patrie à côté des grands hommes du monde civilisé. Je fus donc obligé de peindre les chefs par ordre strictement hiérarchi-

que. J'avais commencé par le chef souverain, puis j'avais peint à peu près le nombre de ses subordonnés que j'avais en vue, non sans immortaliser les traits des plus laides figures que j'eusse jamais rencontrées. Chaque jour, de nouveaux sujets attendaient dans mon wigwam, ornés des pieds à la tête et prêts à poser à leur tour, selon l'ordre fixé. Quand je sus que les Sioux ne comptaient pas moins de quarante fractions de tribus; que chacune de ces fractions, commandée naturellement par un chef, possédait, en outre, plus de dix guerriers ou médecins, je commençai à craindre que la question de rang et de suprématie ne soulevât des difficultés sérieuses.

Sur ces entrefaites, M. Laidlaw m'amena un beau jeune homme dans le plus coquet costume de guerre, armé et équipé mieux que personne, et me dit :

« M. Catlin, voici un de mes amis qui désire être peint par vous. C'est *Mah-to-chi-ga* (le Petit-Ours); ce n'est pas un chef, mais c'est un guerrier si brave et si bon, que les chefs consentiront à ce que vous le peigniez immédiatement. »

Les chefs présents, en effet, acquiescèrent à sa demande. Je posai ma toile sur mon chevalet et je me mis à l'œuvre séance tenante. Je n'avais pas encore trouvé, je ne pouvais désirer un plus beau modèle. Le regard fixé sur un des côtés du wigwam, il semblait contempler la prairie sans bornes.

Tandis que je le peignais de trois quarts, et que le portrait prenait tournure, un des chefs subalternes *Chon-ka* (le Chien), dont j'avais fait le portrait quelques jours auparavant, — un drôle sournois, hargneux et sarcastique, — se mit à tourner autour

de moi en jetant les yeux sur ma palette et sur le portrait. Connu pour sa méchanceté, détesté par ses camarades et jaloux de la réputation naissante du jeune guerrier, il lui adressa cette insolente parole :

« Je vois que vous n'êtes que la moitié d'un homme !

— Qui parle ainsi ? dit Mah-to-chi-ga d'une voix tranquille, sans qu'un muscle de son visage attestât une émotion intérieure, sans même que son regard changeât de direction.

— C'est le Chien, répondit Chon-Ka.

— Alors que Chon-ka prouve ce qu'il a avancé, dit Mah-to-chi-ga.

— Chon-ka va le prouver : le médecin blanc reconnaît que tu n'es que la moitié d'un homme, puisqu'il a jugé que la moitié de ton visage ne vaut rien et qu'il a laissé cette moitié dans l'ombre.

Mah-to-chi-ga reprit : « Si je ne suis homme qu'à moitié, je le suis encore assez pour faire voir à Chon-ka que je suis plus que lui, où, quand et comment il le voudra ! »

Alors commença un échange de violentes reparties, le Chien ne quittant pas des yeux le portrait, Mah-to-chi-ga le regard toujours fixé sur la prairie lointaine.

La dispute amusait vivement les chefs ; Mah-to-chi-ga y brilla aux dépens de son adversaire, qui, se levant tout à coup avec violence, sortit précipitamment de mon wigwam, la rage peinte sur le visage.

Les chefs alors, changeant tout à coup de manières, me parurent craindre une catastrophe ; mon

beau modèle resta impassible et immobile jusqu'à ce que le portrait fût achevé, détachant alors de ses jambes de belles guêtres toutes neuves, ornées de chevelures scalpées de sa main, il me pria de les accepter; puis il s'assit, fuma une pipe avec les chefs, écouta leurs commentaires sur son portrait, vit qu'il leur plaisait beaucoup, se leva, me serra la main et partit pour son wigwam, qui se trouvait à quelques pas seulement du mien.

Pressentant que les dernières paroles du Chien à sa sortie de mon wigwam ne présageaient rien de bon, il prit son fusil, le chargea précipitamment, à la grande inquiétude de sa femme qui le questionna en vain; puis il mit son fusil près de lui, et, se prosternant la face contre terre, comme font tous les Indiens à l'approche du danger, il adressa une courte prière au Grand Esprit. Pendant qu'il priait, sa femme retira, à son insu, la balle du fusil.

Au moment même retentit la voix du Chien qui, lui aussi, était allé chercher son fusil dans son wigwam :

« Si Mah-to-chi-ga est assez homme pour affronter Chon-ka, qu'il sorte et qu'il le prouve. »

Il n'avait pas achevé que Mah-to-chi-ga, prompt comme l'éclair, était debout, le fusil à la main, et sortait. Les deux armes firent feu en même temps; Mah-to-chi-ga tomba baigné dans son sang, et la partie de son visage que ne reproduisait pas le portrait et que le Chien avait déclaré « ne rien valoir » entièrement emportée.

Quant au Chien, la face un peu noirci et le pouce de la main gauche enlevé, il s'enfuit dans la partie

du village occupée par sa tribu, et appela ses guerriers à son secours.

Au bruit des coups de fusils, les chefs s'élancèrent tous hors de mon wigwam, et, soulevant chacun le bord de la tente qui se trouvait le plus à leur portée, disparurent en un clin d'œil. Je restai seul; pendant quelques minutes, on n'entendit pas un cri, mais des bruits de pas se répétaient dans toutes les directions. regardant alors par les fentes du wigwam, je vis les femmes et les enfants s'enfuir de toutes parts; les chevaux, amenés en hâte de tous les points de la prairie, remplissaient l'air de leur galop retentissant; les chiens hurlaient; le crépuscule approchait.

J'avais mis mes pistolets à ma ceinture et j'examinais attentivement les capsules de mon fusil à deux coups, lorsque Laidlaw se précipita dans ma tente :

« Eh bien! vos peintures ont fait une belle besogne! Le *Petit-Ours*, ce beau et brave compagnon est mort! Que le diable les emporte! Voilà tous ces sauvages qui ne se cachent plus pour dire que c'est vous qui êtes cause de la mort du Petit-Ours. Les guerriers de la bande dont le Petit-Ours faisait partie s'arment, et s'ils ne tuent pas le Chien, c'est vous qui payerez pour ce dernier. »

Déjà des coups de fusil éclataient aux extrémités du village.

« Quittez votre tente avec la rapidité de l'éclair, poursuivit Laidlaw, et courez au fort; vous savez qu'il est presque ouvert et seulement à demi achevé; nous serons bien heureux si nous ne sommes pas scalpés avant demain matin. »

Je suivis Laidlaw, n'emportant rien avec moi que

mes armes et mes munitions. La plupart des gens du fort se trouvaient en ce moment dans les prairies, et notre position était extrêmement critique. Un des employés de Laidlaw, du nom de Halsay, prit avec moi position dans un des bastions non encore armés, espèce de blockhaus dont nous barricadâmes de notre mieux les portes et les fenêtres. Nous tirâmes des magasins de la Compagnie deux à trois douzaines de mousquets que nous chargeâmes ; puis, pendant la plus grande partie de la nuit, nous nous tînmes aux aguets, attendant avec anxiété et sans souffler ce que déciderait un très-prochain avenir. Nous avions éteint toute lumière, mais nous entendions de tous côtés des bruits de pas et des coups de fusil répétés, fatiguant les échos de la prairie ; c'était assez pour nous convaincre que le Chien fuyait, protégé par une bande de guerriers, devant les frères d'armes du Petit-Ours.

Quand l'aurore vint à luire, tout était redevenu tranquille, le village et le fort étaient silencieux et sombres. De temps en temps on apportait les corps inanimés de beaux jeunes gens des deux partis. Le Chien continuait à fuir, quoique blessé, et on le poursuivait toujours. Je retrouvai mon wigwam solitaire et tel que je l'avais abandonné. Mes tableaux, mes instruments furent empaquetés en toute hâte. Nous suivîmes ensuite le convoi suprême du malheureux Mah-to-chi-ga. Un monument honorable fut élevé sur sa tombe ; nous fîmes des présents à sa femme et à tous ses parents ; ces témoignages de sympathie nous sauvèrent peut-être de leur ressentiment.



GUERRIERS SIOUX.

Chon-ka. Mah-to-chi-ga. Tah-teck-a-da-hair.

Dans la suite, les chefs ne cessèrent de me traiter avec amitié, et nul ne m'imputa de blâme pour cette déplorable affaire. Seul, le *grand médecin* fut d'un avis contraire, malgré toute sa politesse et tout son ancien attachement pour moi. Il savait que ma médecine était trop clairvoyante pour ignorer qu'un des côtés de la figure du Petit-Ours n'était bon à rien! Et si je n'avais pas négligé ce côté, à bon escient, aucune discussion n'aurait surgi et le Petit-Ours n'aurait pas perdu la vie. Il n'y avait, chez ces sauvages, aucun dialecticien capable d'infirmer ces conclusions; je pensai donc que le plus sûr, après avoir fait tant d'efforts pour prouver mon innocence, c'était de m'embarquer au plus vite, et c'est ce que je fis sans perdre de temps.

Telle est l'histoire exacte du fait le plus regrettable qui ait surgi de mes rapports avec ces curieuses peuplades. Cette histoire prouve jusqu'à quel point ces Indiens poussent leur jaloux point d'honneur et leur vengeance. J'appris plus tard de M. Mackensie, qui descendit le Missouri jusqu'à Saint-Louis, quelques mois après ces événements, que les amis de Mah-to-chi-ga, en poursuivant le Chien, tuèrent par mégarde *Tah-teck-a-da-hair*, frère du Chien, brave et digne guerrier dont j'avais aussi fait le portrait. Plus tard, ils réussirent à tuer le Chien lui-même, au pied des montagnes Rocheuses.

Une autre histoire fort courte, qui eut à peu près la même origine, est encore digne d'être racontée parce qu'elle montre jusqu'où peut aller la superstition des Indiens.

C'était dans la tribu des *Omahas*, où nous nous étions arrêtés en remontant le Missouri, dans une autre occasion. Après avoir peint différents chefs et guerriers, je fis le portrait d'un beau jeune homme qui n'était encore qu'un simple brave. Ce portrait parut à tous ressemblant et bien fait. Cependant je remarquai que mon sujet, plusieurs jours de suite, pénétra dans ma tente, s'assit et contempla le portrait longtemps en silence, le front assombri et la figure morose.

Peu après, il m'amena l'interprète et me dit :

« Je n'aime pas votre portrait; il n'est pas bien. J'ai l'air honteux et je ne regarde pas comme il faut. »

Ce malencontreux portrait était aussi de trois quarts. Le jeune homme continua :

« Vous avez peint tous les autres au complet, et regardant droit devant eux. Moi aussi j'ai toujours eu l'habitude de regarder les hommes blancs en face. Mais là, dans votre tableau, tout le monde me verra le visage détourné, comme si j'avais honte. »

En conséquence il me pria de lui peindre les yeux de face. Ayant appris, quelques jours après, que je ne changeais pas ses yeux, il envoya encore son interprète pour me faire dire qu'il m'attendait devant mon wigwam, et qu'il était prêt à se battre à outrance contre moi.

Je sortis, ma palette à la main; je trouvai mon homme nu, préparé au combat. Je lui fis entendre que je l'aimais trop pour me battre avec lui; que je n'aurais jamais cru qu'il pût se montrer si offensé d'un portrait que tous les chefs avaient trouvé bien;

que s'il ne lui fallait que changer ses yeux, j'allais le faire avec le plus grand plaisir. A ce prix la paix fut faite, et, le jour suivant, je lui bâclai en quelques minutes, à l'aquarelle et au crayon, des yeux, — mais quels yeux! ils regardaient à travers son nez, de la manière la plus fantastique du monde. Jamais je ne vis homme plus enchanté! Il me serra la main et me fit cadeau d'une paire de mocassins comme témoignage éclatant de satisfaction.

Un an plus tard, revenu à Saint-Louis, je pris une éponge, et passant de l'eau sur ces yeux miraculeux, je rétablis le portrait dans son état primitif. C'est aujourd'hui l'un des plus intéressants de ma collection.

---

# CHAPITRE XI.

Le quai de Saint-Louis. — Le haut Mississipi. — La roche *terre de pipe*. — Le nid du tonnerre.

Il est inutile que mes jeunes lecteurs me suivent pas à pas jusqu'à Saint-Louis. C'est une longue distance que Baptiste, Bogard et moi nous parcourûmes sans nous presser, pagayant, promenant et flânant, à travers la flamme et la fumée. L'automne approchait et les graminées des prairies, hautes de huit à dix pieds, flambaient, au grand péril de nos barbes que nous n'avions pas faites depuis notre malheureuse rencontre avec la famille des grizzlys.

Mon pauvre petit canot, dont les Sioux et les Mandans avaient pris tant de soins, me fut volé à l'embarcadère de Saint-Louis, deux heures à peine après notre arrivée.

En accostant le quai de cette grande ville, j'envoyai nos bagages à l'hôtel; puis, pour motif de sûreté, nous hissâmes, avec la permission du capitaine, notre canot sur le pont d'un steamer amarré près du quai. Nous ne voulions l'y laisser que quelques heures au plus, jusqu'à ce que nous eussions

trouvé pour lui un amarrage commode. Tout cela était bien calculé, mais quand je revins à bord je ne retrouvai plus de canot et jamais je n'en ai entendu parler depuis.

L'été suivant je remontai, dans un canot d'écorce, la *rivière du Renard*, depuis la *baie Verte* jusqu'à ses sources, en compagnie d'un Anglais, M. Wood, qui réside aujourd'hui à Philadelphie. Arrivés à la source de la rivière, que 3 kilomètres de prairies séparent de l'origine du Wisconsin, affluent du Mississipi, nous retournâmes le canot. Je le pris par un bout et, plaçant sa petite ancre sur mon épaule, je le portai sans fatigue jusqu'aux eaux claires du Wisconsin, large seulement en cet endroit de quelques mètres. Une fois réinstallé sur ce cours d'eau, nous le descendîmes pendant près d'un millier de kilomètres, jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, campant à la tombée de chaque nuit sur ses rivages herbeux et pittoresques. Une fois entrés dans le Mississipi, nous eûmes beaucoup de peine à remonter l'impétueux courant du fleuve jusqu'à la *prairie du Chien* et surtout de la prairie du Chien aux chutes de Saint-Antoine, trajet de 725 kilomètres. Quand on voyage dans ces contrées, il faut s'attendre à se fatiguer autant les bras que les jambes.

Parvenus aux chutes de Saint-Antoine, nous remontâmes pendant 160 kilomètres la *rivière Saint-Pierre*, dans le but de visiter la carrière de pierre à pipe rouge du *Grand Coteau des prairies*, carrière d'où les Indiens tirent la matière de leurs beaux calumets. Nous trouvâmes cet endroit fort curieux,

non pas tant par les traditions indiennes qui s'y rattachent que par la constitution physique du pays et la singularité de la pierre à pipe, espèce de stéatite, différente de toutes celles qu'on a trouvées en Amérique et peut-être dans le reste du monde.

La plupart des tribus voisines avaient, jadis, l'habitude de se rendre au Grand Coteau des prairies pour s'y procurer cette pierre à calumet, sans avoir rien à redouter alors des armes de leurs ennemis; tous les Indiens considérant la pierre rouge, sans doute à cause de sa couleur, comme la matière même dont ils sont sortis. Ils disent que le Grand Esprit la leur a exclusivement donnée pour leurs calumets, qu'il l'a également donnée à tous et qu'ils seraient criminels de lever le tomahawk contre les tribus ennemies qui vont à la carrière ou qui en reviennent; enfin que le Grand Esprit leur a déclaré que cette pierre était l'os de leurs os, la chair de leur chair, et qu'ils ne devaient s'en servir que pour faire les fourneaux de leurs calumets.

Les Sioux, sur le territoire desquels se trouve cette carrière, nous retinrent pendant plusieurs jours et firent tout ce qu'ils purent pour nous empêcher de la visiter, affirmant que pas un visage pâle ne l'avait encore vue et ne devait la voir, parce que c'est une localité sacrée. Ils ajoutaient que nous étions sans doute envoyés par le gouvernement pour estimer le prix de la carrière et pour l'acheter ensuite, mais qu'ils ne voulaient pas la vendre. Nous dûmes leur donner l'assurance que nous étions de simples particuliers, désireux de satisfaire notre curiosité et pleins de respect pour toutes leurs tradi-

tions ; ils nous permirent alors de partir, mais sous la conduite de vingt guerriers, chargés sans doute de veiller à ce que nul sacrilége ne fût commis par nous en ce lieu.

Pendant que nous visitions la carrière, les Indiens nous dirent que nous n'étions qu'à une trentaine de kilomètres du *nid du tonnerre.*

« Le nid du tonnerre? mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

— Comment ! répliqua un des médecins, mais c'est là que se couvent les tonnerres.

— Alors, selon vous, le tonnerre sort d'un œuf?

— Sans doute !

— Eh bien ! cet œuf doit être couvé par un bien puissant oiseau.

— Non, au contraire, cet oiseau est tout petit. Il n'est pas plus gros que le bout de votre petit doigt. Beaucoup de médecins sioux l'ont vu.

— Très-bien ! très-bien ! dit mon compagnon, M. Wood ; il nous faut aller de ce côté, coûte que coûte ! J'ai beaucoup entendu parler de ce fantastique oiseau, il doit être curieux à voir. »

Un *sang-mêlé*, qui nous servait en même temps d'interprète et de guide, nous dit que l'endroit étrange consacré à l'incubation du tonnerre se trouvait sur la crête d'une colline. Les Indiens croient que dans les jours brûlants, précurseurs d'un orage, l'oiseau miraculeux couve les œufs qui renferment la foudre ; il nous dit aussi que, dans notre route jusqu'au nid du tonnerre, il nous ferait obliquer un peu à l'ouest, pour nous montrer le *Médecin de pierre*, « fort grande curiosité, continua-t-il, à la-

quelle tous les Indiens ne manquent pas de rendre visite.

— Ne nous dites pas ce que c'est, reprit M. Wood, vous nous enlèveriez tous le plaisir de la curiosité ! Allons et voyons ! »

En conséquence, montés à cheval au point du jour, et suivis de trois Indiens, nous consacrâmes toute la journée du lendemain à l'étude de ces lieux merveilleux. Nous atteignîmes d'abord le sommet d'un mamelon élevé, couvert d'herbes courtes et d'où l'on n'a pas un arbre, pas un arbuste en vue. Aussi loin que s'étend le regard, il ne porte que sur des collines onduleuses, couvertes de prairies verdoyantes. Sur ce sommet, qui mesure environ un hectare, est couché le *Médecin de pierre*, sorte de représentation grossière, mais non difforme, de la figure humaine. Longue de trois à quatre cents pieds, elle a les bras et les jambes étendus à plat, comme un bonhomme de pain d'épice ; elle est entièrement faite de pierres plates, apportées là par les Indiens dans le cours des siècles, car j'eus beau regarder de tous côtés, je ne vis pas, à des kilomètres de distance, un seul caillou assez grand pour n'être pas couvert par un œuf de pigeon.

Pourquoi a-t-on élevé cet étrange monument? nul ne le sait, mais les Indiens nous racontèrent qu'ils ne s'engagent jamais avec confiance dans une expédition de chasse ou de guerre avant d'avoir visité le *Médecin de pierre* et d'avoir ajouté une petite pierre plate à la statue, quelle que soit d'ailleurs la distance qui la sépare de leur droit chemin.

Cette masse étrange ne ressemble en rien à un

*cairn* ou à un *cromlech* celtiques; pas une pierre n'est posée sur le sommet d'une autre ; la quantité en est vraiment innombrable et, réunies, elles représentent assez bien l'image d'un homme; on y distingue même les doigts et les orteils.

Nos compagnons indiens ayant déposé chacun leur offrande de pierre et nous ayant donné toutes les explications dont ils étaient capables, nous partîmes pour le *nid du tonnerre.*

Nous n'atteignîmes qu'après un rude galop le *saint des saints* où s'accomplit l'effrayant mystère. Ce sanctuaire est situé, comme l'autre, sur le sommet d'un monticule gazonné, mais ici croît un petit bouquet de noisetiers, épais, haut comme la ceinture d'un homme et couvrant quelques dizaines de mètres carrés.

L'homme qui nous guidait en ce moment était un vieux drôle qu'on appelait la *Médecine bleue* et qui connaissait personnellement tous les officiers de l'armée des États-Unis en garnison dans le voisinage des chutes de Saint-Antoine. Dès que nous fûmes arrivés sur le penchant de la colline, en vue de l'endroit sacré, il nous pria de descendre de nos montures et d'attendre un peu. Tous les Indiens détachèrent alors les plumes de leur coiffure, les mirent sous leurs vêtements, lissèrent leurs cheveux d'un noir luisant, prirent leur miroir, s'y contemplant scrupuleusement pour s'assurer si leur tatouage était en bon état, puis, se drapant comme des Romains, ils marchèrent, sous la conduite de la *Médecine bleue*, vers le bouquet de noisetiers, à pas lents, et tenant leurs chevaux par la bride.

Ils s'arrêtèrent à sept ou huit mètres; chacun d'eux jeta une feuille de tabac sur l'herbe qui, devant nous, semblait vierge encore de pas humains, tandis que, sous nos pieds, et derrière nous, elle paraissait avoir été souvent foulée. Donnant les rênes de mon cheval à mon compagnon, et tenant mon fusil à deux mains, comme pour tirer au vol, je me dirigeai vers le bocage redouté, dans le but de m'emparer, s'il était possible, de l'oiseau sacré; mais, entendant derrière moi de sourds gémissements, je me retournai et je vis les pauvres Indiens en proie à la plus affreuse anxiété, se couvrant le visage de leurs deux mains. Je me retirai alors, sans avoir remarqué autre chose que des feuilles de tabac gisant sur le gazon par centaines : offrandes expiatoires de ces pauvres enfants de la forêt, à cet *Esprit du tonnerre* qu'ils redoutent pendant tout le cours de leur vie.

La superstition n'est que de l'ignorance. Si elle n'est pas, en somme, un bien, elle se complique en tout cas d'innocence. Nous venions de contempler deux sanctuaires, ou, si l'on veut, des fétiches que les Indiens cherchent à se concilier par des sacrifices de propitiation. Que faisons-nous de plus, de moins ou de mieux?

Au pied du coteau nommé la *Traverse des Sioux*, M. Wood et moi, laissant nos chevaux et, reprenant notre petit canot, nous nous abandonnâmes avec délices au courant de l'eau. Quelle douce vie! Nous ramions quand il nous plaisait; nous pêchions à nos heures; nous dormions à volonté; ou bien mon compagnon chantait de sa voix de ténor, et en s'accom-

pagnant de la guitare, des airs qui avaient fait résonner, quelques années auparavant, les échos du Théâtre-Italien de Londres. Arrivés aux chutes de Saint-Antoine, nous nous confiâmes au puissant Mississipi, et un peu avant d'atteindre la cité de Saint-Louis, fatigués d'avoir ramé pendant 1450 kilomètres, en proie au vent contraire, nous hélâmes un vapeur qui descendait le fleuve et nous fîmes hisser à son bord notre petit canot avec tout ce qu'il contenait.

Je me hâtai de raconter au capitaine comment l'année d'avant j'avais perdu mon bateau à Saint-Louis, et j'ajoutai que, cette fois, je me tiendrais sur mes gardes. Le capitaine rit de bon cœur : « Vous avez été peu favorisé, me dit-il, mais au moins, cette fois, vous êtes sûr de votre affaire. » Nous entrâmes à Saint-Louis trop tard pour que je pusse reprendre mon canot, mais j'étais sans inquiétude sur le lendemain. Et pourtant ce même lendemain je dus constater la disparition d'un grand paquet que j'avais laissé dans la cabine, paquet portant mon nom, contenant des objets de prix, des costumes indiens, des pipes, des armes, etc. Je me répandis en plaintes devant le capitaine, et lui dis qu'il était impardonnable de m'avoir laissé dépouiller ainsi sur son steamer. Mais le capitaine me rit au nez :

« Eh quoi donc! répliqua-t-il, ne savez-vous pas encore, monsieur, que si vous laissez sur un navire du Missouri et du Mississipi une boîte ou un paquet quelconque, avec la suscription de votre nom George Catlin, il y a tellement à parier que boîte ou

paquet est rempli de curiosités indiennes, que vous devez être moralement certain de ne pas les débarquer avec vous. »

Ajoutons cette dernière perte à toutes celles que j'avais déjà faites de colis envoyés à mon adresse à Saint-Louis, sur des steamers ou autres vaisseaux, et contenant le tiers, au moins, de tous les objets que je m'étais procurés à des prix exorbitants chez les sauvages, et que les pauvres Indiens avaient transportés à travers les monts et les fleuves, de pays extrêmement éloignés. Beau commentaire sur les glorieux avantages de la civilisation!

---

## CHAPITRE XII.

**Voyage chez les Comanches. — Récits de chasse ; la panthère ; les chevaux sauvages. — Les Indiens.**

Nous avons déjà vu beaucoup d'Indiens. Il nous reste encore à voir les intrépides *Comanches*, qui combattent à cheval, les grands et solides *Osages*, semblables aux Pawnies, à la tête rasée et surmontée d'un panache rouge, les *Konzas*, les *Pawnies peints*, les *Kiowas*, les *Wicos*, et une douzaine d'autres, aux noms en *os* et en *was*, qui habitent le Texas occidental. Puis les *Senecas*, les *Onondagos*, les *Mohawks*, les *Mohicans*, les *Delawares*, les *Potowatomies*, les *Kickapous*, les *Kaskaskias*, les *Weeaks*, les *Péorias*, les *Chavanos*, les *Muskogies*, les *Choctaws*, les *Cherokies*, les *Seminoles*, et d'autres encore, chez lesquels j'ai vécu et dont je dirai quelques mots avant de m'engager avec vous dans des régions plus éloignées.

Au printemps de 183., un régiment de dragons à cheval, aux ordres du colonel Henri Dodge, fut chargé de quitter le fort Gibson, sur l'Arkansas, à 1100 kil. à l'ouest du Missisipi, pour aller rendre visite aux Comanches, aux Pawnies peints et à d'au-

tres tribus des frontières du Texas. Ce régiment devait faire connaissance avec ces tribus, et aplanir quelques difficultés inquiétantes soulevées entre elles et les États-Unis par des questions de limites. Je saisis avec empressement l'occasion qui m'était offerte d'aller rendre visite à ces tribus éloignées et hostiles, et j'obtins du ministre de la guerre la faveur de voyager sous l'égide du régiment avec mon fidèle ami Joseph Chadwick, de Saint-Louis, excellent jeune homme, tout disposé à perdre son temps et à risquer sa vie, aussi bien pour me faire plaisir que pour se livrer à la chasse et voir les Indiens chez eux.

Joseph Chadwick et moi nous ne nous fîmes pas attendre au fort Gibson, armés, équipés, prêts à partir. Nous avions déclaré notre intention de voyager à nos frais, ne réclamant du régiment que sa seule protection. En conséquence nous nous étions procuré des chevaux et une mule pour porter nos bagages et nos provisions. Pour ma part, j'avais sous moi le plus beau des chevaux de ce pays, une noble bête, qui me venait du colonel Birbank. Cet officier, déjà âgé, commandant le fort Gibson, n'était pas sûr de lui-même quand, à la parade, il montait le vigoureux coursier qui faisait l'admiration de toute la garnison; bref, par sa vivacité et ses courbettes, l'animal superbe avait tant agacé les nerfs de son cavalier que celui-ci ne demanda pas mieux que de me le céder au prix de 250 dollars.

*Charley* (c'était le nom du coursier) était un cheval entier, un vrai mustang couleur de crème; queue et crinière noires, balayant la terre. Il avait été pris

et dompté par les Indiens Comanches, qui savent réduire ces nobles animaux sans rien leur ôter de leur fierté native.

Le colonel Dodge avait engagé deux Delawares, à demi civilisés, et d'autres sauvages de diverses tribus, en qualité de chasseurs et de guides du régiment. Durant notre séjour au fort, en attendant le départ, ces Indiens nous amusèrent infiniment, Joseph et moi, par leurs ingénieux procédés de chasse.

Ils nous en apprirent plusieurs, et, entre autres, l'usage d'un sifflet d'écorce, long d'environ deux à trois pouces, avec lequel ils imitent si parfaitement le bêlement du faon que, du plus loin que les daims l'entendent, ils accourent se placer à portée du chasseur caché sous l'herbe ou la ramée.

Joseph et moi, impatients de goûter les plaisirs que nous promettait un avenir prochain, nous finîmes par être extrêmement fatigués du long délai des dragons. Pour tuer le temps, nous prîmes donc le parti de raccourcir chaque journée, au moins de deux heures, en allant à la poursuite du daim sur une chaîne de collines boisées, pleines de gros et de menu gibier, comme on nous l'assura au fort, qui n'en est éloigné que de 15 à 16 kilomètres.

Le lendemain donc, à la pointe du jour, nous étions à cheval, le fusil en main et le goûter dans nos poches; puis, laissant nos chevaux à la garde d'un Indien métis qui vivait au pied de ces hauteurs, nous nous enfonçâmes dans le sombre et épais fourré, munis de toutes les *ruses*, *précautions*, et appeaux, réclamés pour la réussite de nos desseins.

Nous battîmes longtemps la forêt, nous fîmes le-

ver plus d'une bête; plus d'une fois nous vîmes sa ramure grisâtre à travers la feuillée, mais toujours en vain. Enfin, vers le milieu du jour, me trouvant depuis longtemps déjà éloigné de Joseph, je gagnai la lisière d'une petite prairie, et j'allais goûter un moment de repos quand j'entendis tout à coup le bêlement d'un faon : « *ma! ma! ma!* » La direction des cris de la petite bête m'indiquait suffisamment que le faon reposait à l'ombre d'un bouquet de bois, trop éloigné pour mon œil et pour mon fusil. Je me mis alors sur mes genoux, et, caché dans l'herbe, je m'appliquai à épier le moment où la pauvre créature se disposerait à partir.

L'œil obstinément fixé sur l'endroit présumé, je commençai à ramper lentement et attentivement sur mes mains et sur mes genoux, à travers les buissons; j'arrivai ainsi très-près du taillis. Un nouveau bêlement, puis un autre encore, me firent présumer que le faon était en compagnie de son père ou de sa mère, de tous les deux peut-être? je m'attendis à quelque beau coup double. Je continuai donc à ramper, avec des précautions toujours croissantes, jusqu'à ce que j'eusse atteint le fourré, mon fusil appuyé contre l'épaule. Tout à coup, ô surprise inexprimable! j'entendis derrière moi un nouveau bêlement. Je retournai alors doucement la tête, sans changer de position, et j'aperçus, à dix pieds en arrière, près de l'endroit où je venais de passer, nos deux chasseurs delawares cachés dans l'herbe et riant du meilleur de leur cœur!

Mes espérances de chasseur ainsi évanouies, je m'assis entre ces deux confrères en saint Hubert. Ils

m'apprirent alors qu'on ne se mettait jamais en campagne à cette heure, où le gibier n'avait pas l'habitude de vaguer. Après une heure, ou environ, ainsi passée à l'ombre, je rentrai sous bois, faisant en vain résonner mon sifflet pour appeler Joseph; il ne me répondit pas.

Je battis le bois sans voir de gibier. Enfin, au moment où je descendais une colline à pente douce, à travers une sombre et haute futaie, j'aperçus Joseph, assis sur un gros tronc d'arbre, le dos tourné vers moi, le fusil posé à côté de lui, bravement occupé à manger le goûter qu'il avait apporté dans ses poches.

Comme j'avais eu ma petite surprise et qu'il me fallait rentrer *bredouille*, je pensai qu'une légère plaisanterie ne serait pas hors de saison; je me mis donc en tête de surprendre un peu Joseph. Je m'avançai vers lui en ligne droite, aussi doucement et aussi prudemment que possible, évitant de faire craquer les feuilles et de mettre son attention en éveil; mon fusil à la main droite, je me glissai ainsi pendant trente ou quarante pas, ne mettant qu'avec précaution un pied devant l'autre. Arrivé près de Joseph, et riant à l'avance de l'émoi que j'allais causer à ma victime, absorbée dans son repas, je posai inopinément ma main droite sur son épaule en criant : « *Boum!* » Horreurs! je sentis en même temps une main puissante étreindre mon épaule à moi, et un « *Boum! à vous aussi, à vous!* » tonner dans mon oreille. Le pauvre Joseph fit un bond d'une vingtaine de pieds, tandis que je sautais aussi loin peut-être d'un autre côté et que j'apercevais, au lieu que je

venais de quitter si précipitamment, un énorme *Osage*, à la figure goguenarde, le fusil à la main gauche, et tenant encore en l'air la main droite qui venait de me meurtrir l'épaule.

Nous fûmes bien vite rassurés par la bonne expression des traits de l'Indien, mais, quand il m'eut raconté que, se doutant de mon idée, il m'avait suivi pas à pas, et les pieds dans ma piste, je fus humilié plus que je ne l'avais encore été de ma vie du ridicule de mes prétentions à la renommée de bon chasseur.

Cet Osage était un excellent homme, sans malice aucune et écorchant quelque peu l'anglais; nous partageâmes notre goûter avec lui, et, tout en buvant l'eau-de-vie qu'avait apportée Joseph, nous nous laissâmes raconter les anecdotes de chasse très-divertissantes dont il était le héros.

Je lui donnai à entendre que, bien que nous n'eussions rien tué de la journée, mon ami et moi, nous n'étions pas toujours si malheureux.

« Un jour de l'hiver dernier, lui dis-je, comme ce jeune homme que vous voyez et moi nous remontions le Mississipi de l'embouchure de l'Ohio à Saint-Louis, une des roues du vapeur se brisa; le capitaine fit alors aborder près d'une épaisse forêt de cotonniers, et nous dit qu'il faudrait tout le jour pour réparer la roue.

« Comme nous avions nos fusils avec nous, nous n'avions rien de mieux à faire que d'entrer dans le bois pour chasser. Le sol était couvert d'une neige épaisse de 5 à 6 pouces; elle portait de nombreuses traces de daims. En les suivant nous prîmes des di-

rections différentes et nous nous nous perdîmes de vue. La journée était sombre; je marchai longtemps sans avoir l'occasion de tirer un seul coup de fusil; tout à coup je tombai sur les traces d'un homme fidèlement suivies par celles d'un chien. « Ce ne peut « pas être mon ami Joseph, me dis-je, puisqu'il n'a « pas de chien avec lui. » Là-dessus je me mis à marcher à grands pas pour rejoindre l'inconnu.

« Après une longue course, je m'arrêtai et je m'assis sur un gros tronc d'arbre, après en avoir préalablement écarté la neige; la forêt était si épaisse, le jour si ténébreux que je commençai à craindre de m'être égaré. Je me précipitai donc de nouveau sur les traces de la seule personne qui pût me remettre dans la bonne voie.

« Après une nouvelle course aussi longue que la première, je vis que les traces de l'inconnu étaient rejointes par celles d'un autre homme. « Enfin, m'é« criai-je, ce doit être Joseph! très-probablement « c'est lui! il est aussi perdu, et comme moi, il suit « les traces de l'homme au chien. En avant et attra« pons-le! Mais, cependant, ce ne peut pas être « l'ami Joseph, puisque ce second personnage est « aussi suivi par un chien. N'importe! en avant! et « attrapons l'un ou l'autre, puisque je suis égaré et « sur la pente d'une méchante aventure. »

« Je repris donc ma marche et j'atteignis enfin un tronc d'arbre d'où la neige avait été enlevée : « L'homme s'y est assis! me dis-je. Oui! mais voilà « bien le tronc dont j'ai fait tomber la neige, il n'y « a qu'une heure. Ce ne peut être! — Ce doit être, « oui, ce sont mes propres traces! Dieu! je suis

« perdu! j'erre dans un cercle! Mais ce chien? il « suit mes pas sur la neige; ses traces côtoient les « miennes! Pourtant je n'ai pas de chien! Grand « Dieu! les traces du chien ne ressemblent-elles pas « à celles de la panthère?... » Je me trouvais alors assis sur mon tronc d'arbre, mon fusil appuyé contre moi. Je le saisis sans retard et l'armai de suite pour ne pas perdre une minute en cas de péril urgent. Alors me levant tranquillement et, regardant derrière moi, j'aperçus, à six ou huit pas de distance, le mufle d'une énorme panthère s'élevant au-dessus d'un tronc d'arbre abattu, tandis que ses deux pattes de devant étaient appliquées sur la partie inférieure de l'arbre; la terrible créature me regardait en face sans bouger, sans remuer un seul muscle! Un de mes anciens frissons d'enfant passa en moi pendant que je mettais l'animal en joue : « Allons donc, me « dis-je, je n'ai pas de temps à perdre en tremble- « ments. » Et déjà j'avais ajusté, mes nerfs avaient repris leur tranquille aplomb et je frappai si bien mon farouche adversaire entre les deux yeux que, lorsqu'il eut disparu derrière son arbre, je marchai à lui aussi paisiblement que le tireur qui va voir s'il a planté une balle près ou loin du point de mire. La panthère ne bougeait pas.

« Je lui liai les pattes et, la jetant sur mon épaule, je marchai sans fléchir sous son poids, quelque lourd que fût ce fardeau. D'ailleurs, j'entendais retentir au loin les coups du charpentier qui raccommodait la roue du steamer; c'était plus qu'il ne m'en fallait pour me faire retrouver mon chemin.

« A mon arrivée, je rencontrai Joseph chargé de

gibier, et encore, me dit-il, il en avait abandonné deux fois autant derrière lui et il venait d'envoyer deux hommes sur ses pas pour le chercher.

« Ma panthère fut mise sur le pont du vapeur; sa longueur, du bout de la tête au bout de la queue, approchait de neuf pieds. Passagers et officiers nous félicitèrent à l'envi de notre heureuse campagne. »

L'Osage fut tout oreilles pour mon histoire, et, en partant, il me serra vivement la main. Un moment après nous regagnions le logis au galop. Ainsi finit cette partie de plaisir.

Enfin les dragons se mirent en marche, deux à deux, comme c'est leur habitude, à travers prairies et forêts. Joseph et moi, montés sur nos chevaux, nous les suivions, allant de côté et d'autre, campant la nuit à la belle étoile, couchés dans nos peaux de buffle, avec nos selles pour oreillers et nos chevaux attachés à des pieux plantés près de nos têtes.

Une semaine ou deux se passèrent ainsi; nous traversâmes à gué la *petite rivière bleue*, puis, franchissant à la nage la rivière *canadienne*, nous suivîmes l'arête qui sépare ce dernier cours d'eau des sources de la rivière Rouge. A chaque instant, notre approche faisait fuir au galop des troupeaux de chevaux sauvages, et nos chasseurs delawares nous fournissaient de la venaison en abondance.

Un jour, entre autres, j'aperçus, ainsi que mon compagnon, une bande de chevaux paissant trop au loin pour être effrayés du passage des dragons. Confiant à l'un des soldats la mule qui portait nos bagages, nous nous élançâmes au galop dans leur direction. Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'un

ravin nous séparait de la prairie où se tenait le troupeau. Nous y descendîmes et ses hautes berges couvrirent un instant notre marche. Dès que nous nous crûmes assez rapprochés de notre but, nous gravîmes a pente opposée, et, après avoir attaché nos montures dans un bouquet d'aunes et de noisetiers, situé sur le penchant de la ravine, nous nous trouvâmes à une portée de fusil des chevaux sauvages, sans avoir été éventés ou aperçus, malgré l'excessive et toujours inquiète timidité de ces animaux.

J'avais toujours en poche une forte lorgnette de spectacle; je m'en servis pour examiner les nobles bêtes qui, à la distance qui nous séparait, ne pouvaient nous cacher ni leurs défauts ni leurs beautés. Il y avait bien là deux ou trois cents chevaux de toutes les couleurs, depuis le noir de jais jusqu'au blanc de neige. Marrons, gris de fer, bigarrés, mouchetés, tous balayaient le gazon de leurs queues touffues et ondoyantes, tandis que leurs belles crinières, tantôt leur couvraient les yeux, et tantôt tombaient des deux côtés de leur cou jusqu'à leurs pieds. Nous n'avions aucun moyen de nous approprier ces magnifiques créatures et nous étions venus jusque-là sans intention malveillante à leur égard, mais une pensée nous assaillit tout à coup et nous remit en mémoire la méthode qu'employent les Espagnols et les chas seurs des frontières pour s'emparer des chevaux qu'ils ne peuvent pas prendre au lasso. Ils les frappent d'un coup de feu dans la partie charnue ou plutôt cartilagineuse du cou. Momentanément étourdi, l'animal s'arrête, tombe; le chasseur n'a plus qu'à se hâter de le charger de liens et d'entra-

ves ; quand le cheval se relève il est au pouvoir d'un maître.

« Faisons-en l'expérience ! » me dit Joseph tout bas.

Je ne demandais pas mieux, mais il y avait une difficulté. Pour nous alléger en voyage, nous avions laissé nos lourdes carabines au fort Gibson et nous n'étions plus pourvus que de petites armes de chasse à un seul canon, mieux appropriées à nos besoins du jour, mais qui ne nous offraient que peu de garantie à une certaine distance. Nous résolûmes pourtant de tenter l'aventure. Je visai une des plus belles bêtes du troupeau. Elle m'offrait le flanc en plein ; je tirai, elle s'affaisa en tournoyant sur elle-même, et tous ses compagnons disparurent, rapides comme le vent. « Bravo ! bravo ! » dit Joseph. Nous courûmes à notre cheval et nous vîmes, hélas, à notre grande confusion, que la balle, au lieu de l'atteindre au cou, l'avait frappé en pleine poitrine. Pauvre Joseph !... il avait le cœur trop tendre pour un tel spectacle. Plus jeune que moi, il avait plus de larmes à répandre : aussi pleura-t-il abondamment sur le destin de la noble créature que nous n'aurions voulu ni blesser ni livrer à la dent des loups. Ayant mille bonnes raisons de tenir cette aventure secrète, nous n'en fîmes part à qui que ce fût du régiment.

Peu après s'éleva dans tous les rangs des dragons ce cri : « Les Indiens ! les Indiens ! voilà les Indiens ! » Leurs traces étaient fraîches ; leurs plumes ondoyantes et le fer brillant de leurs longues lances ne tardèrent pas à se dessiner et à se mouvoir sur les sommets des vertes collines ; nous étions sous les

yeux d'un corps de guerriers comanches. Plusieurs soldats, et sans doute plus d'un officier n'ayant jamais vu d'Indiens, connurent alors quelque chose des battements de cœur qu'avait ressentis jadis *certain petit garçon* dans les ruines d'une vieille scierie.

Les Comanches forment une des tribus les plus puissantes et les plus belliqueuses de l'Amérique, ce sont les plus audacieux, sans comparaison, et les plus dangereux de tous les cavaliers peaux-rouges, et jusqu'ici, ils ont toujours passé pour les sauvages les plus hostiles aux visages pâles. Ils étaient donc là, galopant autour de nous! et d'un moment à l'autre nous pouvions rencontrer quelqu'un de leur villages! Pendant plusieurs journées de marche et autant de nuits péniblement passées dans de mauvais bivacs, cette horde de sauvages cavaliers ne cessa de nous épier. Tout le jour ils se montraient, de plus ou moins loin, et leurs légers escadrons ne discontinuaient pas de voltiger, sur notre front, sur nos flancs et même en arrière de nous, poussant de tous côtés des reconnaissances, puis fuyant au triple galop à notre approche et disparaissant comme l'éclair derrière les collines. Ma lorgnette me permettait de les voir de plus près qu'ils ne le croyaient, et certes, c'étaient de fiers et beaux guerriers. Leurs traits et leur attitude énergiques, leurs mouvements élégants et gracieux, joints à la vitesse et à la sauvagerie de leurs coursiers, formaient un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné de contempler.

Nous n'en continuâmes pas moins à pousser en avant et à bivaquer la nuit dans la prairie, en carrés par escadron; chaque homme ayant son sac et sa

selle pour oreiller, les chevaux attachés dans l'intérieur du carré, à portée de leurs cavaliers, en cas de surprise.

Les piquets auxquels on attachait les chevaux étaient de petites barres de fer ou de petits pieux de bois fichés dans le sol et qu'on portait, pendant la marche de la journée à la selle ou à la croupière, sous la main du cavalier et toujours prêts quand il fallait camper.

Et maintenant, mes petits amis, savez-vous ce que c'est qu'un *stampado?* non! Je vais vous le dire. *Stampado* est un mot espagnol qui signifie *piétinement*, ou si vous l'aimez mieux, et cela sera plus intelligible, la trépidation d'êtres et de choses, le vacarme tumultueux et assourdissant provenant de deux à trois cents guerriers indiens, altérés de combats, montés sur des chevaux de guerre aussi rapides que le vent, brandissant leurs lances et leurs massues, et tombant sur un bivac d'ennemis ou d'étrangers, à l'heure sombre et silencieuse de minuit; quand les chevaux sont éreintés et que les soldats, à bout de forces, dorment d'un pesant sommeil. C'est un camp inopinément forcé, au terrible cri de guerre des Indiens, au bruit étrange de peaux sèches[1] froissées l'une contre l'autre, et produisant une sorte de gron-

1. Ces peaux sont faites du tiers ou du quart d'une dépouille d'un bison, séchée comme du parchemin, bien qu'on y ait laissé adhérer les matières animales qui produisent la colle forte. Tout Comanche allant en guerre en porte une pour l'agiter violemment et effaroucher, à l'occasion, les chevaux des ennemis, par un bruit semblable à celui de deux plaques de fer blanc choquées l'une contre l'autre.



dement assez analogue à celui qui imite le tonnerre dans nos théâtres, et enfin au pétillement des coups de fusil. Alors l'affreuse mêlée commence; les chevaux épouvantés se ruent les uns contre les autres, se jettent sur leurs cavaliers et s'enfuient comme le vent dans les prairies avec les ennemis à leurs trousses. Quant aux soldats, hors de sens et d'à-propos, ne reconnaissant plus leurs guerres savantes, les bras, les jambes, les fusils brisés, ils se traînent çà et là dans l'obscurité, cherchant enfin du regard quelque sauvage à régaler d'une balle.

Voilà ce que c'est qu'un *stampado :* c'est comme un ouragan. — Il a passé, mais où est-il? s'est-il arrêté? reviendra-t-il? Non. — Les Indiens, il est vrai, n'ont scalpé aucune chevelure: personne ne manque à l'appel. Mais les chevaux, où sont-ils? à plus de trente kilomètres, harassés, hors d'haleine, et demain matin les Comanches les prendront, comme en se jouant, au lasso.

Déjà, depuis plusieurs nuits, on craignait une semblable attaque; mille indices la présageaient, absolument comme un temps lourd et de pesants nuages font prévoir une explosion électrique. Chaque soir nous ne parlions que de stampados, et nous prenions nos précautions dans l'attente d'une soudaine alerte. Chaque homme ne dormait plus que le fusil en main, son cheval attaché à sa portée. Joseph et moi, nous eûmes l'honneur d'être invités à coucher au quartier des officiers, au centre du campement; mais nous préférâmes, par une sorte de pressentiment, coucher sur nos couvertures, nos selles nous servant d'oreiller, un peu en dehors

du camp, et toujours sur le point le plus élevé du terrain.

Je savais que les Comanches comptent au moins 30 000 âmes, dont près de 10 000 cavaliers, les plus intrépides de la terre. Cependant, préparés à tout événement, nous étions résolus, Joseph et moi, à tout faire pour ne pas nous laisser fouler aux pieds de nos chevaux, et même, s'il était possible, pour ne pas perdre nos montures. En conséquence, nous plantions toujours les piquets de nos montures près de nos têtes; nous entravions nos bêtes, et, pour comble de précaution, nous ne dormions plus qu'à tour de rôle, l'un montant la garde, tandis que l'au tre sommeillait.

Ma lorgnette nous était alors de la plus grande utilité; ce télescope de poche nous permettait de reconnaître, minute par minute, et mieux que personne, les abords de notre campement.

Les Indiens ayant cessé pendant plusieurs jours de se montrer sur le sommet des collines, tout le monde autour de nous commença à croire qu'ils nous avaient définitivement quittés, et la nocturne discipline du camp se ressentit de cette croyance. Mais une nuit où les étoiles brillaient, vers minuit, à l'instant même où Joseph observait tranquillement les environs avec la longue-vue, et que j'étais plongé dans un profond sommeil.... Pan!... voilà qu'un coup de fusil retentit près d'un bouquet de noisetiers à quelques pas de nous, et à l'endroit même où une sentinelle se promenait un peu auparavant à pas comptés. A ce coup de feu succéda aussitôt un concert de cris terribles, un grand bruit de broussailles

violemment écartées; puis, ô terreur! un grincement de cordes rompues, un bruit sec de sabots de chevaux frappant précipitamment la terre; le tout suivi de cris et de gémissements, puis des coups de fusil répétés; mais cependant point de cris de guerre, nul froissement de peaux desséchées, rien que des chevaux, à la queue et à la crinière échevelée, fuyant et disparaissant, comme une flotte qui, voguant à pleines voiles, irait se perdre dans la brume.

Et dans le camp tous les *visages pâles* étaient, les uns à genoux, les autres immobiles, ceux-ci prêts à se battre, ceux-là se plaignant de leurs contusions. A mon réveil, je vis Joseph tenant d'une main le licou de Charley, et de l'autre, celui de sa propre monture. Charley, la crinière et la queue en désordre, faisait tableau; ses yeux étincelaient, ses naseaux frémissaient; il tremblait, et, jetant de temps en temps un regard sur les bandes de chevaux qui passaient en fuyant comme des ombres, il me flairait la poitrine, comme pour voir si, moi aussi, j'avais peur. A tout le tumulte succéda un moment de profond silence : « Tiens, dit Joseph, garde mon cheval; c'est un imbécile qui a causé tout ce tumulte en tirant là-bas sur un pauvre cheval. « En disant ces mots, Joseph pénétra dans le camp au milieu des baïonnettes et des canons de fusil braqués sur lui : « Ne tirez pas! bas les armes! cria-t-il; ce ne sont pas les Indiens! » Il risquait un peu sa vie, ce brave ami; cependant il arriva sans encombre au quartier des officiers, qui tenaient un conseil de guerre au petit pied : « Messieurs, leur dit-il, c'est tout bonnement un alezan du commissariat qui s'est

détaché; il s'est mis à paître en toute conscience et honnêteté près d'un bouquet de noisetiers; une sentinelle, voyant apparaître sa tête et son poitrail, l'a pris pour un Indien Comanche, et, sans crier : « Qui vive? » lui a planté une balle dans le cœur. »

On mit la sentinelle aux arrêts, ainsi que trois ou quatre soldats qui avaient déchargé leurs armes pendant le tumulte. Au nombre des punis fut aussi le caporal Nugent, qui avait visé et manqué le lieutenant Heuser, auquel sa casquette fourrée donnait un faux air de Comanche. Bientôt mon ami et moi nous nous remîmes à dormir; les blessés furent confiés aux chirurgiens et à leurs aides. Une halte de plusieurs jours fut ordonnée, on la fit durer plusieurs semaines, si je ne me trompe, et non sans cause, car les chevaux demeurés au camp étaient en si petit nombre qu'il fallut longtemps pour retrouver ou remplacer les manquants.

Dans leur fuite, les pauvres bêtes, folles de terreur, avaient repris la route qu'ils venaient de suivre; on en rattrapa quelques-unes à 30 kilomètres, d'autres à 80, d'autres manquaient pour toujours; un grand nombre furent pris par le lasso des Indiens, qui les ramenèrent loyalement à notre camp. C'est avec cette probité que nous traitèrent ces sauvages, dont l'image nous importunait pendant notre marche et jusque dans notre sommeil. Dès que la fuite de nos chevaux leur eut fait connaître notre position fâcheuse, ils s'empressèrent de nous offrir une cordiale assistance.

---

## CHAPITRE XIII.

**raité de paix avec les Indiens. — Maladie au fort Gibson. L'auteur et Charley dans la prairie.**

Le lecteur doit comprendre qu'il ne nous fut pas difficile, d'après ce que nous venons de raconter, d'entrer en relation avec les Comanches. Aussi une bienveillance mutuelle ne tarda-t-elle pas à se manifester entre nous et deux ou trois chefs d'un rang secondaire, qui furent envoyés à notre rencontre avec une centaine de leurs plus beaux et de leurs plus célèbres guerriers, tous montés sur de magnifiques chevaux en équipage de guerre. L'arrivée de cette petite troupe au galop, les rangs serrés, de longues lances en main, et faisant étinceler des boucliers éclatants de blancheur, nous offrit un des tableaux les plus saisissants que j'aie jamais vus.

Après un cordial échange de poignées de main entre nos officiers et les leurs, ils nous engagèrent à nous rendre à leur grand village situé à trois ou quatre journées de marche. Tant que dura la route, ils nourrirent le régiment de chair de bisons qu'ils tuaient avec une incroyable agilité, et charmèrent les

officiers aussi bien que les soldats par le spectacle, tout nouveau pour ceux-ci, de l'habileté avec laquelle ils saisissent et domptent les chevaux sauvages.

Nous arrivâmes ainsi au sommet d'une montagne qui dominait une immense et riante vallée ; là, ils prièrent notre régiment de faire halte, et nous montrèrent du doigt, à une distance de trois ou quatre milles, le grand village des Comanches, autour duquel 8 ou 10 000 chevaux et mulets paissaient dans la plaine. Ensuite ils nous firent descendre dans la vallée, et, lorsque nous ne fûmes plus qu'à un mille environ du village, ils nous demandèrent de nous arrêter de nouveau pour attendre le chef et la cavalerie de la tribu qui venaient au-devant de nous.

Le colonel Dodge rangea aussitôt son régiment sur trois lignes, dont il occupa lui-même le front avec son état-major, et, au bout d'une heure passée dans cette position, nous aperçûmes 2 ou 3000 cavaliers qui s'avancaient vers nous dans un ordre vraiment militaire. Le chef marchait en avant, entouré de son état-major, et faisant porter à ses côtés une bannière blanche, symbole de paix, et une bannière d'un rouge de sang, pour exprimer qu'il était prêt à la guerre aussi bien qu'à la paix, suivant nos propositions.

Dès qu'il vit flotter le drapeau blanc aux mains de chacun de nos enseignes, son drapeau rouge disparut, et lui-même vint serrer la main au colonel Dodge et à ses officiers ; ensuite formant sa troupe en une double colonne de près d'un mille de long, il la fit manœuvrer avec autant de précision qu'aucune autre cavalerie du monde, puis il vint avec sa suite

prendre position au centre, précisément en face de nos officiers de dragons.

Après un échange de témoignages affectueux entre le colonel Dodge et le chef indien, celui-ci fit défiler tous ses hommes, et chacun en passant tendait la main au colonel et successivement à tous les officiers. Ensuite le chef nous indiqua un endroit convenable pour notre campement, et nous fûmes bientôt installés pour un séjour de deux semaines, qui fournit à l'auteur de ces lignes et à son fidèle ami Joseph Chadwick assez de matériaux et une assez grande abondance de faits pour remplir tout ce volume. Certes, nous aurions beaucoup à dire sur les mœurs de cette peuplade, que nous avons pu étudier dans un beau village de 1200 tentes de peaux, dressées au bord d'une limpide rivière ; sur les courses à cheval, les jeux de balle, les danses, les assemblées, les achats et les ventes de chevaux, etc., dont nous avons été témoins ; mais nous devons passer outre.

Une proposition de paix et de commerce perpétuels avec les États-Unis fut agréée et le calumet pacifique fumé ; ensuite nous allâmes huit milles plus loin, chez les Pawnies peints, alliés des Comanches, dont j'ai déjà dit que les habitations étaient construites en forme de ruches d'abeilles et couvertes de chaume et de longues herbes. Nous fîmes également la paix avec eux, et nos officiers furent pressés dans les bras du vénérable chef Wee-tar-ra-sha-ro. Nous vîmes aussi les Kiowas, les Wicos et les Arapahos ; tous furent aussi bienveillants et aussi disposés à la paix que les Comanches ; nous la conclûmes donc avec tous *et pour toujours*. C'est ainsi que la mission

des dragons fut remplie, de même que le projet le plus important de l'auteur de ce livre. Car si des flots de rhum et d'eau-de-vie, versés à l'occasion de ces traités d'alliance et de commerce, surgirent mille griefs réciproques, dont les conséquences furent telles qu'au bout d'un an tous les germes de paix et d'amitié que nous avions semés furent étouffés par une recrudescence de haine et d'hostilité, du moins mes travaux n'ont pas été perdus, et je les retrouve dans mes cartons, aussi intacts que le jour où ils sont sortis de mes mains.

Notre retour au fort de Gibson fut long et intéressant; mais il n'est pas nécessaire d'en raconter ici les divers incidents. Qu'il suffise de savoir qu'à notre arrivée Charley était en aussi bon état et que son poil était aussi luisant qu'au commencement de notre voyage, bien que je l'eusse monté pendant plus de 3000 kilomètres ; j'ajouterai qu'en raison de beaucoup de circonstances diverses notre familiarité et notre mutuel attachement étaient arrivés à un degré de perfection tel, que peu d'hommes et même de chevaux en ont éprouvé ou seulement compris de semblables.

A cette époque je fus atteint d'une fièvre bilieuse qui me retint au lit pendant que Charley allait paître dans une immense prairie, abondante en luzerne blanche et autres plantes savoureuses.

Joseph, mon toujours fidèle et affectueux compagnon, ne me quitta pas un instant pendant cette maladie, mais dès que je fus convalescent, il partit pour le Mississipi où l'appelaient ses affaires. Pendant ce repos forcé de deux mois, il ne me fut pas possible

de voir Charley ; en compensation, j'eus souvent de ses nouvelles ; j'appris donc qu'il se portait à merveille et qu'il était devenu aussi sauvage et aussi indépendant que s'il n'eût jamais été monté.

Je n'en formai pas moins le dessein de l'emmener à Saint-Louis. Mais lui faire longer l'Arkansas pendant sept cents milles, puis remonter avec lui pendant neuf cents autres milles le Mississipi, sur un bateau à vapeur, c'eût été m'exposer à de trop fortes dépenses. C'est pourquoi je résolus de regagner Saint-Louis par le chemin le plus court, c'est-à-dire à travers les prairies, contrée entièrement sauvage et sans route tracée, mais qui ne nous donnait plus que cinq cent quarante milles à parcourir. Je connaissais parfaitement notre point d'arrivée, de sorte qu'avec une boussole dans ma poche, du beau temps et d'abondantes provisions, je n'avais nulle crainte, quoi qu'il pût advenir. Aussi un matin des premiers jours de septembre, ayant préparé mon léger bagage et me sentant assez de force pour monter Charley, avec un peu d'aide, je l'envoyai chercher pour qu'on le sellât ; mais on ne tarda pas à venir m'annoncer qu'il était désormais impossible même de le rattraper. Sans me décourager, je pris avec moi un de mes vieux professeurs de la vallée de Wyoming, le docteur Wright, alors chirurgien du fort, et qui m'avait soigné pendant ma maladie, puis je me rendis dans le pré où Charley prenait ses ébats.

Dès que je l'aperçus, je l'appelai : aussitôt le noble animal, reconnaissant évidemment ma voix, malgré nos deux mois de séparation, releva sa tête intelligente, fit ondoyer sa belle crinière et sa longue

queue noire, puis la bouche encore pleine d'herbe fraîche qu'il oubliait de mâcher, il me répondit par un « *Hi hi hi hi !* » et vint à moi d'abord au petit pas, puis bientôt au trot, et enfin au galop, en poussant un autre hennissement. Sa provende encore pendante à ses lèvres, il commença par flairer mon haleine qu'il avait toujours aimée, me tendit sa tête et ouvrit sa bouche pour recevoir la bride avec laquelle je le ramenai chez moi.

Une demi-heure après, j'étais prêt à le monter et à partir, avec deux peaux de bison pour literie, une petite cafetière, un gobelet d'étain attaché à ma selle, une provision de grains de café et de sucre, la moitié d'un jambon bouilli, un peu de sel, mes pistolets dans leur boîte et mon fusil de chasse au bras. Mais les chefs des Cherokies, des Choctaws et des Creeks s'étaient réunis pour prendre congé de moi. Que vous ai-je dit d'eux ? rien, je crois, jusqu'à présent.

Les Cherokies, au nombre de 25 000, les Creeks, qui comptent 21 000 âmes, les Choctaws, 15 000, et les Seminoles, 12 000, habitent à sept cents milles à l'ouest du Mississipi, et à douze, quatorze et dix-huit cents milles de leurs anciennes possessions de Géorgie, d'Alabama et de Floride. Ces peuples étaient déjà à moitié civilisés, dans leurs propres pays ; beaucoup d'entre eux possédaient de grandes plantations, cultivaient de vastes champs de coton et de blé, logeaient dans des maisons confortables ; ils avaient fondé des écoles, construit des églises, imprimé et publié des journaux écrits dans leur langue et même en anglais. Comment donc sont-ils venus

dans cette sauvage et déserte contrée ? Ce n'est pas un mystère.... rien, au contraire, de plus simple, de plus facile à s'expliquer. Seulement ce serait chose trop longue à narrer ici dans tous ses détails.

Nous avons dit qu'ils étaient riches autrefois. Ils possédaient, dans la Géorgie et dans l'Alabama, les meilleures terres à coton ; or, pour les blancs, possesseurs d'esclaves de ces régions, ces terres étaient trop fertiles pour appartenir à des Indiens et les Indiens étaient de mauvais voisins. Aussi, lorsque le général Jackson fut élu président, décida-t-il que toutes les tribus indiennes seraient envoyées bien loin à l'ouest du Mississipi. Cette émigration forcée eut lieu ; elle fut longue et cruelle ; les malheureux Indiens furent contraints d'abandonner les tombes de leurs aïeux et de leurs enfants, leurs maisons, leurs terres, leurs champs couverts de riches moissons, pour aller dans le pays qui leur était donné en échange ; pays sans frontières dans l'ouest, mais délimité à l'est, au nord et au sud par une ligne géométrique. Il leur fut sévèrement interdit de dépasser leurs limites du côté des blancs, leurs voisins à l'est ; en revanche, ils avaient la permission de se servir, autant qu'il leur plairait, de leurs fusils pour tuer des bisons et détruire les Indiens sauvages, du côté de l'occident.

L'ordre de chasser les Seminoles de la Floride fut pour tous un véritable désastre. On commença par envoyer à leur conseil assemblé la copie d'un traité par lequel ils se déclaraient disposés à échanger leurs terres contre un pays situé à l'ouest du Mississipi. Le conseil refusa de signer, les chefs donnant pour

raison que leurs pères et leurs enfants étaient enterrés autour d'eux; que d'ailleurs ce pays leur avait été donné par le Grand Esprit, et que par conséquent ils ne consentiraient jamais à s'en éloigner. Ce même traité leur fut présenté plusieurs autres fois encore, et toujours sans succès, jusqu'au jour où l'on annonça aux onze chefs subalternes que le chef suprême Charley-Omatla l'avait accepté et consentait à le signer. Ne pouvant pas croire semblable chose, ils se rendirent tous ensemble, la carabine sous le bras, au bureau des agents du gouvernement, où devait se terminer cette affaire, pour voir si véritablement le grand chef accomplirait une pareille lâcheté. Oscéola, dont vous avez sans doute entendu plus d'une fois le nom, s'était joint à eux : ce n'était pas un chef, mais un guerrier intrépide et d'une grande influence dans sa tribu. Le traité ayant été posé sur la table, Charley-Omatla, persuadé que les autres chefs allaient suivre son exemple, s'approcha pour exécuter sa promesse ; mais à peine avait-il apposé sa signature au bas du fatal traité, que, percé de sept balles parties de la carabine d'Oscéola et de celles de six autres chefs, il tombait sur la terre, cadavre inanimé.

Ceci se passait à deux mille kilomètres de Washington, à une époque où il n'y avait ni chemins de fer ni télégraphes électriques. Avant donc que la nouvelle des détails de cet événement fût parvenue au sénat, qui venait d'ouvrir sa session dans cette ville, on se hâta d'envoyer à sa ratification le traité « signé par le chef défunt. » Le sénat ratifia et décida que la tribu serait éloignée par la force du sol natal, au nom de ce contrat, bien que l'élite de la

noble assemblée eût la preuve irrécusable que le consentement du grand chef lui avait été acheté moyennant 7000 dollars.

Oscéola s'enfuit dans le désert, où les autres le suivirent comme leur général, selon la coutume de toutes les tribus indiennes de l'Amérique, où il est d'usage que celui qui tue le chef le remplace et garde le commandement tant que les autres lui permettent de vivre. Si son action est approuvée, nul ne peut se soustraire à son autorité; si elle ne l'est pas, il est mis à mort.

Un millier de soldats des États-Unis furent envoyés dans les forêts contre les Seminoles révoltés, pour commencer la guerre et les chasser au nom du traité par la force des armes. Le major Dade, officier d'un véritable mérite, fut chargé du commandement de la troupe d'invasion, et peu de jours après on apprit qu'il avait été tué, dans une embuscade, avec tous ses hommes, à l'exception d'un seul. L'affaire s'était passée absolument comme celle du massacre de Wyoming, mentionné dans la première partie de ce livre : c'est-à-dire que les Indiens s'étaient jetés sur les soldats et les avaient égorgés avant que ceux-ci eussent le temps de se servir de leurs fusils.

La nouvelle de cet événement remplit tous les journaux des États-Unis; elle traversa l'Atlantique, racontée comme un horrible guet-apens, et il en fut de même de tous les combats où les Indiens emportèrent l'avantage; mais lorsque plus tard on en tua un grand nombre, en se servant contre eux du même stratagème ou d'un autre plus adroit, chacun

put lire en tête des bulletins de ces faits d'armes : « Glorieuse victoire. »

Le vaillant Oscéola, après avoir, à la tête de sa bande de vrais Spartiates, disputé bravement pendant six ans, pied à pied, le sol natal, à dix mille hommes de troupes disciplinées qu'il mit souvent aux abois, Oscéola fut enfin pris, ou plutôt surpris, avec quatre de ses principaux chefs et deux cents soldats, au moyen d'une ruse infâme dont ne se serait jamais servie une tribu indienne, et dont jusqu'alors on n'eût pas soupçonné capable un ennemi supérieur en nombre, en habileté dans le maniement des armes, et faisant profession d'un degré de civilisation qui lui avait conquis la confiance de ses adversaires. Ce fut avec un pavillon parlementaire qu'on attira Oscéola et les siens, et lorsqu'ils répondirent à cet appel en venant sans armes au rendez-vous, et leur chef portant à la main un drapeau blanc, ils furent, sur l'ordre de l'officier commandant, cernés, liés, garrottés sur la croupe de leurs chevaux, déclarés prisonniers de guerre et envoyés comme tels au fort Moultrie, à Charleston, dans la Caroline du Sud.

Ici, mes chers lecteurs, nous sommes en face d'une véritable *trahison*. Cet acte honteux fut condamné par tous les officiers de l'armée des États-Unis, excepté par celui qui s'en était rendu coupable, et que, sans doute, sa honte et son repentir auront depuis suffisamment puni. Le gouvernement désapprouva cet acte ; mais les Indiens étaient une trop bonne capture pour qu'on pût se décider à les relâcher. On les envoya donc comme prisonniers de

guerre à l'autre extrémité des États-Unis, aux confins du désert où nous venons maintenant de les retrouver.

C'est ainsi que fut détruite la confédération des Seminoles, et que se termina cette guerre qui avait coûté au gouvernement 32 millions de dollars (160 millions de francs), la vie d'un grand nombre d'officiers et de soldats, sans compter autant d'Indiens et deux mille victimes innocentes, hommes, femmes, enfants, fermiers ou colons des frontières; résidence toujours dangereuse en temps de guerre et surtout de guerre indienne.

De New-York à Charleston, il y a quinze cents milles (2400 kilomètres), que je franchis avec mes pinceaux et mes toiles, pour aller faire le portrait d'Oscéola. Traité en simple prisonnier dans le fort, cet homme extraordinaire me parut affable, d'un commerce facile et gai, en dépit de son cœur brisé. Sang-mêlé de naissance, il parlait assez bien l'anglais pour me raconter les événements de la guerre et le honteux artifice dont il avait été victime. Je pus faire, tout à mon aise, son portrait, ainsi que celui des quatre autres chefs capturés avec lui.

Il y avait alors au fort Moultrie, avec Oscéola, 250 individus, hommes, femmes, enfants, prisonniers de guerre comme lui. Un d'eux superbe jeune homme, fut un jour accusé par un blanc, marchand de volailles et de légumes dans le voisinage du fort, de lui avoir volé un poulet la nuit précédente. L'accusation fut portée devant les chefs, qui, avec une impartialité stoïque recueillirent les preuves avancées par la partie plaignante, d'une façon assez con-

cluante, il faut l'avouer. Le jeune accusé, qui n'en pouvait fournir aucune pour sa décharge, se contentait de dire à ses juges :

« Jamais un Seminole a-t-il reconnu Chee-Hoka pour un voleur? »

A quoi le blanc répondait par des affirmations tellement fortes, que le jeune Indien fut déclaré coupable, et que les juges, tout prisonniers de guerre qu'ils étaient, prononcèrent contre leur compatriote, suivant leurs lois et coutumes, une sentence qui le condamnait à être fouetté publiquement le lendemain, à neuf heures du matin. Mais ce jour-là, dès sept heures, le cadavre de ce malheureux fut trouvé pendu et étranglé, par une courroie en cuir grossier, à un poteau élevé sur le mur du fort. Et pendant que les officiers de la garnison et les Indiens rassemblés autour de son cadavre le regardaient tristement, l'infâme qui l'avait accusé arriva, portant sous son bras le poulet vivant, et confessa qu'il n'avait jamais été volé. Le misérable se trouvait à ma portée, et dans mon indignation, je le saisis à la gorge avec deux mains de fer, et je l'étreignis avec une énergie que je ne m'étais jamais connue auparavant et que je n'ai jamais sentie depuis. La pensée de lui faire subir le sort de sa victime se peignit sans doute en ce moment sur mon visage, car plusieurs des officiers me prièrent de ne pas user de violence, et, ce qui produisit sur moi un effet autrement puissant que leur prière, Oscéola posa doucement son bras sur mon épaule en me disant à l'oreille :

« Que faites-vous! que faites-vous, mon ami!

Pourquoi lui faites-vous du mal? Est-ce qu'on bat un chien? »

A ces paroles, je lâchai le monstre, que les femmes, les enfants huèrent et chassèrent du fort en lui rendant son poulet pour qu'il le remportât chez lui.

Après cet événement, je retournai à New-York, et, à ma grande surprise, j'appris en arrivant la mort d'Osceola, dont la nouvelle m'avait devancé en chemin. Elle avait eu lieu le lendemain de mon départ du fort, et on l'attribuait à une attaque d'esquinancie.

Mais voilà assez longtemps que mon pauvre Charley attend tout sellé, et comme il est, ainsi que son maître, toujours impatient de partir lorsqu'il est prêt, j'abrége donc. Je pris congé de mon vieil ami le docteur Wright, des officiers du fort et des chefs indiens, qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'étaient réunis pour me faire leurs adieux; adieux qui furent tristes de part et d'autre, car ils devaient être éternels. Mais il n'en fut pas de même de ceux que nous adressâmes à la contrée, où les hommes de la garnison, soldats et officiers, mouraient au nombre de six à huit par jour, d'une fièvre maligne qui à ce moment décimait, presque avec la même fureur, les tribus du voisinage.

Je montai avec Charley la plantureuse montagne qui s'élève à côté du fort, et derrière laquelle nous disparûmes bientôt. Le pays que nous allions parcourir a environ 540 milles d'étendue (deux fois la

largeur de l'Angleterre), bien qu'il soit accidenté de monts et de vallées, de riches prairies et de plaines fertiles, arrosé de rivières et de ruisseaux, ombragé de chênes touffus ; son aspect est triste, néanmoins j'y entrai avec un plaisir que ne comprendront que ceux qui ont subi les monotonies de certaines heures de la vie, car mon départ du fort Gibson, dans mon état actuel de convalescence, était une espèce d'escapade; mais j'avais besoin de respirer librement l'air tiède et doux de l'atmosphère d'automne.

Quoique nous fussions depuis longtemps, Charley et moi, les meilleurs amis du monde, nous avions trop constamment vécu en nombreuse compagnie pour savoir à quel point nous nous aimions; mais la solitude absolue dans laquelle nous entrions et le besoin naturel que nous allions avoir constamment l'un de l'autre devaient, sans aucun doute, développer pleinement la sympathie qui existait depuis longtemps entre nous, et la pousser aussi loin qu'elle puisse aller entre un bimane qui agit dans un but et un quadrupède qui travaille sans but. Si, depuis le commencement de ce voyage, nous avions à supporter beaucoup de fatigues, nous étions du moins devenus de vieux compagnons, connaissant parfaitement chacun sa besogne et sachant s'en acquitter. Enfin ce tête-à-tête avait l'avantage d'égayer notre long chemin. C'est beaucoup de passer trente-cinq jours dans un complet mutisme, sans pouvoir parler à qui que ce soit et sans que le son d'aucune voix réjouisse notre oreille; mais grâce à notre longue habitude de familiarité, nous avions, Charley et moi, établi entre nous un langage qui devenait quelque-

fois très-significatif et qui, à tout prendre, valait définitivement mieux que rien, car il était une agréable distraction à la monotonie d'une route isolée à travers les immenses prairies. Quand, à mes demandes, il me répondait à l'instant : « Hi hi hi hi! » c'était certes une affirmation très-distincte, bien qu'on appelle cela un baragouin. Charley ne parlait point sans intention, et, s'il lui arrivait parfois de se tromper, il était du moins sûr de répondre toujours bien quand je posais bien la question. En outre, il avait une qualité fort agréable pour un homme sans compagnon de voyage dans une contrée déserte : c'était de répondre immédiatement, soit la nuit, soit le jour, à toutes mes interrogations. Mais continuons notre récit. Nous étions donc partis ; nous marchions maintenant par monts et par vaux : tantôt parcourant des prairies verdoyantes, tantôt nous enfonçant dans de sombres forêts, franchissant d'un bond les ruisseaux, ou les passant à gué ; puis, quand la nuit nous surprenait, bivaquant dans la plaine, nous n'avions d'autre guide que le soleil, lorsqu'il daignait luire, ou ma petite boussole de poche, lorsqu'il jugeait à propos de se cacher.

J'étais faible comme un convalescent, mais le vent frais et pénétrant de l'automne me rendait à chaque heure de nouvelles forces, bien que j'eusse encore tous les jours le frisson et un peu de fièvre. Quand je sentais venir cette indisposition, je me glissais à bas de Charley, que je laissais paître en liberté jusqu'à ce que mon malaise fût passé. Il profitait de ces haltes avec une satisfaction évidente, et dès que sa selle et que sa bride étaient enlevés, il

se lançait dans l'herbe, caracolant et bondissant. Il prenait un plaisir particulier à faire ses évolutions le plus près possible de moi, sans jamais m'incommoder. Ensuite, l'accès de fièvre entièrement passé, le dîner fini, la promenade terminée, Charley sellé de nouveau, nous nous remettions en route.

Comme un des fusils que je portais avec moi était toujours chargé à balle et l'autre avec du petit plomb à la destination des coqs de bruyère ou de tout autre menu gibier, j'étais facilement approvisionné, chaque jour, de nourriture fraîche, sans même avoir besoin de mettre pied à terre, si ce n'est pour poser sur ma selle le gibier destiné au déjeuner ou au souper de notre campement. Les coqs étaient si abondants, qu'ils se levaient quelquefois jusque sous les pieds de Charley; d'autres fois, un gros et beau daim venait tout près de nous, sans se douter qu'au bout de cinq minutes la partie la plus délicate de son train de derrière serait appendue à ma selle.

A l'exception d'une seule nuit sur trente-cinq, je m'arrangeai toujours pour camper au bord d'un petit ruisseau ou d'une rivière, afin d'avoir de l'eau pour faire mon café, et dans un endroit où je pusse me procurer le bois pour avoir du feu. Nous établissions généralement notre bivac un peu avant le coucher du soleil, de manière que Charley eût le temps de finir son repas avant que j'eusse pris le mien.

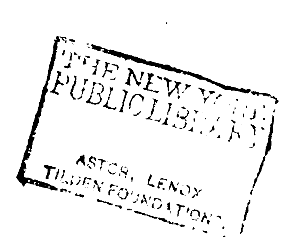
Dès que je l'avais dessellé, j'allais planter son piquet là où l'herbe me paraissait la plus grasse et la plus fraîche, et j'avais soin de laisser au *lasso* qui l'attachait le plus de longueur possible. J'allais ensuite ramasser du bois, j'allumais mon feu, et lors-

qu'il était bien pris, je faisais rôtir mon coq de bruyère ou tout autre gibier, en le présentant devant le foyer au bout d'un bâton pointu; puis je mettais ma cafetière sur la braise, et je posais sur une petite table improvisée une fourchette, un couteau, une cuillière à café, du sel, du sucre et deux tranches de jambon. J'avais l'habitude, contractée de longue date entre Charley et moi, de quitter mon campement toujours à la même heure, et d'aller au devant de Charley avec un peu de sel, dont il était très-friand et qu'il léchait dans ma main. C'était sans doute là une des causes de son grand attachement pour moi : aussi, pour conserver nos relations amicales durant notre voyage, en avais-je fait bonne provision. Il avait si bien l'habitude de recevoir cette petite marque d'attention au moment où son repas était à moitié achevé, et le mien à peu près préparé, et ce moment était tellement présent à son souvenir, que si je n'étais pas auprès de lui à l'instant précis, mon sel dans la main, il venait à moi en relevant la tête et la queue comme un coq d'Inde. Je ne lui demandais pas alors de quoi il avait besoin, car il eût pu être embarrassé pour me faire une réponse académique; je me contentais de lui dire : « Charley, voulez-vous votre sel ? » Un hennissement ne manquait jamais de me répondre affirmativement; et de mon côté je ne manquais jamais de le satisfaire.

Mon souper fini, et la nuit venue, j'enlevais les restes de mon repas, et après avoir attaché Charley tout près de moi, j'étendais par terre une de mes couvertures, et je m'enveloppais entièrement de l'autre, ma selle me servant d'oreiller. Je dormais ainsi



Charley et l'auteur bivaquant dans la prairie.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

confortablement et profondément jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, moment où Charley commençait à s'agiter, rôdant et tournant autour de son piquet; puis je jouissais généralement encore d'une heure de bon sommeil en attendant qu'il fît grand jour. Le feu allumé, le déjeuner mangé et Charley sellé, nous nous remettions en chemin.

Nous traversâmes un jour un espace de prairie d'une immense étendue, entièrement couverte d'une herbe de six à huit pouces de haut, sans un arbre ou même un buisson, rien en un mot où l'œil pût s'arrêter jusqu'aux bornes de l'horizon. La nuit nous y surprit, et nous fûmes obligés de bivaquer sans eau, sinon sans feu, car j'en fis un avec de la fiente de bison desséchée.

Je fus réveillé au milieu de la nuit par un terrible orage. Je me hâtai d'assujettir et de consolider le piquet de Charley, et d'abriter sous la selle un de mes manteaux que je voulais conserver sec. Je m'assis dessus, enveloppant ma tête dans mon autre couverture que je laissai flotter autour de moi comme une tente qui préservait tous mes objets de l'inondation. La pluie tombait à torrents, les éclairs sillonnaient toute la prairie, comme autant de serpents de feu en quête d'une victime, et je craignais, à chaque coup de tonnerre, que Charley ou moi n'en fussions foudroyés. Cet orage dura jusqu'au matin, et je pus seulement alors prendre un peu de sommeil, toutefois dans une position qui n'était pas extrêmement confortable, car j'étais obligé de me tenir assis comme je l'avais été toute la nuit.

La monotonie de notre route à travers cette prai-

rie que rien n'accidentait devenait par moments extrêmement triste; fréquemment, tout en cheminant, je m'endormais, et je ne m'éveillais jamais sans trouver Charley toujours en train non-seulement de trotter, mais même de galoper. Quand nous avions ainsi passé quelques heures, sans rencontrer aucun être vivant, et sans apercevoir même un oiseau, je disais à Charley, plongé comme moi dans une profonde contemplation : « Hé! Charley, deux sous pour vos idées. — Hi hi hi hi! » me répondait-il. Et ainsi nous encourageant l'un l'autre, nous reprenions notre course avec une nouvelle vigueur, par conséquent avec un redoublement de vitesse.

Un jour que nous cheminions absorbés dans nos réflexions, un magnifique daim, orné d'un bois énorme, sortit subitement de son gîte et à quatorze ou vingt mètres tout au plus de nous. A son aspect, Charley releva la tête et s'arrêta, les yeux fixés sur lui, pendant que je préparais un de mes fusils; il tremblait si fort de frayeur ou d'anxiété, que j'eus bien de la peine à ajuster mon arme. Sous mon coup de feu, le daim fléchit un peu, bondit et prit la fuite, mais sans relever son bois; d'où je conclus que je l'avais bien atteint. Je l'eus bientôt perdu de vue derrière le sommet d'une petite colline; mais dirigeant Charley du côté où il avait disparu, je vis par terre une mare de sang qui me prouva que tout était pour le mieux. Quant à Charley, il flairait le sang et promenait ses naseaux sur le sol comme pour chercher l'endroit où gisait l'animal; je le mis donc sur la piste, qu'on pouvait aisément suivre aux traces de son sang. Il avait évidemment passé là, et s'était

élancé dans les hautes graminées qui montaient jusqu'au garrot de Charley. Dès que nous nous y fûmes engagés, frappé de l'excitation extraordinaire du cheval, excitation que révélaient tous ses mouvements, et remarquant en outre sa disposition à suivre les traces de la bête blessée, j'éprouvai la curiosité de voir ce qu'il ferait livré à lui-même et je lui abandonnai la bride. Il partit avec une impétuosité qui n'était pas naturelle, flairant le sang tout le long de route et suivant la piste aussi exactement qu'un chien courant. Il la suivit ainsi pendant plus d'un mille; puis, sortant des hautes herbes, il s'arrêta soudain au pied d'une petite colline, tourna la tête un peu à gauche, et les oreilles pointées en avant hennit un : Hi hi hi! qu'on ne pouvait traduire que par : « Il est certainement ici. » Je regardai dans cette direction et vis sur le flanc du monticule, à trente ou quarante pas de nous, la noble bête gisante sur la terre, morte et déjà refroidie.

Les traits d'intelligence et d'attachement de cet admirable Charley, ainsi que le récit des incidents qui marquèrent le reste de notre voyage jusqu'à Saint-Louis, rempliraient un volume beaucoup plus gros que celui-ci. Je suis donc obligé de renvoyer pour tous ces faits aux *Notes de voyage recueillies parmi les Indiens de l'Amérique du Nord*, et publiées en deux gros volumes, il y a déjà quelques années, par un certain George Catlin.

---

# CHAPITRE XIV.

**La Scylla et les Llanos de Caracas. — Plaines de Vénézuéla. — Indiens. — Danse d'honneur. — Les *Bolas*. — Navigation sur l'Orénoque. — Un monde dans une fleur. — Le paresseux. — Barrancas. — Bouches de l'Orénoque.**

Quittons maintenant les prairies du *Far-West* pour des plaines et des forêts sans bornes et d'une verdure éternelle, — où tout dans la nature semble inaltérable, la joie, les fleurs, les couleurs et les chants; où le souffle glacial de l'hiver est inconnu, où dans le temps même où les feuilles tombent, les bourgeons croissent et les fleurs s'épanouissent! Il m'a été donné de connaître une telle contrée ; et quel homme ayant respiré la tiède atmosphère, contemplé les brillantes couleurs, entendu les douces harmonies de ce jardin tropical, de cette salle de concerts, de cette volière du monde, — l'immense et grandiose vallée de l'Amazone; — quel homme, dis-je, ayant joui une fois de ce magnifique spectacle, ne voudra pas, si sa bourse est assez garnie et sa vie assez longue, aller encore en repaître ses yeux?

Mais nous n'y sommes pas tout à fait encore, — *Caracas* n'est pas dans la vallée de l'Amazone, elle

est à peine le commencement de l'Amérique méridionale. Elle se trouve dans le Vénézuéla, sur une côte sablonneuse et brûlante. C'est là que je débarquai pour la première fois sur le continent du sud ; ce sera notre point de départ.

Un événement dont on ignore encore et la nature et la cause survint, il y a environ soixante ans, dans l'immense foyer qui brûle sous cette région, et produisit, avec un choc terrible, des secousses épouvantables qui firent périr dix mille habitants ; on peut voir encore, de l'autre côté de la ville et à une grande distance le long de la côte, les abîmes effrayants qui s'entr'ouvrirent à cette époque et que le temps n'a pas comblés.

La nature a tout créé en grand dans cette contrée. Que se passe-t-il dans l'immense fournaise sur laquelle nous marchons? Depuis combien de temps est-elle en travail? Nul ne le sait. Jadis elle a lancé sa fumée et ses cendres jusqu'au sommet de Chimboraço, à une hauteur de 5250 mètres, et aujourd'hui encore elle fume et gronde en pleine activité à une hauteur presque égale, au sommet du Cotopaxi. Le bruit de ses murmures et de ses mugissements se fait entendre à une distance de 600 milles ! Elle lança une fois jusqu'à une distance de 14500 mètres un bloc de granit de 327 pieds cubes!

Non loin de là roule l'Orénoque, fleuve énorme. Plus loin est l'Amazone, fleuve beaucoup plus grand, plus grand même que le Missouri et le Mississipi réunis, mais pas tout à fait aussi long. A l'endroit extrême où remonte la marée, sa largeur est de trente milles ; il ne renferme pas moins de quinze

cents îles dont la plus grande, occupée par de riches propriétaires, contient peut-être plus de cinquante mille têtes de bétail! Des ingénieurs maritimes qui ont examiné le lit de l'Amazone, aux frais du gouvernement des États-Unis, rapportent que le *Pensylvania*, vaisseau de 140 canons construit à Philadelphie, put remonter, à l'époque des eaux basses, jusqu'à Tabatinga, c'est-à-dire à 2900 kilomètres de l'embouchure du fleuve, et que les steamers qui font le service le long de ses rives remontent encore jusqu'à 1600 kilomètres plus haut sans courir, en aucune saison, le moindre danger d'échouage.

La *Scylla*, ou muraille de rochers escarpés qui enceint par derrière la ville de Caracas, n'a pas moins de deux mille mètres de hauteur. Dans les secousses qu'elle éprouva lors de l'événement que j'ai rapporté, elle fut si violemment ébranlée que les pierres et les arbres se détachaient de ses flancs vacillants et roulaient dans toutes les directions! Qui aurait pu la gravir alors? Personne. Il est possible aujourd'hui, au prix d'un rude et long jour de fatigue, de parvenir à son sommet. Mais alors, où est la ville? où est l'Océan? On ne peut les voir, si le jour est d'une clarté parfaite et si le soleil brille. Si le temps est couvert et brumeux et que l'on ose se pencher sur le bord à pic de la Scylla, on aperçoit à ses pieds comme une petite bande de sable blanc et quelques taches de couleur rouge; mais le ciel et l'Océan se confondent, et il est impossible de les séparer. Mais au sommet, — à ce sommet drapé de nuages, — qu'y a-t-il? Voici un galet, — un galet des bords de la mer! Usé et arrondi par les vagues

sur le rivage même et non au fond de l'Océan, où les vagues ne roulent pas et où les eaux dorment, calmes et immobiles. Quel oiseau pourrait l'avoir apporté ici ? Mais attendez, en voici un autre, puis un autre encore, des milliers d'autres !

Ce sont des silex, — ils contiennent des zoophytes silicifiés ! Tout ce qui existe a une vie et une mort ; ces zoophytes ont vécu, — ils ne vivent et ne croissent que dans la mer ; ils y ont formé des couches crétacées. Nous sommes à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et nous l'apercevons à peine dans le lointain. A quelle époque ses vagues roulaient-elles ces galets ? Combien lui a-t-il fallu de milliers d'années pour les arrondir comme ils le sont ? Dans quelle couche crétacée ont-ils reposé pendant des milliers d'années, et peut-être des milliers de siècles, pour que des animaux vivants, pourvus de tentacules curieux et compliqués, aient été changés en silex avant d'avoir été roulés par les vagues ? Depuis combien de temps sont-ils sur cette sommité ? De quelle manière y sont ils venus ? Que s'est-il passé ici ? Mais ne nous laissons pas gagner par le vertige ; descendons de ces lieux où la tête tourne. Cependant nous aurions trop de peine à revenir sur nos pas ; nous sommes maintenant au sommet de la Scylla, dont l'immense pente méridionale s'étend jusqu'à l'Orénoque. Ces plaines contiennent des Indiens, il me faut donc les traverser. Y a-t-il quelques tribus indiennes qui m'aient jamais échappé ? Oui sans doute, et je ne puis espérer les voir jamais toutes.

Oh ! avec quelle facilité voyage le lecteur ! Comme

il traverse rapidement l'Atlantique! Comme il parvient vite au faîte de la Scylla et dans les plaines du Vénézuéla! La traversée de la mer ne lui coûte pas cinquante livres sterling; ses genoux ne lui font pas mal comme les nôtres. Assis tranquillement dans sa demeure, il fume peut-être un mignon petit cigare et savoure à loisir un bon repas, et tout en nous lisant il se rit de nos fatigues et de nos gémissements. Cependant beaucoup des choses que nous voyons lui échappent. Il n'a point sur le dos son sac de voyage; et la pensée d'avoir joué heureusement sa vie avec un serpent à sonnettes, un tigre ou un précipice, fait peut-être éprouver en une minute, au voyageur, plus de plaisir que le lecteur n'en goûte en un mois. Qui pourrait prétendre qu'il n'en est pas ainsi?

Mon sac est lourd, mais j'ai résolu de le porter. Le docteur Hentz, botaniste allemand, et son domestique sont avec moi. Nous n'avons pas de chevaux, mais nous traverserons à pied ces belles plaines; peut-être les pasteurs nomades de ces régions viendont-ils à notre aide avec leurs mules. Quatre cents kilomètres, au moins, nous séparent d'Angostura, qui est sur l'Orénoque; nous les franchirons.

Les prairies dans ce pays sont appelées *Llanos*; par leur étendue et leur aspect elles ressemblent beaucoup à celles que j'ai traversées avec Charley entre le fort Gibson et Saint-Louis; elles s'étendent et s'inclinent dans toutes les directions; au milieu d'elles serpentent de beaux et clairs ruisseaux dont les rives sont ombragées de taillis d'arbrisseaux et de bouquets de grands arbres.

Mais qu'ils sont beaux ces arbres et ces taillis,

quand on vient à les admirer de près ! De superbes bananiers, des palmiers pennés de toutes dimensions, et, à leur pied, des palmiers nains ! L'œil se perd sur des hectares entiers de géraniums, dont les fleurs étalent les plus charmantes couleurs et embaument l'air des plus suaves odeurs ; ailleurs ce sont des roses sauvages, et cent variétés de plantes en fleur ! Des lis aux teintes variées couvrent les prairies ; les prunes et les raisins sauvages font fléchir les massifs ! Pas un monticule où ne brille, à côté des teintes diaprées de la figue, l'or des oranges marié à l'éclatante blancheur de leurs fleurs aux senteurs enivrantes ! Sous nos pieds, des œillets de cent couleurs différentes, des violettes aux teintes sans nombre ; et puis, de temps en temps comme contraste, un énorme serpent à sonnettes !

Autour de nous s'agitent et bourdonnent de ravissants petits oiseaux-mouches ; des milliers de coléoptères et de grosses mouches que personne ne s'arrête à regarder s'entre-choquent et se heurtent contre nous. Les spathes des fleurs de palmier s'entr'ouvrent, et aussitôt fourmillent tout autour des myriades de ces petits animaux.

Le soleil des Llanos ressemble au nôtre, quoique peut-être un peu plus petit et plus vertical ; pour le regarder, il faut rejeter la tête en arrière. Ici l'homme commence à réfléchir moins qu'il ne fait en Angleterre ; — son ombre est plus courte, elle ne le suit pas aussi exactement et ne s'étend pas aussi loin derrière lui.

Quant aux Indiens, ils sont peu nombreux. La petite vérole, le rhum et le wiskey en ont détruit le

plus grand nombre. On trouve néanmoins ici les *Chaymas* et les *Goo-wa-gives*, à demi civilisés et mélangés pour la plupart avec les Espagnols. Quelques-uns sont de race pure ; pour la couleur et le caractère, ils ressemblent beaucoup aux Ojibbeways de l'Amérique septentrionale. Peut-être leur taille est-elle plus souple et plus légère, mais ce sont des hommes vifs et pleins de force, et si bien conformés qu'il n'y a parmi eux aucune difformité.

Quel est, en ce moment, l'homme le plus heureux dans ce monde ? Eh ! c'est le docteur Hentz, pendant qu'il cueille ces belles plantes et ces charmantes fleurs et qu'il les renferme dans ses gros livres qu'un Chayma est chargé de porter à Angostura. Et qui vient après lui dans le même ordre d'idées? C'est moi, naturellement, moi qui classe dans mon portefeuille des croquis de ces belles scènes, — et même d'une belle danse toute récente ! Quelle danse ! la *Mach-ce-o-a* (danse d'honneur ou de réjouissance), de réjouissance ou de reconnaissance, parce que les Indiens sont contents de nous, ou peut-être parce qu'ils ont reçu quelque présent inestimable : peut-être encore parce que leur docteur ou sorcier leur a dit que j'étais moi-même un grand médecin.

Eh quoi ! l'Amérique méridionale a donc aussi ses docteurs ? Oui, exactement les mêmes que l'Amérique septentrionale. Le portrait du chef était ici porté par les coins de la même manière que là-bas, et tout autour les médecins exécutaient des pas de circonstance. Puis encore les guerriers dansèrent leur pyrrhique guerrière et poussèrent leur cri de guerre, absolument le même que dans l'Amérique septentrionale,

— et le tout fut suivi de la danse d'honneur, ou la *belle danse*, exécutée par des dames, car dans ce pays les jeunes femmes dansent *quelquefois*, je ne suis pas autorisé à dire *souvent*. Trois femmes jeunes et belles furent choisies à cet effet par le chef : c'était un hommage extraordinaire rendu à ma *médecine*, car depuis plusieurs années on n'avait pas vu un tel spectacle, — le plus beau dont j'aie jamais été témoin.

Comment ces jeunes personnes étaient-elles vêtues ? demanderez-vous. — Chacune d'elles avait une belle peau de jaguar étendue sous ses pieds en guise de tapis. Leurs cheveux, retenus par un ruban d'argent qui leur ceignait la tête, retombaient en tresses luisantes sur leur dos et sur leurs jolies épaules ; à travers leur lèvre inférieure passaient de longues épingles d'où pendillaient des chapelets de grains bleus et blancs ; autour de leur cou était une profusion de grands et de petits colliers ; elles portaient aux poignets et aux chevilles des anneaux de cuivre et des bracelets de verroteries ; leurs joues étaient peintes en rouge, et toute leur personne, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, était enduite d'une couche d'argile blanche qui leur tenait lieu de vêtements.

Eh bien, sans autre costume, et se mouvant discrètement sur leurs peaux de jaguar, qu'elles semblaient à peine effleurer, ces jeunes filles dansaient parfaitement en mesure, au son du tambour et au chant de leur chef. Elles étaient même gracieuses ! Oui, et aussi muettes, aussi pures, aussi blanches, aussi modestes, sinon aussi belles que le marbre de Vénus sur son piédestal !

On ne saurait voir de plus belles plaines que celles

qui se déroulent entre Caracas et l'Orénoque. Elles sont peuplées d'une multitude de chevaux, et, à défaut de bisons, de bestiaux sauvages dont la chair offre une nourriture qui répond aussi bien aux besoins des Indiens qu'à ceux des blancs. Les Indiens et les Espagnols les chassent également, non pas avec l'arc et les flèches ou la lance, mais avec l'inévitable *bola*.

La bola est une corde tressée avec la peau non préparée des animaux sauvages; elle se divise en trois branches au milieu de sa longueur; chacune de ces branches, longue de huit à dix pieds, porte à son extrémité une balle de plomb pesant environ une demi-livre. Le cavalier tient dans sa main droite une de ces balles pendant que son cheval le porte au galop vers la proie désignée; les deux autres vibrent autour et au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'il se trouve dans une position convenable. Alors il lance sa balle, qui entraîne les deux autres, et toutes les trois, gardant leur position respective, tourbillonnent çà et là dans l'air jusqu'à ce que l'une des cordes frappe le cou du gibier poursuivi, autour duquel elle s'enroule, pendant que les deux autres en font autant autour de ses jambes. Il n'est point d'animal ainsi atteint qui ne tombe aussitôt et ne devienne une proie certaine et facile pour le chasseur, qui l'achève du haut de son cheval avec sa lance, ou, après en être descendu, avec son couteau.

On ne se sert de ce procédé que pour *tuer*. On tue de cette manière les chevaux sauvages pour leur peau et leur crin, et les autres animaux pour leur chair, leur peau et leurs cornes.

Si l'on veut capturer les chevaux sauvages pour les dompter, ce mode ne répondrait pas au but cherché, car neuf fois sur dix la chute du cheval lancé au galop et enlacé dans les replis de la bola briserait le cou de



Forêt des bords de l'Orénoque.

l'animal ou le rendrait impropre à toute espèce de service.

En ce cas on se sert simplement du *lasso*, presque de la même manière que les Indiens de l'Amérique

septentrionale, dont j'ai décrit le procédé; la seule différence qu'il y ait, c'est que lorsque le cheval est *lassé* et arrêté dans sa course, les indigènes des Llanos le frappent sur la partie supérieure de la tête avec un bâton court et plombé, à peu près comme un *gourdin de sûreté ;* ce coup étourdit, abat ordinairement l'animal. Le chasseur lui met alors un bandeau autour des yeux et monte sur son dos. Le cheval, revenu à lui, se relève, et n'osant s'emporter les yeux bandés, obéit en esclave à son cruel dompteur.

Mais je crois que ce procédé, que j'ai vu employer et que j'ai étudié avec une minutieuse attention, a pour effet de faire perdre, pour toujours, à l'animal sa vigueur naturelle, et que sa valeur en est considérablement diminuée.

Dans la petite ville de Chaparro, à soixante milles environ de l'Orénoque, nous apprîmes qu'un corps nombreux et armé d'insurgés (car la guerre civile éclata alors subitement dans le Vénézuéla) marchait sur Angostura. Grâce aux mules que nous avions louées, nous pûmes gagner San-Diégo, et de là un endroit situé sur l'Orénoque, à trente milles au-dessous d'Angostura; un canot nous porta de là à Barrancas, à la pointe du Delta, où nous prîmes un steamer pour nous conduire à Démérara, dans la Guyane anglaise.

Mais nous n'arrivâmes pas à Démérara en un moment, — nous ne le pouvions pas, et pourquoi l'aurions-nous fait quand de notre modeste *cabine* nous voyions défiler devant nous les forêts majestueuses et sombres suspendues sur les rives de l'Orénoque? Y a-t-il sur la terre quelque chose qui les égale? je ne le crois pas.

Majestueuses et superbes sont leurs épithètes inséparables. Le Mora en forme de tour, — le Miriti avec sa flèche haute et élégante, — le Hackca vigoureux, — le greenheart, — l'ébène, — le caroubier qui fournit le copal, — le hayarva aux belles formes, — le alow d'où suinte une douce résine, — le gracieux bananier, le roi de la forêt, et vingt autres s'y trouvent réunis. Au milieu d'eux la vigne rampe, grimpe, s'étend en guirlandes et pend en festons; partout des corbeilles et des bouquets de fleurs de toutes couleurs et de toute dimension; partout des singes qui jacassent, sautent de branche en branche avec leurs petits sur le dos, et nous jettent un regard malicieux pendant que nous passons.

Les toucans solitaires se penchaient sur nous du haut des sommités nues des moras élevés et semblaient nous saluer de leurs cris: *Tso-cano-tso-cano! no-no-no!* qu'un voyageur peut traduire par *Avancez! avancez!* Des centaines de cygnes blancs, des pélicans aussi blancs que la neige, agitaient leurs longues ailes dans les airs avant que *Sam* fût prêt à les attaquer. *Sam Colt* est une petite carabine à six coups, toujours couchée *devant* moi pendant le jour et *dans mes bras* pendant la nuit, et au moyen ne laquelle, à cent yards de distance, je suis sûr de faire tomber une larme de sang de l'œil d'un tigre ou d'un alligator. A propos de ce dernier animal, on en voyait partout se chauffant au soleil et quittant précipitamment leur retraite bourbeuse au fur et à mesure que nous approchions. Les timides chélonées se précipitaient de leurs bancs de sable, tandis que d'autres espèces de tortues, la tête haute, se retiraient à pas lents de

la forêt où elles rôdaient çà et là, pour chercher un abri sous les flots, pendant que leurs ennemis passaient.

Il est plus aisé de fuir sur l'eau, entre ces îles, dont la végétation est tressée et serrée en un lacis impénétrable, qu'il ne le serait de les traverser ; ces canaux, aux voûtes de verdure, sont pour les oiseaux et les amphibies de ces régions ce que le Palais-Royal est pour les Parisiens.

Il y a là des oiseaux de toute sorte, de toute grandeur, et dont les ailes brillent de toutes les couleurs ; il en est de lents, il y en a d'agiles ; les uns flânent évidemment, les autres semblent porter des messages ; ils percent l'air et la foule emplumée comme un trait. Il y en a de babillards, qui ne cessent d'élever la voix même en voyageant, associant ainsi au mouvement un assourdissant tapage. Telles sont les oies sauvages, dont voici venir une bande nombreuse disposée en triangle. A leur tête est un chef qui ne cesse de crier comme un conducteur d'omnibus : *Place ! place ! gare ! gare !* pendant que le splendide toucan, de la cime élevée où il perche, répète comme un écho : *En avant ! en avant !*

« Qu'est-ce qui tombe à nos pieds ? — Un essaim d'abeilles, dit le docteur ; elles vont nous piquer à outrance ! — Non, docteur, ce n'est qu'une spathe entr'ouverte, et vous savez mieux que moi ce que c'est qu'une spathe ; ceci est de votre ressort, docteur. — C'est vrai, dit le docteur, je vais perfectionner votre savoir.

« Il y a dans cette contrée plus de deux cents variétés différentes de palmiers, et chacune diffère des

autres par la fleur et par le fruit. Le fruit de tous les palmiers croît à l'endroit où les palmes ou branches sortent du tronc; et, précédant le fruit, des enveloppes ou spathes, d'un volume énorme, se montrent pendant des semaines et quelquefois pendant des mois, jusqu'à ce qu'elles aient atteint le point de perfection où elles doivent s'ouvrir. Sur quelques palmiers ces spathes ont des dimensions telles qu'elles feraient la charge de trois ou quatre hommes. En s'ouvrant elles laissent voir le spadice chargé de dix, de cent et même de mille fleurs emmiellées et suaves, aux teintes purpurines et qui embaument l'atmosphère autour d'elles jusqu'à une grande distance.

« Les oiseaux qui sucent le miel et les insectes connaissent en général quelques jours d'avance quand se produiront ces événements importants; ils se rassemblent par myriades autour de ces spathes, prêts à livrer l'assaut, quand un ciel clair et brillant leur montrera au matin la table ouverte et le festin servi. C'est là le spectacle qui s'offre devant vous. Vous voyez au milieu de ce nuage tourbillonnant d'insectes le spadice d'un palmier en pleine fleur, et c'est précisément le moment de l'*assaut* et du *pêle-mêle* pour en prendre le miel. Il n'y a pas de danger d'être piqué maintenant. Quoique pour la plupart armées de dard, ces actives petites créatures sont tout à l'œuvre — elles ont leurs petits à nourrir, et n'ont pas le temps de nous chercher noise : avançons-nous et regardons-les pendant quelque temps. — Merci, docteur, pour votre petite leçon de la botanique. » Le docteur nous en avait déjà donné beaucoup d'autres.

Nous arrêtâmes notre canot devant le groupe

affairé. Ma lorgnette nous fit assister à un spectacle d'un intérêt indescriptible. Pendant que des milliers de mouches à miel, de grosses abeilles d'une espèce particulière, de coléoptères, d'oiseaux mouches, et d'autres insectes qui sucent le miel bourdonnaient autour des calices entr'ouverts, il était facile de remarquer qu'il y avait là, comme sur d'autres échelons de la vie, des privilégiés et des déshérités; il était facile aussi de voir le petit nombre des heureux. La surface de cette gerbe de fleurs semblait principalement grossie par le rapide rayonnement et le vif éclat des oiseaux mouches, de toute grandeur et de toute couleur, dont les becs longs et minces pénétraient dans chaque cellule accessible, pendant qu'ils se balançaient sur leurs ailes vibrantes, prêts à disparaître à l'approche du danger. Ces oiseaux paraissaient être les rois du banquet. Mais il y avait peut-être d'autres convives plus heureux encore : les abeilles, ces petites mouches laborieuses et intrépides, et d'autres insectes, qui se glissaient entre les replis tortueux du labyrinthe fleuri, et y recueillaient les saveurs les plus délicates, les plus fraîches, là où les autres ne pouvaient entrer. — Et ensuite où allaient-elles? — Hélas, comme beaucoup trop de personnes de ce monde, repues de jouissances elles passaient du banquet à la tombe.

Les griffes pointues du petit faucon des abeilles à l'œil brillant le fixent aussi à ces faisceaux de fleurs; il aime le miel, mais il ne le suce pas; il se le procure d'une manière plus prompte et plus facile — il enlève les petites ouvrières au moment où elles reviennent chargées d'un riche butin, et en fait sa

proie. Son festin terminé, il s'envole lourdement, chargé de butin. Il connaît lui aussi les dangers qu'il a à courir : *ses* ennemis sont de sa propre race, mais plus forts et pourvus d'ailes plus rapides. Posés comme des sentinelles silencieuses sur les branches desséchées des futaies qui dominent le théâtre de ses rapines, ils fondent sur lui et l'atteignent dès qu'il se hasarde dans l'air libre. Au milieu de ces masses hétérogènes d'animalcules querelleurs et jaloux, pourvus d'armes qui donnent la mort, il y a beaucoup de conflits et beaucoup de trépas. Un grand nombre de combattants tombent tout emmiellés, les uns sur le sol, les autres dans le gazon du rivage. — « Mais là, sur le bord de l'eau s'écria le docteur, regardez! voyez-vous ce petit serpent vert et cet autre tout blanc? Ils appartiennent à la même espèce, quoique leurs couleurs soient différents; tous deux sont des mangeurs de miel, quoique le monde l'ignore. Ils savent tout aussi bien que ces insectes quand un spathe de fleurs s'entr'ouvre, et en voici la preuve. Ils s'emparent des cadavres chargés de miel des malheureux combattants qui tombent. — Comment avez-vous appris ce fait curieux, docteur? — Des Indiens.

— Docteur, repris-je, après les Indiens, ce que je désire le plus contempler, c'est l'arbre qui porte la noix de coco, et d'en entendre la description de votre bouche. — Je ne pense pas qu'il y en ait près d'ici, dit le savant; le cocotier n'est pas originaire de l'Amérique, mais il y a été introduit, et, suivant toutes les probabilités, nous en verrons plusieurs avant qu'il soit longtemps. »

Ainsi devisant, observant, nous cheminions le long de l'Orénoque. N'oubliez-pas, la première fois que vous irez au muséum, d'y regarder les beaux *cotingas* : il y en a de plusieurs espèces, l'une d'elles un peu plus grosse que l'oiseau mouche, ne lui cède en rien pour la beauté du plumage. Toutes ces tribus emplumées sont là autour de nous voltigeant et rayonnant de lumière.

Et le *campanero !* Quel étrange oiseau ! son chant rappelle exactement le tintement d'une cloche. Il imprime à la forêt le caractère le plus singulier. Le campanero est un oiseau solitaire, je le suppose, car nous ne le voyons jamais. Nous entendons ses notes étranges, et alors, par un mystère du son qui n'a pas encore été expliqué, nous ne saurions dire de quel endroit elles partent; allons-nous d'un côté ou d'un autre à la recherche de l'oiseau, c'est toujours en vain; par son cri il semble toujours aussi éloigné et toujours autour de nous — il paraît être à un mille de distance, mais en réalité il peut être à quelques yards. — Le campanero ne se fait entendre précisément que le soir, quand il est trop tard pour le voir, ou bien au point du jour, quand la difficulté est la même. Y a-t-il de la sorcellerie dans son existence; il est comme l'oiseau du tonnerre, du *nid du tonnerre* des Indiens. Je n'ai jamais pu en voir un seul, quoique j'aie reçu le diplôme de sorcier. Est-ce un oiseau? ou bien simplement un *mirage du son?* N'est-ce pas la clochette d'une vache qui tinte dans le lointain.—Ce n'est pas un *fantôme?* les fantômes apparaissent, et celui-ci n'apparaît jamais — il est autour de nous, devant nous, derrière

nous, il voyage avec nous — et s'il nous quittait, nous ne saurions où le retrouver.

Quoique ces forêts et ces charmants rivages résonnent continuellement du chant des oiseaux, cependant la moitié des êtres animés semble dormir pendant le jour, car à peine un chœur de chanteurs a-t-il fini, qu'un autre commence, mais quelle différence entre eux! Les concerts du jour sont tous gais et joyeux, autant que nous pouvons en juger, — ils semblent réfléter l'éclat et la brûlante chaleur des rayons du soleil; mais ceux de la nuit sont comme les emblèmes de la tristesse et de la solitude qui règnent alors autour de nous; ils portent l'empreinte de cette promptitude furtive avec laquelle les animaux nocturnes enlèvent pendant son sommeil leur proie que rien ne protége! Nous entendons les rugissements fréquents du jaguar affamé, — les hurlements plaintifs du singe rouge, — les huées des hiboux, et chaque nuit, l'engoulevent inquisiteur, perché sur un rameau, aussi près de nous que le lui permet la prudence, nous agace les nerfs de sa voix rauque, mais parfaitement mâle et humaine et qui semble dire : — *Qui êtes-vous! retirez-vous!*

Nous lui obéirons; aussi bien nous nous sommes arrêtés trop longtemps en cet endroit, — mais un mot encore avant de nous éloigner. Quelle est cette grande vilaine bête que je vois là-bas, suspendue à une branche de ce *hayama?* Cela? c'est un *paresseux*, monsieur, — l'animal le plus paresseux qu'il y ait au monde et parfaitement inoffensif; il n'a pas assez d'énergie pour se tenir sur ses jambes, mais il demeure toute la journée sans aucun mouve-

ment, et plongé dans un profond sommeil sous une branche d'arbre, à laquelle le tiennent accroché ses doigts de pieds, longs comme des tenailles. Quoi ! il reste suspendu et dort toute la journée ? Eh bien ! cela est plus facile que de dormir debout, — c'est comme si l'on dormait dans un hamac. Quel aristocrate ! se bercer tout le long du jour ! mais c'est un personnage dont l'embonpoint doit être remarquable. — Je crois qu'il veille toute la nuit, et si vous avez un poulailler, je vous engage à vous méfier de lui, — il paraît bien nourri ; — le monde est plein de gentilshommes de cette espèce. Il ne peut se mouvoir : à moi, *Sam !* — je vais le pincer un peu pour le voir de plus près. Patatra ! — il tombe dans la rivière ! mais il nage ! et le voilà maintenant sur la rive ! et d'un seul bond le voilà sur le flanc d'un arbre ! et un autre bond de quarante pieds, le porte sur un autre arbre ! et un troisième le met hors de vue ! C'est là votre gentleman paresseux ; ah ! mais il n'y a pas d'alligator qui puisse l'atteindre dans l'eau, — aucun chien ne saurait l'attraper sur la terre — et dans les arbres, il est peu de singes qui puissent lutter d'agilité avec lui. Je crois que c'est un grand vaurien.

Nous voici maintenant à Barrancas ; une grande ville ; mais que nous font à nous les grandes villes ? n'avons-nous pas vu Londres ? Le steamer va à Démérara, où justement notre petit canot ne peut atteindre, et où nous *devons* aller. « Bonne chance, docteur Hentz, pour embarquer et aérer vos plantes.

— C'est là une considération de premier ordre, monsieur.. »

Village des Guaraunos sur l'Orénoque.

« Voici une contrée bien singulière, capitaine, Quelle prodigieuse quantité d'îles se présente devant nous! sommes-nous à l'embouchnre de l'Orénoque?

— Pas tout à fait.

— L'Orénoque a cent embouchures, à ce que l'on m'a dit?

— Non; seulement cinquante.

— Quelle grandeur et quelle magnificence dans ces forêts qui s'élèvent autour de nous! ces hauts palmiers, dont les troncs, par milliers et dizaines de milliers, se trouvent actuellement dans l'eau, ressemblent à une grande colonnade ou au portique de quelque immense édifice!

— Oui, votre comparaison est juste; mais il n'en est pas ainsi quand l'eau est basse. La marée va monter bien haut maintenant. — Je vois que vous êtes Anglais, monsieur?

— Non, capitaine, pas tout à fait; je suis Américain; ce qui n'en diffère pas beaucoup.

— Donnez-moi votre main, étranger; vous savez qui je suis; nous reprendrons plus tard cet entretien.

— Mais, capitaine, avant que vous descendiez, dites-moi quels sont ces nids d'oiseaux que j'aperçois dans les arbres du rivage, et sur cette île qui est devant nous? ils sont trop gros pour être des nids de *freux*, je suppose.

— Quoi! vous ne les connaissez pas encore! Vous me ferez sourire, monsieur, si vous n'y prenez garde. Ils appartiennent à une grande espèce d'oiseaux que vous verrez planer autour de nous avant qu'il soit peu. Ces oiseaux volent sur l'eau, monsieur, et dans l'air; ils se nourrissent de poissons et d'huîtres; et

j'en attends des provisions toutes fraîches d'un moment à l'autre.

— Ces oiseaux, monsieur, portent le nom de *Guaraunos*, il bâtissent leurs demeures dans les arbres, y montent de leurs canots au moyen d'une échelle, et ne se hasardent jamais à en sortir, excepté quand la marée est haute, — et quand ils sortent, c'est toujours dans leurs canots : quand la marée se retire, il n'y a autour d'eux que de la vase et un épais limon sur lesquels aucun être ne saurait marcher[1]. »

1 .... Le palmier éventail, connu sous le nom de *Mauritia*, nourrit seul, à l'embonchure de l'Orénoque, la nation des *Guaraunos*. Quand ces peuples étaient plus nombreux et vivaient réunis, non-seulement ils élevaient leurs cabanes sur des pieux de palmiers recouverts d'un plancher horizontal, mais ils étendaient adroitement d'un tronc à l'autre, ainsi du moins le dit la tradition, des nattes tressées avec les nervures du mauritia. Le sol mouvant de ces huttes étaient en partie recouvert d'une couche humide de terre glaise, sur laquelle les femmes allumaient le foyer du ménage, et le voyageur naviguant la nuit sur le fleuve, voyait briller une rangée de flammes isolées de la rive et de l'eau et suspendues à une grande hauteur dans la feuillée. Aujourd'hui encore les Guaraunos doivent la conservation de leur liberté et peut-être aussi l'indépendance de leur caractère au sol mouvant, marécageux, à moitié liquide, sur lequel ils courent d'un pas léger, et à leur séjour dans les arbres.

(A. de Humboldt, *Tableaux de la Nature.*)

# CHAPITRE XV.

Démérara. — Rio Esséquibo. — Les singes hurleurs. — Village indien. — Hospitalité indienne. — Les portraits. — Les revolvers. — Le vieux Sam et son petit.

Georgetown ou Démérara, dans la Guyane anglaise, est une grande ville, une cité très-florissante, où la culture en grand, du café, du coton et du sucre, est aussi développée que perfectionnée.

On pourrait s'y arrêter longtemps et même y passer sa vie avec plaisir; mais, comme je l'ai dit, nous ne voyagions pas pour voir de grandes villes et de belles cités; nous n'en avions pas le temps, et d'ailleurs tout le monde sait ce qu'elles sont; mais ce qui était devant nous, tout le monde ne le connaît pas et on ne saurait mieux lui en donner une idée qu'en plaçant sous ses yeux les extraits suivants, tirés d'une série de lettres écrites de Para, au Brésil, par un beau jeune homme du nom de Smyth, lequel (comme mon fidèle ami Jo Chadwick, dans l'Amérique septentrionale) m'accompagna dans mon excursion à travers les monts Acarari ou Tumucurages à la vallée de l'Amazone. Ces lettres furent

adressées à son frère dans le Berkshire il y a plusieurs années; et, depuis mon retour, j'ai obtenu la permission d'en faire des extraits, qui décrivent d'une façon si géographique et si exacte les scènes de voyage et la contrée traversée, que je n'hésite pas à les mettre sous les yeux du public.

« Para, Brésil, 1854.

« Mon cher frère,

« Vous avez pensé, peut-être, d'après mon long silence, que j'avais été tué par un tigre, ou avalé par un alligator. Je suis arrivé à Georgetown-Démérara, il y a maintenant un an, et j'ai le regret de vous dire que je n'y ai pas trouvé la belle ville que l'on m'avait tant vantée. J'y suis resté environ six mois sans y gagner un sou. Mon étain était toujours exposé sans trouver d'amateur, lorsque je fis dans une société la rencontre d'une vieille connaissance de Londres, M. Catlin, que vous devez vous rappeler, et dont nous avons visité souvent la collection indienne dans le musée Égyptien.

« Un jour j'aperçus une foule amassée dans la rue, et badaudant autour des têtes rouges de quelques Indiens caribbes qui se montraient à une fenêtre. Je me hasardai à entrer dans la maison, et, me trouvant au haut de l'escalier, je jetai un coup d'œil à l'intérieur pour voir ce qui s'y passait. Il y avait là une multitude de personnes, et à l'autre bout de la chambre je reconnus le vieux vétéran, occupé, sa palette et ses brosses dans les mains, à peindre le portrait d'un chef indien, qui se tenait debout devant

lui. Il ne me remarqua point, et je me retirai tranquillement.

« Environ une heure après, quand la foule se fut à peu près dissipée, et que la chambre commença à se vider, je rentrai une seconde fois, m'avançai et tendis ma main en disant : « Vous ne vous sou-« viendrez pas de moi, monsieur, il y a plus de six « ans que vous ne m'avez vu. » Mais il m'appela par mon nom presque au même instant. . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Il y avait là avec lui un docteur allemand; ils étaient récemment arrivés d'Angleterre, par la voie de l'Orénoque; leur nez et leur visage étaient si hâlés, si brûlés, qu'on les aurait presque pris pour des Indiens. Une grande table qui se trouvait dans la chambre était chargée de plantes et de peaux d'animaux et d'oiseaux, et le pourtour des murs était tapissé de portraits d'Indiens et de vues du pays.

« J'appris qu'ils devaient bientôt partir pour se rendre à travers les montagnes Tumucumaques, dans la vallée de l'Amazone, au Brésil, précisément dans l'endroit où j'avais surtout besoin d'aller. Je fis donc entendre tout doucement à M. Catlin que s'il voulait payer mes dépenses et me fournir de poudre et de balles, je l'accompagnerais avec une carabine Minié de première qualité, que je chasserais pour lui et que je le protégerais, le cas échéant, au risque de ma propre vie. Cette proposition lui convenait d'autant plus qu'elle le dispensait de louer pour l'emploi proposé un homme d'une basse condition. Nos arrangements furent bientôt conclus. . . .

« Vous connaissez bien ma *vieille Minié*, vous savez ce qu'elle peut faire, et vous pouvez vous imaginer facilement qu'on allait lui préparer assez de besogne. Dès que M. Catlin eut peint quelques tribus dans le voisinage et dans la Guyane hollandaise, à *Paramaribo*, nous terminâmes nos préparatifs pour traverser les montagnes, et enfin nous nous mîmes en route, remontant d'abord le cours de l'Esséquibo. Notre troupe se composait de M. Catlin (ou du commandant comme nous l'appelions), du docteur allemand et de son domestique, d'un Indien métis loué pour nous servir de guide; d'un Espagnol, notre interprète, et de moi.

« Nous suivîmes l'Esséquibo pendant près de deux cents milles, jusque dans le voisinage de ses grandes cataractes, puis nous nous rendîmes dans un village indien, où on nous avait dit que nous pourrions nous procurer des chevaux et des mules pour nous transporter jusqu'à la base des montagnes.

« On ne saurait rien décrire ou imaginer de plus beau que les rives de ce fleuve majestueux, bordé de magnifiques palmiers et d'autres arbres toujours verts. Son cours est animé, pour ainsi dire, par des palmipèdes et des alligators, et ses rives sont peuplées d'une multitude d'animaux sauvages que nous voyions défiler devant nous. La vieille Minié était presque toujours dans mes mains, et la quantité de plomb qu'elle envoya sur ces rivages ne fut pas mince, je vous assure.

« Les Indiens de ce pays ne font pas usage du fusil, et la société indienne, qui se trouvait dans

notre bateau, paraissait aussi amusée qu'étonnée de la distance à laquelle je débusquais les alligators, et de la manière dont leurs écailles volaient en éclats sous mes balles.

« Les deux rives étaient bordées d'une immense fôret de palmiers et d'autres arbres dont les rameaux baignaient dans le fleuve, et plusieurs de ces hautes futaies, depuis le sol jusqu'au sommet, étaient couvertes de fleurs blanches et roses. Leurs branches étaient constamment secouées par des singes qui poussaient des cris, cherchaient à nous voir, sautaient d'arbre en arbre et tournaient le dos à notre approche ; pendant que les perroquets jacassaient et criaient après nous comme si nous n'avions eu aucun droit d'être là. Des peccaris, espèce de cochons sauvages, couraient en grand nombre sur les rives du fleuve ; c'est un beau gibier dont la chair est excellente.

« Pendant la nuit, les Indiens dormaient toujours dans le canot; mais nous, au contraire, tendant nos hamacs sur les hautes rives, nous dormions au milieu des arbres, sous lesquels nous allumions un grand feu qui flambait toute la nuit.

« Il y a, dans ces régions, une espèce de singe, l'alouate, qui pousse des hurlements tant que durent les ténèbres et se livre au plus affreux vacarme qu'on puisse imaginer ; ces singes paraissaient s'assembler chaque nuit autour de nous. Dès que la nuit venait à tomber, les chauves-souris sortant et voletant sur les rives du fleuve nous offraient un curieux spectacle. Quelques-unes étaient aussi larges qu'un tablier de cuir; et les moustiques..., oh ! horreur !

nous n'avons jamais eu de plus cruels ennemis à combattre ; la vieille Minié ne pouvait pas les atteindre. Nous n'avions rien de mieux à faire que de nous coucher à dix ou onze heures du soir, heure à laquelle ils ne manquaient pas de disparaître.

« Quand il nous fallut quitter le canot et notre société indienne pour continuer notre route par terre, d'autres difficultés se présentèrent. Chacun de nous eut à porter sa part de bagage, et elle lui parut bien lourde. Nous partîmes dans la matinée, et notre guide nous conduisit dans un petit village indien, à travers des marais et des fondrières, sans autre chemin qu'un petit sentier à peine tracé. La bourgade indienne, que nous n'atteignîmes qu'à la nuit, était, cependant, située dans une plaine ouverte, d'une grande beauté, et de nombreux groupes de petits palmiers l'ombrageaient.

« Les huttes des indigènes étaient toutes couvertes de feuilles de palmier ; tout autour paissait un grand nombre de chevaux et de mules, et, parmi ces dernières, quelques-unes des plus belles bêtes que j'aie jamais vues.

« Le guide nous conduisit à la hutte du chef, qui nous reçut avec une civilité parfaite. C'était un homme assez âgé, assis sur le sol nu. Il fit étendre devant nous quelques peaux pour que nous puissions nous asseoir, et l'interprète aidant, le commandant engagea bientôt avec lui une conversation, lui faisant connaître où nous allions, et quel était le but de notre voyage. Le chef, assis les jambes croisées, fumant dans une longue pipe et la tête penchée, faisait entendre, de temps à autre, une espèce de grogne-

ment, et je crus m'apercevoir que le commandant commençait à prendre à la chose un intérêt tout particulier.

« La conversation se prolongeait cependant sans grande variante, lorsque M. Catlin ayant fait avec ses mains une sorte de signe maçonnique au vieux chef, celui-ci, soudain, releva un peu sa tête, et, après avoir considéré pendant une minute environ les signes que lui faisait M. Catlin, déposa sa pipe, et, frappant ses mains l'une contre l'autre avec une grande vivacité, commença à répondre par d'autres signes. Le commandant se mit à sourire, et le chef, voyant qu'ils s'entendaient mutuellement, bondit sur ses pieds avec autant de légèreté et d'agilité qu'aurait pu le faire un jeune garçon. Le commandant se leva, et le chef le serra dans ses bras en l'appelant son *frère !*

« La conversation devint alors plus animée entre les deux personnages, et tant qu'elle dura, les membres du vieux chef ne cessèrent de trembler de plaisir et d'émotion. Le commandant lui expliqua qu'il venait de visiter un grand nombre de tribus d'hommes aussi rouges que lui qui vivaient à trois ou quatre cents jours de marche dans le nord, que tous comprenaient les mêmes signes et fumaient leur pipe de la même manière ; à quoi le chef répliqua : *Ces hommes sont nos frères et vous êtes leur père !*

« M. Catlin dit au chef quels étaient nos desseins, et il ajouta que nous avions besoin de louer quelques chevaux et quelques-uns de ses jeunes gens pour nous conduire à la base des montagnes. A cette parole, le chef se tourna vers l'interprète qui, à ce qu'il paraît, lui avait donné une interprétation diffé-

rente, et lui dit qu'il était un misérable de tromper les blancs qui l'avaient employé et d'essayer de le tromper lui-même.

« L'Espagnol, se voyant découvert, entra dans une grande colère, et demanda qu'on lui payât ses appointements, pour les trois mois qu'il s'était engagé à passer avec nous. Le commandant refusa de lui payer la moindre chose, et l'Espagnol, s'approchant de M. Catlin en portant la main sur le manche d'un grand couteau qu'il portait à sa ceinture, réclama encore une fois de l'argent; mais remarquant que le canon de la vieille Minié se trouvait à cet instant tout près de ses côtes et entendant le *click! click!* ou sorte de hoquet qu'elle a quand elle est sur le point de parler, il recula de quelques pas.

« Le chef lui dit alors que comme il avait joué le rôle d'un traître dans *sa* maison, c'était à *lui* à payer, et non pas à l'homme blanc; qu'il était connu de beaucoup de jeunes gens de la tribu comme un misérable, et que, pour sa sécurité, plus tôt il se retirerait, mieux cela vaudrait. Le chenapan partit alors, et depuis nous n'en avons jamais entendu parler.

« Dès ce moment tout prit, autour de nous, un air de fête et de cordiale amitié; on nous passa, a tous et à plusieurs reprises, la pipe chargée de tabac. Le vieux chef tenant le long tuyau dans ses deux mains, marchait autour du cercle et le plaçait lui-même entre nos lèvres. Le vieillard nous présenta ensuite ses deux fils, jeunes hommes de mon âge environ; ils étaient presque entièrement nus, comme la plupart des hommes de la tribu; mais je

ne désirerais qu'une chose, ce serait d'avoir des membres aussi arrondis et aussi beaux que les leurs. J'ai souvent pensé combien serait magnifique le spectacle d'une course de chevaux montés par des écuyers semblables à ces jeunes gens.

« Le chef nous dit que sa maison était petite et peu commode, mais qu'il ferait tout ce qui dépendait de lui pour nous faire passer une bonne nuit, et que nous recevrions un bon accueil. Nous fûmes logés, avec tous nos effets, dans une petite hutte contiguë, où nous passâmes la nuit d'une manière très-confortable.

« Le commandant reprit la conversation le lendemain matin en disant au vieux chef qu'il allait lui montrer, ainsi qu'aux gens de sa tribu, quel air avaient les Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, d'où il arrivait. Ces paroles demeurèrent pour le vieillard parfaitement incompréhensibles, jusqu'au moment où le commandant, ouvrant son grand portefeuille, en exhiba plus de cent portraits d'Indiens, des tableaux de chasses aux bisons, etc., tous peints et vivement coloriés. Peu d'hommes peut-être sur la terre furent jamais surpris plus agréablement et plus subitement que le fut en ce moment le vieux vétéran.

« Nous étions alors assis à côté de lui, sur la terre nue, avec le docteur allemand et son domestique, et il n'y avait pas d'autres Indiens dans la hutte. Le vieillard ayant jeté sur toutes les peintures un regard rapide, se mit à hurler et à chanter la plus comique chanson que j'aie jamais entendue de ma vie. Ce fut comme le signal d'entrée en scène d'une apparition

étrange : un être au visage couvert de rides, à la face peinte de la façon la plus curieuse, et qui tenait d'une main un éventail et de l'autre un hochet qu'il agita en entrant.

« Ce personnage n'était autre que le docteur de la tribu ; il prit place à côté du chef, et lorsqu'il eut regardé précipitamment les peintures, le vieux chef se leva et détacha de dessous le toit de sa hutte un petit rouleau d'écorce, long d'environ huit à neuf pouces, semblable à un rouleau de papier, autour duquel étaient enroulés plusieurs rubans jaunes, et renfermant à son centre une sorte de collier de verroterie blanc, ainsi que des pendants. Il le remit au vieux docteur qui, le portant à ses lèvres, fit jaillir de celles-ci, à trois ou quatre reprises différentes, une pinte d'un certain liquide aussi blanc que le lait, qui le couvrit d'un bout à l'autre. D'où sortait ce liquide et quelle était sa nature, c'est ce qu'aucun de nous ne put dire. Le chef plaça ensuite le rouleau sur le feu, près duquel il s'assit, et qu'il attisa en silence jusqu'à ce que les rubans et leur contenu fussent entièrement consumés. La chose faite, le chef et le docteur se levèrent et tout en souriant nous serrèrent cordialement la main.

« M. Catlin ne put jamais savoir quelle était la signification de cette cérémonie, mais il supposa que c'était une offrande au Grand Esprit.

« Pendant ce temps tout le village s'était réuni autour de l'endroit où nous étions, et le reste du our se passa à regarder les peintures et à examiner nos fusils. Vous connaissez la *vieille Minié*, et le commandant avait toujours à la main une carabine

de Colt à six coups ; c'est elle qu'il avait surnommée *Sam*.

« Ces gens n'avaient dans leur village que trois ou quatre fusils légers, courts et bons à rien, leurs armes étant l'arc et les flèches, la lance et le bola. Le fusil de M. Catlin était pour eux, en conséquence, le plus grand objet de curiosité, car ils n'avaient jamais entendu parler de revolver et ne s'en faisaient aucune idée. Et dès que je leur eus dit que cette arme pouvait tirer toute la journée sans interruption, il fallut leur en fournir la preuve.

» A cette fin, je pris une vieille peau de vache étendue sur un cerceau et qui avait servi de porte à une hutte ; après l'avoir placée à une distance de cinquante à soixante mètres, avec une mouche au milieu, le commandant se mit en position et tire un ! — deux ! — trois ! — quatre ! — cinq ! — six coups !... Comme nous en étions convenus, je feignis alors de l'arrêter pour demander au chef, qui se tenait à côté de nous, si cela était insuffisant ; sur quoi, après avoir fait un appel à la foule, il nous déclara que tout le monde était parfaitement satisfait.

Pendant ce petit colloque, le commandant avait, sans qu'on s'en aperçût, remplacé le cylindre vide par un cylindre de rechange prêt à tirer ses six coups, qu'il portait toujours dans la poche de son pantalon. Il leva de nouveau sa carabine dans la direction du vieux bouclier et il allait continuer son tir, quand le chef s'avança et dit qu'il était inutile de dépenser tant de poudre et de balles, qui pourraient nous faire faute dans le cours de notre voyage, et

que ses gens étaient maintenant tous convaincus que son fusil pouvait faire feu toute la journée.

« On apporta la cible : tous les coups auraient tenu dans la paume de la main; les naturels furent encore plus étonnés, et moi-même je ne le fus guère moins qu'eux.

« Ensuite vint le tour de la *vieille carabine Minié*. J'avais un extrême désir de montrer ce qu'elle était capable de faire. J'allai donc moi-même reporter le but à une centaine de mètres plus loin, et, quand ils virent que je l'atteignais du premier coup, à une telle distance, ils eurent pour mon arme, quoiqu'elle ne pût faire feu aussi vite que celle du commandant, un respect égal. Toutes deux furent considérées comme des objets très-mystérieux, et certes on n'aurait pas trouvé un homme dans toute la tribu qui eût consenti à toucher la détente de l'une ou de l'autre.

« Mais le dernier incident de cette scène fut le plus amusant. Quelques-uns des petits garçons qui se tenaient près du commandant ayant aperçu dans sa ceinture un pistolet revolver qu'il portait toujours sur lui, avertirent de ce fait d'autres jeunes gens qui vinrent lui demander très-timidement si ce n'était pas là une jeune carabine. M. Catlin qui n'avait pas pensé à son pistolet durant cette scène, se mit à sourire, et, le leur montrant, répondit affirmativement. Alors les femmes, qui étaient restées jusque-là en arrière, commencèrent à s'approcher, mais un usant de beaucoup de précautions, ayant toutes leurs mains sur leur bouche, pendant qu'avec une espèce de gloussement elles faisaient entendre un *ya-*

*ya* prolongé. C'était réellement un spectacle amusant.

« Le commandant tint élevés ensemble et l'un à côté de l'autre le pistolet et la carabine, et leur exacte ressemblance, à la grandeur près, les convainquit que le pistolet était *un enfant* de la carabine, et s'il eût pu dire *maman*, il n'aurait pas excité parmi les femmes une sympathie plus grande que celle qu'elles témoignèrent alors.

« Le commandant expliqua que cette arme était très-jeune, mais que néanmoins elle avait été élevée de manière à se bien conduire à une courte distance. En disant ces mots, il ajusta le tronc d'un palmier, qui se trouvait à environ dix ou douze mètres et tira deux coups à leur grand étonnement. Les petits garçons coupèrent et creusèrent avec leurs couteaux pendant plusieurs jours pour trouver les deux balles, mais ils n'y étaient pas encore parvenus lors de notre départ.

« Les voyant tous satisfaits, le commandant remit son pistolet dans sa ceinture, et comme il l'enveloppait de sa redingote, les femmes poussèrent toutes un cri d'approbation : *Ah* ! dirent-elles, *tenez le pauvre petit être bien chaudement*.

Le bruit du *fusil sorcier*, qui pouvait faire feu toute la journée sans être rechargé, nous précéda dans toutes les tribus que nous visitâmes ensuite, et, dès que nous arrivions, tout le monde nous attendait pour le voir. Si ces pauvres gens avaient eu des *schellings* à leur disposition, j'aurais fait bien rapidement toute la fortune que je puis désirer, en leur montrant le *vieux Sam et son petit*.

« Lorsque le commandant eut peint quelques portraits, et que son ami le docteur allemand eut recueilli bon nombre d'herbes et de plantes, nous nous trouvâmes prêts à nous mettre en marche. Cependant le docteur, dont la constitution était fort délicate, se sentait affaiblir chaque jour, et ceci joint à la peur que lui causaient les Indiens, lui fit prendre la résolution de quitter ce pays et de s'en retourner avec son domestique. Depuis ce moment nous n'avons jamais appris ce qu'ils étaient devenus. Notre société, coupée en deux, se réduisit juste à la moitié du nombre dont elle se composait au moment du départ.

« Le chef nous donna pour guide un de ses fils et un de ses neveux, qui était un bel homme, et nous fournit des chevaux pour nous porter jusqu'à la base des montagnes. Nous avions en outre avec nous le fidèle métis, qui nous avait accompagné jusque-là. Le chef, qui le connaissait très-bien, le vantait comme un homme d'une parfaite honnêteté et possédant de grandes qualités. Le commandant, enfin, acheta une forte mule pour porter nos bagages, et nous nous mîmes en route.

« La contrée que nous eûmes à traverser était belle et délicieuse, composée en grande partie de vastes prairies ombragées çà et là de bouquets de grands arbres. Nous visitâmes plusieurs villages d'Indiens qui ressemblaient beaucoup à ceux que nous avions quittés ; le fils du chef paraissait les connaître parfaitement et s'entretenait avec leurs habitants ; le langage était partout à peu près le même.

« Comme nous approchions de la base des montagnes, un phénomène vraiment singulier s'offrit à nos regards sous la forme d'une bande d'un rouge éclatant, pouvant avoir plusieurs milles de longueur et très-étroite. Le commandant pensant que ce devait être quelque substance minérale, nous nous dirigeâmes de ce côté. Nos Indiens savaient sans doute ce que c'était ; mais comme ils n'avaient pour désigner l'objet en question aucun mot que nous pussions entendre, notre curiosité resta en éveil jusqu'à ce que nous fussions parvenus assez près pour nous en rendre compte par nous-mêmes. Nous reconnûmes alors que c'était un immense lit de pavots sauvages à peu près aussi hauts que les étriers de nos selles, et semés si serrés par la main de la nature qu'aucun autre végétal n'aurait pu croître au milieu d'eux. Leurs têtes rouges étaient groupées si près l'une de l'autre que, vues à la distance de trente pieds, les fleurs formaient une masse compacte d'un rouge intense, sans aucun mélange d'aucune autre couleur.

« Il nous fallut faire un mille ou deux pour traverser ce lit de fleurs, et la quantité de daims qui bondissaient et couraient au travers était réellement surprenante. A voir leurs têtes et leurs bois sillonner cette immense plate-bande, on aurait dit qu'ils nageaient dans un lac de sang. . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« A la base des montagnes nos deux guides indiens s'en retournèrent avec leurs chevaux, et nous continuâmes notre route à pied, n'ayant avec nous que notre mule chargée de nos bagages. »

---

## CHAPITRE XVI.

**Traversée des monts Tumucurages. — Sources du Rio Trombutas. — Descente de son cours. — Jaguar. — Alligator. — Serpent à sonnettes. — Chasse aux tortues. — Œufs et beurre de ces amphibies. — Obidos et Para.**

« Les monts Tumucurages, qui séparent les bassins des Guyanes de celui de l'Amazone, forment une chaîne immense ; moins remarquables toutefois par leur élévation que par leur largeur, ils sont formés d'une série de chaînons juxtaposés et de sommités échelonnées l'une derrière l'autre. Leurs âpres escarpements, leur nature rocheuse, stérile, nous firent regretter plus d'une fois l'ardeur aventureuse qui nous avait poussés sur leurs rudes pentes et dans leurs replis déserts. Notre pauvre mule à bagage refusa d'avancer quand elle fut parvenue au milieu de ces montagnes, et nous fûmes obligés de l'abandonner. Nous dûmes laisser avec elle derrière nous nos objets les plus lourds, et prendre les autres sur notre dos. Les pieds des chevaux ne sont pas faits pour gravir ces cimes rocheuses ; les deux jambes de l'homme sont beaucoup mieux appropriées à ce genre d'exercice ; aussi nous pûmes, une fois allé-

gés, nous traîner tout le long des pentes et traverser la ligne de faîte. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Pour la première fois enfin notre regard s'étendit sur la grande vallée de l'Amazone, au moment où nous sortions d'un profond ravin que nous avions suivi pendant plusieurs milles.

« En débouchant dans la vallée, nous eûmes devant nous, à mon avis, le plus beau spectacle qu'il y ait dans le monde — d'immenses et belles prairies, couvertes de plantes incultes et de fleurs, de troupeaux de bestiaux et de chevaux sauvages. Des daims non moins nombreux, s'élançant de chaque petit bouquet de palmiers, marchaient pendant quelques verges, puis s'arrêtaient pour nous regarder, et n'ayant jamais entendu la détonation d'une arme à feu, se mettaient en rang à portée de nos balles meurtrières. Je suis sûr que parfois j'aurais pu facilement, avec la vieille Minié, en tuer de quarante à cinquante par jour, sans nous déranger de notre route. Mais c'eût été une vraie cruauté que d'agir ainsi, car il n'était pas plus difficile de tirer sur eux que sur le gibier enfermé dans le parc de quelque noble personnage.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Le lit desséché d'un large ruisseau, qui nous servait de sentier pendant plusieurs milles, était couvert d'une prodigieuse quantité de cailloux roulés, dont quelques-uns pouvaient avoir deux pieds d'épaisseur; ces cailloux, quand nous les cassions, se trouvaient contenir les plus beaux cristaux de quartz de diverses couleurs — quelques-uns étaient pourpres, d'autres jaunes, d'autres enfin aussi trans-

parents que l'eau. Il y avait aussi des charges de wagons d'ammonites pétrifiées, d'un volume tel que deux hommes auraient eu peine à les soulever; presque toutes ces pétrifications contenaient de beaux cristaux, et comme M. Catlin ne cessait d'en ramasser et d'en casser pour mieux les étudier, cette occupation lui valut de la part des Indiens du voisinage le surnom de *mangeur de pierres*.

« Nous arrivâmes enfin au Rio Trombutas dont les rives possèdent quelques villages d'Indiens très-hospitaliers. Ayant rencontré deux métis et plusieurs Indiens qui chargeaient un grand canot de peaux d'animaux et d'autres objets à destination du Para, nous en profitâmes pour descendre le fleuve avec eux. Ce canot, qui avait de quarante à cinquante pieds de long sur cinq de large, consistait en un seul tronc d'arbre, creusé et muni de bords hauts d'un pied à un pied et demi, et fortifié par des étançons entrelacés avec des feuilles de palmier, de manière à tenir les vagues en respect. A pleine charge ce canot pouvait porter facilement de quatre à cinq tonnes.

« A la source de ce fleuve nous étions exactement sous l'équateur; le soleil frappait alors perpendiculairement sur nos têtes. Il n'y a point d'hiver dans ce pays : c'est un été et un printemps perpétuels. Tout est en pleine floraison d'un bout de l'année à l'autre. Tous les arbres y sont toujours verts, et nous voyions en même temps sur leurs rameaux des fruits mûrs et des fleurs fraîchement écloses.

« La gelée y est inconnue, et le commandant tomba dans un grand discrédit auprès de la population d'un

petit village où il s'était arrêté quelques jours pour faire des portraits, en s'efforçant d'expliquer à ces *fils du soleil* combien le pays d'où il venait était différent du leur. Il entreprit de leur décrire la *grêle* et la *neige*, mais comme il n'y a point, à ce qu'il paraît, de termes dans leur langue pour exprimer ces objets, ils ne pouvaient pas le comprendre le moins du monde. Et quand il leur parla de la *glace*, de nos rivières qui gèlent, et qui deviennent si dures que nous pouvons marcher et courir sur leur surface, et même y faire passer nos chevaux et nos voitures, leur incrédulité éclata en rires et en railleries de toute sorte. Un vieillard (suivant toutes les probabilités, un de leurs docteurs) qui s'était opposé fortement à ce qu'on laissât faire des portraits, commença à s'élever contre M. Catlin de la façon la plus violente, disant à ses gens que c'était une chose très-ridicule que de prêter l'oreille à de pareils contes, et que le mieux était de s'éloigner au plus vite de celui qui se les permettait.

« Le commandant m'envoya chercher — j'étais alors sur le bateau — et me pria d'attester la vérité de ce qu'il venait de raconter, ce que je fis facilement; mais mon assertion ne fit qu'augmenter le tumulte, et les faits n'en parurent pas plus vraisemblables aux Indiens, car le docteur leur dit que *tout cela ne servait qu'à rendre le mensonge plus fort!*

« Nous n'avions pas d'autre genre de preuve à leur offrir; et le vieux docteur s'enveloppant dans sa peau de jaguar, se dirigea fièrement vers le village, distant de quelques verges. Nous étions alors assis sur le bord du fleuve à l'ombre de quelques palmiers, sous

lesquels la plupart des habitants du village étaient rassemblés pour voir peindre les portraits.

« La plus grande partie de la foule se leva et suivit le docteur jusqu'au village, et quelques femmes plaçant leurs mains sur leur bouche, commencèrent à hurler et à se lamenter, croyant sans doute que l'insulte que nous faisait le docteur était telle que les hommes blancs se croiraient dans l'obligation de la venger, et qu'il y aurait bientôt un combat.

« Le chef, cependant, qui était un homme de bonne mine et de manières dignes, resta assis à côté du commandant, lui dit que le vieux docteur s'était conduit d'une façon très-ridicule, et l'affaire en resta là ; M. Catlin en fut quitte pour être affublé d'un nouveau sobriquet — les femmes l'appelèrent *eau durcie*, nom sous lequel, sans aucun doute, on parlera longtemps de lui dans ces montagnes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Dès que nous eûmes recruté l'équipage du canot, que celui-ci fut chargé, et que le commandant eut achevé quelques esquisses, nous nous mîmes tous en route pour l'Amazone, — route d'environ trois cents milles, le long de laquelle vous pouvez bien vous imaginer que la *vieille Minié* eut encore beaucoup à faire. Tous les animaux ainsi que les oiseaux et les plantes nous parurent être les mêmes que sur l'Essé-quibo ; mais le nombre des jaguars et des singes avait au moins triplé.

« Les premiers de ces animaux habitent principalement les rives du fleuve, leur nourriture favorite consistant dans les tortues à écailles douces qui sortent de l'eau pour déposer leurs œufs dans le sable

pendant la nuit. Les jaguars les guettent, fondent sur elles, en retournent un grand nombre sur leur dos avec leurs griffes, et, après en avoir dévoré autant qu'ils veulent, et avoir retiré du sable leurs œufs qu'ils mangent comme une sorte de *dessert*, ils grimpent à l'endroit le plus élevé de la rive, où ils se couchent jusqu'à ce que la faim les presse de nouveau ; alors ils n'ont plus qu'à sauter sur la table qu'ils se sont préparée ; de cette manière ils deviennent si gras que leur poil brille comme s'il était huilé.

« Quand, de leur gîte, ils nous entendaient parler et ramer, on les voyait nous épier, ne montrant que leur tête au-dessus du gazon et des herbes. Nous dirigions alors notre canot assez près de la rive pour tirer sur eux, sans les manquer jamais. Le commandant conquit ainsi cinq belles peaux, dont l'une est celle d'un beau jaguar noir, espèce très-rare ici ; quant à moi, j'en ai eu huit, dont chacune est percée entre les deux yeux aussi exactement que si j'y avais placé la balle avec le doigt.

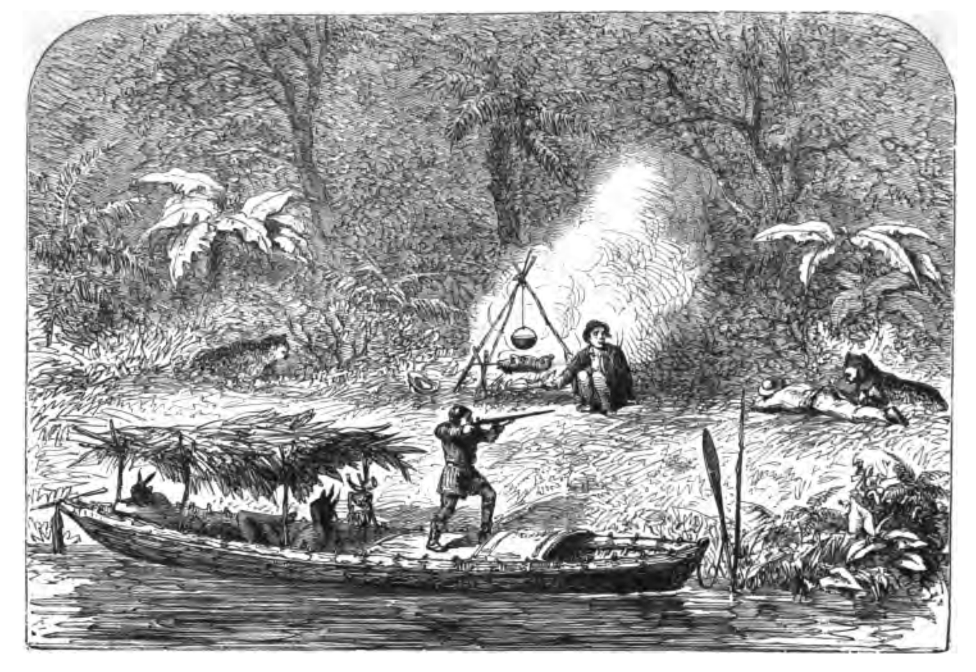
« Tuer ces gaillards-là de cette manière, c'est comme si l'on tirait à la cible à une distance de trente à quarante pas, et cela, direz-vous, est un jeu d'enfant. Nous aurions pu toutefois faire acte de vrais chasseurs en allant les chercher à terre ; mais nous n'en avions ni le temps ni un bien vif désir, et nous avions grand soin de ne pas descendre à terre quand nous apercevions leurs traces. Leurs repaires nous étaient généralement indiqués par des carcasses de tortues étalées sur les bancs de sable, et cet indice suffisait pour nous mettre sur nos gardes.

« Nous faisions d'habitude une halte vers midi,

pour nous reposer et dormir pendant la plus grande chaleur. Un jour que nous avions pris terre sur un côté du fleuve qui ne portait aucune trace de jaguar, et tandis que nos Indiens dormaient dans le canot, M. Catlin, le métis et moi, nous avions allumé sur la rive un grand feu pour faire rôtir un gras pécari que j'avais tué du canot. Le commandant assis d'un côté du foyer et moi accroupi de l'autre, nous étions tout entiers à notre opération culinaire; armé d'une cuiller de bois, il arrosait notre futur dîner avec l'excellent jus de viande qui s'amassait dans un poêlon à manche court, que je tenais soigneusement sous le rôti. Tout à coup je remarquai que les yeux de M. Catlin se fixaient attentivement sur un objet placé derrière moi, dans la direction d'un bouquet de palmiers, sous lequel le métis notre guide venait de s'endormir profondément.

« Smith! murmura doucement le commandant, restez calme et froid, ne répandez pas le jus de la viande et ne bougez pas d'un pouce; il y a un magnifique jaguar juste derrière vous! » Je continuai à tenir la poêle, mais détournant peu à peu la tête, je vis la bête carnassière étendue tout de son long à côté du métis, qui dormait le visage contre terre; l'animal soulevait avec ses pattes l'un des pieds de l'homme et jouait avec lui, en apparence au moins, avec autant de précaution et aussi innocemment qu'un petit chat aurait pu le faire.

« Le commandant, qui avait déposé son chapeau derrière lui, se laissa glisser, les pieds en avant, du haut de la rive gazonnée jusqu'au bateau, où nous avions laissé nos armes. A peine eut-il un pied sur



Convives inattendus et mal reçus

le pont qu'il eut aussi sa carabine dans sa main. J'espérais qu'il aurait pris ma vieille Minié, mais il préféra la sienne. Pour viser il fut obligé d'attendre une minute environ, que l'animal eût relevé la tête assez haut pour ne pas mettre en danger le corps de l'homme qui le masquait, et par-dessus lequel la balle devait passer. Impatienté, il poussa un sifflement qui attira sur lui l'attention de la bête fauve; elle souleva la tête, ouvrit les yeux et, les tournant de son côté, parut prête à prendre la fuite.

« Au bruit de la détonation qui suivit immédiatement, le jaguar poussa un cri effrayant, bondit à environ quinze pieds en l'air et retomba roide mort. L'Indien sauta à peu près aussi haut dans une autre direction, et au même instant s'élança et disparut, comme un éclair, un second jaguar qui jusque-là s'était tenu tapi dans un massif de broussailles, distant d'environ quinze pieds de l'endroit où le commandant s'était assis auprès du feu.

« Quand notre pécari fut rôti, et que le jaguar (qui était une belle femelle) eut été porté à bord, nous poussâmes un peu en avant dans le courant et nous attendîmes une couple d'heures dans l'espérance que le mâle se remontrerait sur la rive ; mais nous attendîmes en vain et nous dûmes continuer notre course sans plus penser à lui.

« Dans une autre occasion, ayant accosté une plage sablonneuse, étalée entre l'eau du fleuve et la lisière de la forêt, quelques-uns d'entre nous se disposaient à pénétrer sous bois, quand un sifflement aigu suivi de l'apparition d'un énorme alligator nous arrêta subitement. Comme l'affreuse bête sortait d'un

massif d'arbres pour regagner le fleuve, il venait droit à nous, et nous étions sur le point de chercher un refuge dans notre bateau, quand notre brave petit métis, plus habitué que nous aux allures du monstre, courut à sa rencontre sans aucune arme, les yeux inébranlablement fixés sur les siens. Quand ils furent à dix pas l'un de l'autre, l'animal s'arrêta, releva la tête et, tenant son effroyable gueule si ouverte que sa mâchoire supérieure faisait un angle droit avec son dos, il poussa un horrible sifflement.

Le petit métis, immobile, se contenta de nous demander doucement une bûche de bois ; un de nos gens s'élançant aussitôt sur la plage, en rapporta un tronçon d'arbre flotté, gros comme la cuisse d'un homme, et long d'environ deux mètres. Le métis, le balançant horizontalement dans ses mains, s'avança vers le monstre et le lui jeta en travers dans la gueule, qui se referma sur ce semblant de proie avec la rapidité de l'éclair, et nous entendîmes les dents longues et aiguës des deux mâchoires pénétrer dans les fibres du bois avec d'horribles craquements.

« Notre petit champion, s'élançant alors à côté de l'animal, monta à califourchon sur son dos, et bientôt accourus tous à son aide, nous renversâmes la brute stupide, l'accablant de coups et la traînant dans toutes les directions ; mais rien ne put lui faire lâcher le tronçon de bois, et rien ne le pouvait, nous assurèrent les Indiens, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, c'est-à-dire pendant huit ou dix heures encore.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Je ne crois pas que le bruit d'un fusil eût jamais

retenti auparavant sur ces rives, car on ne peut se faire une idée du tumulte qu'y soulevait l'explosion de ma vieille carabine. Je l'ai quelquefois fait parler au milieu du jour, quand tout était silencieux et que pas une feuille d'arbre ne bougeait; et soudain, elle éveillait un concert de plusieurs milliers de voix s'élevant, non-seulement du faîte des grands ardres où bondissaient des légions de singes, mais des masses mouvantes de ramées et de feuillage, secouées par des myriades de perroquets, épiant curieusement notre passage sans laisser entrevoir une seule de leurs brillantes plumes.

« Pendant une de nos haltes méridiennes, à la lisière de l'ombreuse et éternelle forêt, un nombre prodigieux de singes apparut tout à coup au-dessus de nos têtes, sautant, gambadant et babillant avec une animation si inaccoutumée, que je crus, ainsi que le commandant, à une attaque prochaine de la part de ces animaux. Leur multitude ne cessait de s'accroître, et on ne pouvait prévoir quand et comment s'arrêteraient leur nombre et leur folie.

« Notre petit métis, souriant de notre appréhension, nous dit que pour faire un tel vacarme il fallait qu'ils eussent dérobé quelque chose dans le canot. Je courus aussitôt à l'embarcation, où tous nos gens reposaient, plongés dans un profond sommeil, et je m'assurai aussitôt que deux belles parures de tête, en plume, achetées le matin même à une troupe d'Indiens, avaient disparu, ainsi que notre poudrière laissée par mégarde sur le pont du canot. En témoignage irrécusable du larcin, une pluie de plumes ne tarda pas à tomber sur nos têtes.

« Les petits voleurs avaient emporté les deux parures au sommet des arbres, et pendant que les uns travaillaient à les mettre en pièces, les autres gambadaient avec des tuyaux de plumes dans leurs bouches, ou les fixaient derrière leurs oreilles à la manière de nos commis de magasin. Quant à la poudrière, ballotée de çà, de là, entre les rameaux de la verte coupole, nous entendions le bruit qu'elle faisait, sans qu'il nous fût possible de l'apercevoir.

« Un des hommes de notre bateau, attiré par tout ce tumulte, entra dans une telle colère, que saisissant la *vieille Minié* que j'avais déposée contre un arbre, il coucha en joue un grand singe, qui, suivant lui, était l'auteur de tout le mal, et le précipita sur le sol, l'épine dorsale fracassée.

« Les cris de détresse du pauvre animal imposèrent silence à tous ses congénères, et tous disparurent en un instant, mais la poire à poudre ne revint pas. Quoiqu'il eût été convenu entre nous, au moment du départ, que l'on ne tuerait pas de singes, il était impossible de guérir le pauvre blessé, et nous fûmes forcés de l'achever.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Les serpents sont très-nombreux dans ces parages ; quelques-uns y atteignent de fortes dimensions. Les Indiens nous dirent y avoir tué d'immenses anacondas et des boas constrictors de grande taille, mais nous n'avons pu voir aucun échantillon de ces deux espèces. Il n'en a pas été de même des serpents à sonnettes, et nous en avons tué plus d'un nageant dans le fleuve.

« Un jour que nous longions une berge haute d'une

quinzaine de pieds et entièrement dépourvue de végétation forestière, M. Catlin eut l'idée d'y aborder pour voir du haut de cet escarpement ce qui s'étendait au-delà. A peine eut-il touché la terre et fait deux ou trois pas en avant, que je le vis reculer, les yeux fixés devant lui, sur un objet que je ne pouvais apercevoir. Presqu'en même temps il s'écria vivement en étendant la main en arrière : « Smyth ! une carabine ! — Voulez-vous la mienne : lui dis-je. — Non ! sans délai, donnez-moi *Sam !* » Je lui remis son fusil, et rapide comme l'éclair, il l'épaula et fit feu. Je vis alors un gros serpent s'élancer du sol beaucoup plus haut que la tête du commandant, et tomber à ses pieds, pendant que celui-ci, bondissant en même temps en arrière, retombait dans le bateau, sa carabine à la main et pâle comme un spectre. Coïncidence effrayante, je vous assure ! — Il me dit qu'il venait de tirer sur un serpent à sonnettes, et qu'il l'avait manqué. L'explosion du fusil et l'attaque du reptile avaient eu lieu simultanément ; le serpent l'avait heurté en pleine poitrine, mais heureusement ne l'avait pas mordu. Comment avait-il manqué la bête, c'est ce qu'il ne pouvait expliquer, à moins que la charge n'eût glissé hors du canon auparavant. « La tête du serpent, ajouta-t-il, était droite, élevée et parfaitement immobile ; à soixante pas je devais atteindre mon but. »

M. Catlin portait un sarrau de grosse toile brune, fermé par des cordons sur le cou et sur la poitrine. A l'instant même où il me contait son aventure, je remarquai sur son vêtement une tache de sang de la grandeur d'une demi-couronne, et je m'écriai : « Vous

êtes mordu? » A ce cri tous nos gens accoururent autour de nous, les Indiens comme les autres. Ayant ouvert la blouse, nous vîmes encore plus de sang sur la chemise, et plus encore sur la flanelle qui recouvrait la peau. La poitrine, précipitamment mise à nu, présentait une tache sanglante, large comme la paume de la main. Le sang fut étanché, et le fidèle petit métis, agenouillé devant M. Catlin, se disposait à sucer la blessure, méthode usitée par les Indiens pour en extraire le venin; mais après une rapide recherche de la lésion, il se releva, et, avec un sourire de bonheur : « Il n'y a pas de mal, dit-il; vous « trouverez le serpent sans sa tête! »

« Un de ses compatriotes gravit la berge à l'endroit où l'incident s'était passé, et là, après avoir écarté quelques tiges d'herbe avec le bout de sa pagaie, il nous montra le monstre régulièrement enroulé, à la place où il était tombé; son tronc, décapité mais encore droit, semblait se préparer à une nouvelle attaque. Sa tête avait été détachée par le coup de feu aussi régulièrement que par une arme tranchante, au moment même où il prenait son élan; ce qui n'avait pas empêché le tronc mutilé et sanglant de suivre l'impulsion donnée et de heurter le commandant au point même où, s'il eût été moins bon tireur, les crochets du reptile eussent pénétré et fait de son corps un cadavre en moins de dix minutes.

« Un coup de pagaie mit fin aux convulsions du serpent. Sa longueur était de cinq pieds, et sa grosseur égalait celle de mon bras au-dessus du coude. N'est-il pas étrange que la vie persiste pendant plusieurs heures dans cet animal privé de sa tête, au

point même que le tronc s'élancera sur vous, si vous venez à le toucher avec un bâton; tandis qu'au contraire, le moindre coup qui lui casse l'épine dorsale le tue instantanément. Nous avons vérifié ce fait en maintes occasions.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« En continuant à suivre le cours du Trombutas, notre attention et nos craintes furent, peu de temps après, éveillées par les hurlements et les chants peu mélodieux de plusieurs centaines d'Indiens de tout sexe et de tout âge, qui descendaient la rivière derrière nous avec une extrême rapidité. Cette troupe, qui semblait nous poursuivre, venait des villages hospitaliers que nous avions traversés, et se rendait à une plage fameuse, comme *rendez-vous* des tortues, qu'on y venait chasser à cette époque de l'année.

« Ces braves gens nous invitèrent à nous joindre à eux; nous y consentîmes, et nous campâmes tous ensemble un peu avant la nuit.

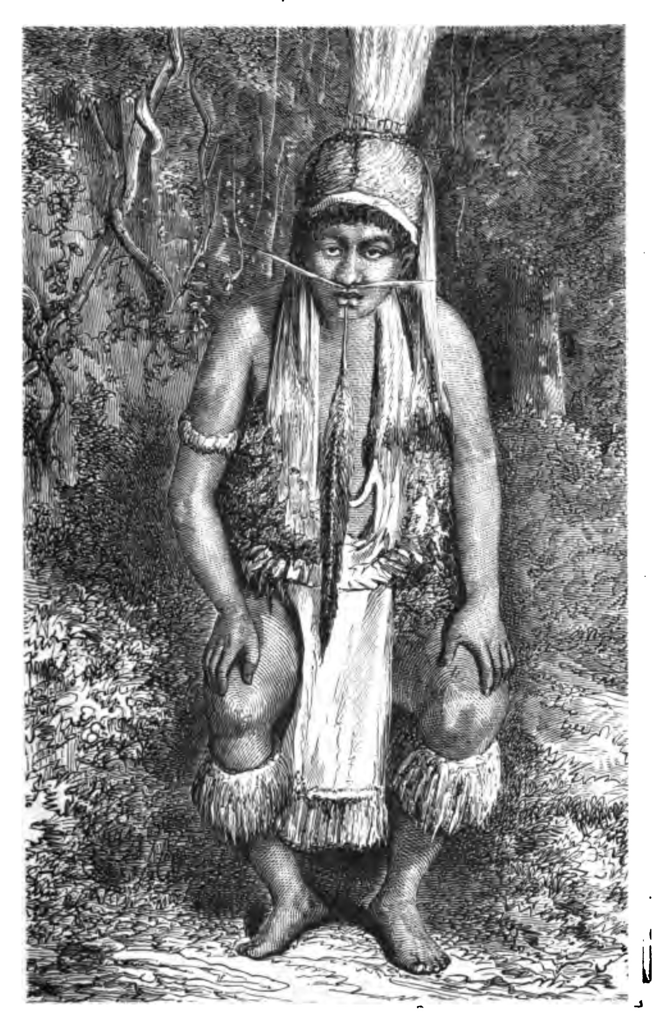
« Ils nous racontèrent que le théâtre de leurs opérations était une longue plage sablonneuse, située précisément en amont de l'endroit où nous avions débarqué, et que, connaissant la configuration du terrain, ils étaient également au fait de l'heure de la nuit où l'on devait attaquer les tortues et de la manière de conduire la chasse. Ces tortues ont des écailles fines, et sont un mets délicieux. A certaines époques de l'année elles sortent du fleuve en grand nombre, généralement vers minuit, et se traînent sur les bancs de sable jusqu'à cinq ou six verges de la rive; là elles creusent dans le sable des trous d'un pied et quelquefois plus de profondeur, et y déposent

chacune cinquante ou soixante œufs de la grosseur environ d'un œuf de poule, parfaitement ronds, et revêtus d'enveloppes molles ; ils ne renferment que des jaunes et sont aussi bons à manger que des œufs de basse-cour.

« Il est étrange que ces animaux ne se montrent jamais pendant la journée ; vous les épieriez d'un bout du fleuve à l'autre, que vous ne les verriez jamais que la nuit, et jamais avant minuit — heure à laquelle ils sortent de l'eau pour déposer leurs œufs que la chaleur du soleil fait seule éclore.

« Les Indiens, parfaitement au courant de toutes ces choses, avaient campé à une distance d'environ un demi-mille en amont de la zone de sable en question, et s'étaient fait des espèces de tentes avec des nattes de feuilles de palmier, qu'ils apportaient roulées dans leurs canots. Les feux étaient allumés, et tout autour régnait beaucoup d'entrain et de gaieté, mais il n'y eut ni repas ni danse avant la chasse qui devait avoir lieu un peu avant minuit. M. Catlin disait qu'il n'aurait pas voulu manquer ce spectacle pour cinquante livres sterling. Il essaya de faire danser quelques-uns des hommes ; mais ils objectèrent que leur *ventres étaient trop vides*, qu'ils n'avaient rien mangé depuis quatre ou cinq jours, de telle sorte qu'un repas de tortue était ce qui leur souriait le plus ; qu'ensuite ils danseraient tant qu'on voudrait.

« Pendant ce temps toutes les femmes étaient occupées à fabriquer des torches avec une sorte de feuille de palmier qui brûle comme une pomme de pin. Il y avait là un docteur, espèce d'exorciseur, qui se livrait aux pratiques de son art pour faire venir



Un chef indien.

les tortues ; il avait dit aux Indiens qu'il craignait qu'elles ne vinssent pas cette nuit-là, et comme beaucoup d'entre eux ajoutaient foi à ses paroles, la troupe devint soucieuse et triste.

« Cependant vers onze heures un quart tous les hommes partirent, laissant les femmes derrière eux pour former l'arrière-garde avec des torches ; mais on leur recommanda à toutes de ne pas articuler un seul mot à haute voix, à partir de ce moment.

« L'homme qui semblait être le chef de la troupe, était un de ceux dont le commandant avait fait le portrait pendant que nous nous étions arrêtés dans son village quelques jours auparavant. Il prit la tête de la bande et la guida à travers un massif de grands arbres, large d'environ un quart de mille ; il avait à la main une petite torche pour éclairer la route ; il portait en outre l'extrémité d'une longue corde que nous tenions, M. Catlin et moi, pour ne pas nous écarter du sentier ; le reste de la troupe suivait à la file, suivant l'usage indien, et sans proférer un seul mot.

« Quand nous fûmes parvenus de l'autre côté des grands arbres, en face du banc de sable, voyant qu'il n'y avait rien encore, notre ami le guide et deux ou trois autres prirent, avec le commandant et moi, le parti de s'asseoir derrière quelques buissons de palmiers nains qui avaient été disposés dans ce but avant la nuit ; les autres hommes, au nombre d'une centaine environ, se couchèrent tous à plat ventre, formant, à quelques pas derrière nous, une ligne parallèle à celle du fleuve.

« De l'endroit où nous nous étions placés derrière

l'écran de palmiers nains nous pouvions voir à notre aise le banc de sable qui paraissait tout à fait blanc; l'arrivée des tortues sur le sable devait être annoncée au moyen de la corde qui s'étendait de la main du chef jusqu'au dernier rang. On ne vit rien pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure; enfin au moment où j'allais m'endormir, je me sentis pincer la jambe; un coup d'œil jeté à travers l'écran me permit de voir les sables, jusqu'aux bords du fleuve, entièrement noircis par l'irruption des tortues qui sortaient de l'eau. On aurait dit une armée en marche.

« L'avis en avait été donné à l'arrière-garde, et tout le monde savait ce qui se passait sur la plage quoiqu'on ne pût rien voir, mais tous les Indiens demeurèrent immobiles comme la mort. Quand les tortues furent parvenues à dix ou douze mètres de la rive, elles se mirent à creuser le sable avec leurs pattes, faisant des trous et y déposant leurs œufs. Ce travail s'exécuta avec une si grande célérité, que dans l'espace d'une demi-heure tous les trous furent recouverts, et l'on vit alors la masse noire se mettre en mouvement vers l'eau. A l'instant le signal fut donné; et, aussi prompts que le vent, les Indiens se jetèrent sur elles et les renversèrent sur le dos. De ma vie je n'ai vu une pareille bousculade, je n'en avais aucune idée auparavant! Des centaines de tortues furent retournées de cette manière; des milliers d'autres regagnèrent le fleuve, mais beaucoup en furent retirées par les Indiens qui plongèrent à leur suite.

« Tout ceci fut accompli en moins d'une minute,

sans autre bruit que des rires et des grognements. Le chef alors fit entendre un sifflement aigu qui était pour les porteurs de torches le signal d'accourir, et en cinq minutes ils furent sur la plage, femmes et enfants, et chacun d'eux, une torche allumée à la main, parcourut le champ de bataille pour compter le nombre des victimes couchées sur le dos.

« Cet ensemble de figures sauvages, de torches enflammées et de superbes forêts, éclairées nuitamment, formait, au dire du commandant, la plus magnifique mise en scène qu'il eût jamais contemplée. Je suis sûr qu'aucune peinture ne pourrait la reproduire exactement.

« Les femmes ayant choisi une douzaine environ des plus belles tortues pour leur repas, la troupe s'en retourna au camp avec ses torches allumées, laissant les prisonnières sur le champ de bataille jusqu'au lendemain matin.

« Le camp, où toutes les marmites bouillaient, nous offrit, au retour, un spectacle des plus amusants par l'agile dextérité avec laquelle les malheureux amphibies furent dépecés et préparés, par la célérité qui présida à la confection du potage et l'avidité qui fit disparaître celui-ci.

« Soupes et fricassées étaient en vérité délicieuses, et si nous eussions eu l'estomac et l'appétit de ces sauvages, nous nous serions jetés sur ces mets avec autant d'avidité qu'eux, au risque de nous gorger comme eux jusqu'à l'abrutissement.

« Le commandant et moi, ayant passé le reste de la nuit dans notre canot, nous nous levâmes de

bonne heure pour voir la manœuvre sur le champ de bataille, mais, à notre grande surprise, personne ne bougea et n'arriva avant dix ou onze heures, car tous les hommes avaient dormi profondément à la suite de leurs fatigues et de leur voyage de la veille.

Vers midi, après avoir fait un nouveau festin, ils se levèrent en masse et arrivèrent sur les sables où gisaient leurs victimes. Les femmes avaient apporté de grand paniers, et les hommes, se tenant autour des tortues avec de grands couteaux, enlevaient les carapaces et ouvraient les carcasses de ces animaux. Les femmes s'approchaient alors, et, après avoir enlevé la graisse jaune des intestins, elles la jetaient dans leurs paniers. Quand toute cette graisse eut été recueillie et qu'on eut fait choix des meilleurs animaux pour la table, les femmes et les enfants se mirent à la recherche des œufs!

« Ce fut peut-être la scène la plus curieuse de toutes. Avec les pagaies qu'ils avaient apportées de leurs canots, ils se jetèrent sur les *trésors cachés* comme autant d'Irlandais sur un champ de pommes de terre.

« Comme cette partie du travail n'exigeait ni couteau, ni aucun autre instrument tranchant, elle était regardée comme au-dessous de la dignité d'un guerrier; aussi les hommes se tenaient-ils assis, fumant leurs pipes pendant que les femmes l'exécutaient.

« La quantité d'œufs qui se trouvaient dans le sable est réellement incroyable, et c'est une chose incroyable aussi que la célérité avec laquelle ils y avaient été déposés! Ces œufs, toutefois, ne prove-



Vue de Santarem, sur le fleuve des Amazones.

naient pas seulement des animaux que l'on avait tués, mais bien de toute la bande, et très-probablement il y en avait eu des centaines qui avaient trouvé leur salut dans l'eau pour une qui avait été prise.

« Quant à ces œufs, les Indiens nous assurèrent qu'ils avaient été tous déposés pendant que nous étions à l'écart, faisant le gué. Mais cette assertion trouva le commandant incrédule; il lui paraissait impossible que les tortues eussent déposé une si grande quantité d'œufs en si peu de temps, et peu naturel également qu'elles se fussent trouvées prêtes à les déposer dans la même nuit et au même moment. Mais le docteur indien affirma que cela était positif, et qu'il pouvait toujours prédire exactement et à l'avance la nuit où elles sortiraient du fleuve.

« Les femmes et les enfants furent occupés pendant la plus grande partie de l'après-midi à recueillir la graisse, les carcasses et les œufs, et à les empaqueter dans leurs canots. La graisse, portée dans leurs villages, est placée dans de grands vases d'où l'on extrait une huile jaunâtre très-riche et estimée à l'égal du meilleur beurre. Ils la portent au Para dans des jarres de leur invention, et ils l'y vendent à très-bon prix.

« Il était trop tard pour que nous pussions partir ce jour-là, et nous restâmes avec les Indiens encore une nuit. M. Catlin essaya de les faire danser de nouveau, mais le vieux docteur lui dit que maintenant *leurs ventres étaient trop pleins;* qu'ils devaient consacrer plusieurs jours uniquement à *manger*, et que pendant cette bombance il leur était difficile de danser.

« Aussi le lendemain matin nous nous mîmes en route, emportant avec nous trois ou quatre grosses et belles tortues et un boisseau d'œufs.

« Ces tortues étaient pour nous un grand luxe, et




Jeune Indien du bas Amazone.

pour moi particulièrement les œufs l'étaient encore davantage, car jamais auparavant je n'avais mangé d'un mets avec autant de plaisir. Une chose cependant continua à intriguer le commandant, c'est que

parmi ces œufs aucun n'était vieux, mais que tous étaient également frais comme le docteur indien nous l'avait dit.

« Après avoir débouché dans le puissant cours de l'Amazone à Obidos, nous eûmes encore un voyage de six à huit jours pour descendre jusqu'à Santarem, ville située à l'endroit où s'arrête la marée, et qui peut contenir environ deux cents maisons. De là nous descendîmes à Para, qui est tout à la fois un port de mer, une grande ville et une cité très-florissante, siége d'un commerce considérable. Je l'aime trop pour la quitter; j'ai trouvé, je crois, le moyen d'y jeter les bases d'un bon commerce; et comme j'ai vu maintenant autant de la vie sauvage que je désirais en voir, je pense que ce que j'ai de mieux à faire est de me fixer ici.

« M. Catlin, après un séjour de trois mois en ville ou dans les environs, m'a quitté pour remonter l'Amazone.

« J. S. »

---

# CHAPITRE XVII.

**Additions aux deux chapitres précédents.**

Je n'ai pas craint de publier, à peu près *in extenso*, les extraits qui précèdent, parce que leur auteur y décrit d'une façon très-pittoresque des scènes et des faits dont nous avons été les témoins ensemble, et parce que je devais bien cette marque de reconnaissance aux talents de ce jeune homme, aussi bien qu'à la fidélité et au dévouement qu'il m'a témoignés, après avoir volontairement offert de m'accompagner et de m'aider dans mon voyage à travers une contrée sauvage et pleine de périls.

Smith raconte bien et fidèlement, mais il voyage vite. Il nous a déjà conduits au Para. C'est une grande distance franchie en peu de temps. Il a laissé de côté plusieurs choses importantes : sans oublier mes amis les Indiens, il a passé trop rapidement sur les *Carribes* et les *Macouchis*, les *Accoways* et les *Warrows*, dans la Guyane hollandaise; les *Arowaks*, du Rio Cocantyn; sur les *Tarumas* et les *Oyaways*, qui, avec les tribus errantes sur les plaines de Vénézuéla, ne sont que des branches ou sections de la

grande famille *Caraïbe*, laquelle occupe un cinquième au moins de l'Amérique méridionale.

Ce groupe nombreux habitait aussi toutes les petites Antilles à l'époque de la découverte de ces îles par Colomb; mais depuis cette famille a été détruite, ou a émigré pour échapper à l'esclavage que les Espagnols essayaient de faire peser sur elle, et elle s'est réfugiée sur la côte de l'Amérique méridionale et centrale, où on la trouve encore.

Ces Indiens sont généralement d'une taille inférieure à celle de la plupart des races américaines du nord, auxquelles ils ressemblent assez, par les traits et la couleur aussi bien que par les mœurs, pour qu'on puisse les regarder, sans aucun doute, comme des rameaux du grand tronc américain.

Toutes les tribus de cette branche offrent entre elles une ressemblance frappante dans la constitution physique et les coutumes, et parlent des idiomes similaires qui seuls prouveraient une communauté d'origine. Leur peau est un peu plus noire que celle des races américaines du nord, et leur manière de se vêtir très-différente; ce qui n'est indubitablement que le résultat de la différence du climat. La température sous les tropiques ne permet que peu de vêtements, et les naturels de ces tribus vont presque nus, hommes et femmes, ne portant ordinairement autre chose que des sandales à leurs pieds et tout simplement des *feuilles de palmier* ou des ceintures autour de leurs reins. Cependant ils conservent un sentiment sévère de la décence et de la modestie, qualités qui recommandent ces pauvres créatures à l'estime du reste du monde.

Ils se frottent chaque jour le corps et les membres d'une graisse douce et limpide, et, quoiqu'ils ne jouissent pas d'une excellente réputation à ce sujet, ils sont néanmoins beaucoup plus propres et plus exempts de saleté et de vermine qu'aucune autre classe du peuple également pauvre, dans n'importe quelle partie du monde civilisé, où les lourds haillons de la misère ne sont lavés ni chaque jour, ni chaque semaine, ni chaque mois, ni même quelquefois chaque année.

Les Indiens que nous visitâmes sur la rive du Trombutas, les *Wac-Kas*, les *Zurumatis*, les *Zumas*, les *Tupis* et plusieurs autres, sont très-différents des tribus caraïbes qui vivent de l'autre côté des montagnes. C'est une race plus grande, plus solidement constituée et dont le teint est moins foncé. Ils appartiennent à la grande famille des Guaranis, qui occupe toute la partie orientale et septentrionale du Brésil, où elle est souvent appelée *Tupi*; pour quelle raison, je ne saurais le dire. *Tupi* est le nom d'une branche des Guaranis; ils parlent la même langue, avec très-peu de différences, et sans aucun doute ils proviennent de la même souche. La question de savoir si cette souche doit porter le nom de Guarani ou de Tupi est de peu d'importance.

La première histoire de l'Amérique méridionale nous apprend qu'il y a eu quelque part dans la vallée de l'Amazone une nation de *guerrières;* et le fleuve ainsi que la vallée semblent avoir tiré leur nom de cette tradition. Les Espagnols et les Portugais ont poussé leurs conquêtes et l'assujettissement des tribus indiennes aussi loin qu'ils ont pu le faire; et

comme ils n'ont pas encore rencontré d'Amazones, leurs historiens modernes ont placé celles-ci sur les rives du Trombutas, où les Indiens ont eu le bonheur de tenir leurs envahisseurs à distance, et où il était naturel d'inférer que résidaient ces femmes guerrières, puisqu'elles n'étaient nulle part ailleurs.

Les premiers découvreurs ont aussi légué à leurs successeurs la croyance que ces peuples étaient cannibales et mangeaient les étrangers qui se hasardaient à pénétrer chez eux. J'avais donc à lutter contre tous ces rapports *effrayants*, et l'on concevra facilement combien mes nerfs devaient être excités. Ceci exigea de moi une énergie morale plus grande, s'il est possible, que ma visite au *Nid du Tonnerre!* Mais que de choses merveilleuses s'évanouissent quand on se trouve en face d'elles!

Je reconnus bientôt qu'il n'y avait sur ce fleuve ni *Amazones*, ni *Dianes*, ni *Bacchantes*, mais des armées de *Gladiateurs*, d'*Appolons* et de *Faunes*. Leurs jeunes hommes et leurs enfants sont tous des *Faunes*. On peut voir souvent parmi eux *Castor* et *Pollux*, et le vieux *Silène* tenant Bacchus enfant dans ses bras.

La première chose que je pus découvrir ou apprendre sur le compte des Amazones se rapporte aux femmes de plusieurs tribus, qui se sont rendues célèbres par leur habileté à monter à cheval et par leur adresse à lancer le mortel bola sur le bœuf ou le cheval sauvage, aussi facilement que le feraient leurs maris. Mais lorsque dans les divers villages je pris des renseignements sur les cannibales, tout le monde se moqua de moi, même les femmes et les enfants, et chacun trouva mes questions très-ridicules; suivant

toutes les apparences, c'était là une chose dont ils n'avaient jamais entendu parler auparavant.

L'un d'eux me dit qu'ils n'étaient pas encore tout à fait assez pauvres pour avoir besoin de se manger les uns les autres, mais qu'un jour peut-être ils pourraient être réduits à cette nécessité. Bien plus, au milieu de cette conversation, un jeune homme défiant s'avança vers nous et dit : « Oui, dites à l'homme blanc qu'il y a plus bas le long du fleuve des gens de cette espèce ; il trouvera des hommes de sa couleur, qui vivent dans deux ou trois *wigwams* sur la rive gauche du fleuve, mangent la chair de leurs propres parents, et, qui pis est, vendent leurs peaux ! » Ces paroles excitèrent une grande hilarité parmi les Indiens ; et, en descendant le fleuve, à son embouchure, un peu en amont d'Obidos, nous trouvâmes sept *cannibales* — plusieurs Français et Américains — qui tuaient des singes, envoyaient leurs peaux à Paris pour en faire des gants de dames, et qui vivaient uniquement, comme ils nous l'avouèrent, de la chair de ces pauvres animaux.

Telle fut la première notion de cannibalisme que j'ai recueillie dans mes voyages parmi les Indiens de l'Amérique du Nord ou du Sud. Les livres sont remplis de monstres bien plus que les pays sauvages ! j'ai voyagé et vécu quinze années au milieu des Indiens sans rencontrer d'anthropophages ; et je ne crois pas qu'aucun homme ait jamais vu dans ces contrées autre chose que ce que je viens de décrire.

La remarque du pauvre Indien que nous venons de citer a sa portée et sa signification précise.

Comme rite religieux, comme cérémonial guerrier

après une victoire, il est arrivé que des sauvages ont mangé de la chair humaine, et ces actes, avec le



Jeune Indien du bassin de l'Amazone.

temps, ont passé à l'état de coutume; mais ce n'est pas là du cannibalisme.

Dans certaines circonstances, des blancs ont été réduits à la dure nécessité de se manger les uns les autres, et ont tiré au sort pour savoir lequel d'entre

eux serait tué le premier et servirait à la nourriture des autres, mais ceci, non plus, n'est pas du cannibalisme; autrement on pourrait prédire, à coup sûr, qu'avec le système de déprédation et de fraude pratiqué sur les frontières américaines, des milliers de pauvres Indiens seront, avant peu, contraints de devenir cannibales.

Quelques anciens voyageurs très-respectables et jouissant d'un crédit mérité ont affirmé avoir vu, près du détroit de Magellan, des Patagons de sept, huit et même dix pieds de hauteur! mais les voyageurs modernes, qui ont été dans ces régions et ont vécu parmi leurs habitants, ont trouvé que le plus grand n'a guère plus de six pieds. Il est évident que l'atmosphère, sous l'influence de certaines circonstances, a un pouvoir *amplifiant*, et devient un *medium* très-incertain, particulièrement pour les yeux des personnes nerveuses et impressionnables. Le premier Indien que j'aie jamais vu, mes petits lecteurs s'en souviendront, était un géant; mais une légère intimité le rendit beaucoup plus petit à mes yeux.

N'en est-il pas ainsi du cannibalisme, et d'autres monomanies non moins absurdes, telles que celle de se nourrir uniquement de terre glaise, dont on a accusé tant de tribus sauvages, qui, dans certains cas de maladie, de disette ou d'indigestion, avalent une ou deux boulettes d'argile? A ce titre, les sauvages seraient fondés à dire que certains peuples blancs ne se nourrissent que de sel.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mon ami Smith a parlé des belles et vertes plaines qu'arrose le Rio-Trombutas; eh bien, retournons

nous y asseoir encore quelques instants, à l'ombre des hauts palmiers dont la brise courbera sur nous les cimes en éventail; allons promener encore nos regards sur leurs pentes fleuries, mollement inclinées vers les rives du fleuve.

Quel jardin de plaisance, quel parc d'habitation princière possède des pelouses plus fraîches, plus veloutées, de plus belles cépées, de plus superbes futaies? Et ces myriades de fleurs sauvages et de joyeux volatiles, où trouveriez-vous leurs pareils?

Devant nous s'étend et monte la forêt vierge, aux voûtes sombres et compactes. Là des lianes se croisent, se tordent, se replient et s'élancent jusqu'aux cimes les plus élevées autour desquelles elles s'enroulent et s'entrelacent comme d'énormes couleuvres; on en voit d'étroitement serrées au tronc des futaies, d'autres suspendues aux branches comme des cordages rompus, et, sur toutes, la grande famille des *orchidées* étale en guirlandes et en bouquets les plus belles fleurs parasites. Puis, au-dessus de ce fouillis de troncs, de rameaux, de tiges sarmenteuses et de feuillages, où le vent et le soleil ne peuvent pénétrer, les palmiers et d'autres rois du monde végétal dressent leurs fûts géants et déploient leurs têtes altérées d'air et de lumière, offrant ainsi aux regards le grand et majestueux spectacle d'une seconde forêt superposée à la première et issue de son sein.

Ces scènes dans toute leur magnificence, dans tout leur éclat, se réfléchissent dans le miroir des eaux; et nous embrassons ainsi, d'un seul coup d'œil, quatre forêts, toutes identiques de formes et de couleurs. Mirage splendide! le bruit

cadencé de nos rames, le plus léger souffle échappé à nos poitrines et à nos lèvres, nous revient du fond de ces solitudes, répercuté par de longs échos. Le moindre cri en éveille d'autres sous ces voûtes profondes de verdure, et chaque détonation de nos carabines y devient le signal de clameurs sauvages arrachées à leurs hôtes inconnus, tandis que les cimes des grands arbres sont secouées par des multitudes de singes, et que des alligators, réveillés en sursaut sur les souches flottantes où ils bercent leur sommeil, se précipitent dans le fleuve, où leurs lourdes masses creusent de larges et profonds remous.

Au coude prochain de la rivière, la plaine nous réserve un autre tableau ; c'est toujours une forêt, mais une forêt en miniature. Entièrement composée de graminées de sept à huit pieds de haut, elle a aussi des fourrés inextricables, ses perchis compactes et ses lacis de lianes. Au-dessus de sa surface veloutée et onduleuse, une plante herbacée joue le rôle du palmier dans les grands bois ; c'est l'héliante, dont la haute et droite tige et le large corymbe noir et jaune dessinent comme des arabesques d'or bruni sur le front vert, rouge, rose et bleu de la prairie.

Quelles myriades de diptères, de papillons et d'oiseaux-mouches, bourdonnent, vibrent et butinent sur ce tapis de fleurs ! Mais qui a pu y ouvrir ce sentier ? — Il est marqué des traces du jaguar ; — écartons-nous-en ; laissons-le-lui. Faut-il aussi éviter ce joli petit serpent qui porte un collier blanc autour du cou ? — Ce ne peut être un crotale ? Oh ! non ; c'est une créature tout à fait inoffensive. Il ne mord jamais : ce n'est qu'un *pilote* On lui donne ce nom

parce que, précédant toujours le serpent à sonnettes, il semble le guider, le *piloter* le long des chemins. Diable! mais cette innocente créature vit en mauvaise compagnie, et quelque crotale se trouve probablement dans notre voisinage. Ils aiment à reposer à l'ombre pendant la chaleur du jour. Eh bien, éloignons-nous. Je ne puis dire que j'aime la société de ces messieurs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . Il était midi; au fond de notre barque, amarrée à la lisière de la forêt, surplombant le fleuve, nos gens se livraient à leur sieste quotidienne, et nous, assis un peu plus avant sous la feuillée, nous savourions la fraîcheur d'un ombrage dont le soleil au zénith nous faisait apprécier le charme. Tout était calme, tout dormait dans les bois et sur les eaux. « Que ce silence est imposant et triste! dis-je à mon ami Smith. On n'entend ni le chant de l'oiseau, ni le cri du grillon! Si nous faisions un peu de musique? — Volontiers, » répondit Smith.

Et élevant sa vieille Minié, il la déchargea sur la rivière; Sam l'accompagna, aussi vite qu'il put, de trois détonations.

Nos hommes, réveillés en sursaut, furent en un instant sur pied; mais nous les calmâmes d'un sourire, et le concert s'ouvrit par un chœur de plus de cinq cents singes, jacassant et hurlant de leur mieux. Il y avait parmi eux des sopranos, des ténors et des basses; on distinguait les dièses des bémols, les demi-tons des tons pleins, et ceux-ci des faussets. Et tout en faisant sa partie, pas un exécutant ne cessait de sauter, de danser, de cabrioler dans la ramille, et

de se suspendre aux branches et de se pencher sur nos têtes pour nous considérer à loisir.

Afin de donner toute facilité à l'instinct d'examen de ces animaux, nous poussâmes la condescendance jusqu'à nous lever et à aller nous asseoir dans un lieu complétement découvert. Puis à l'aide de ma lorgnette, je rapprochai de ma pupille tous ces petits curieux, je vis comme à la portée de ma main ces figures à l'œil vif et perçant, et je pus jouir, en les contemplant, du plus charmant spectacle. Je n'avais aucune idée de la propreté, de la grâce et de la beauté de ces étonnantes créatures avant de les voir de cette manière, dans leur élément naturel et dans toute la liberté de leurs mouvements. De quel point de la terre ces petits êtres avaient-ils pu se rassembler en si peu de temps et en si grand nombre? C'est ce qu'il était impossible de concevoir; et leur nombre ne faisait qu'augmenter. Comme des pigeons ils s'aggloméraient sur les branches des arbres, et même, dans quelques endroits, ils étaient empilés sur le dos l'un de l'autre, nous regardant tous et toujours avec une avidité croissante.

Un coup de fusil maladroitement parti mit fin à la conférence; jamais auparavant je n'avais vu une pareille déroute! en une demi-minute toute la bande fut hors de vue, et nous n'aperçûmes même plus ni la trace ni l'ombre d'aucun d'eux; ils ne revinrent pas. En même temps les bois retentirent de cris tumultueux. — C'était comme un *sauve qui peut!* proclamé dans toute l'épaisseur de la forêt. Le rugissement affreux du jaguar se fit entendre assez près de nous, et quand il cessa, un autre répondit du côté

opposé du fleuve. Les singes hurleurs, qui n'ont le gosier ouvert que la nuit, nous chantèrent cependant un air ou deux; des cygnes d'une blancheur éclatante, des bandes de canards et d'oies, cancanant et criant, passaient et repassaient devant nous en remontant et en descendant le fleuve, et les perroquets babillards, les perruches et les grands aras aux longues plumes rouges, jaunes et bleues, restaient suspendus aux branches des arbres, d'où ils semblaient épier ce qui se passait.

Cependant des cris d'alarme et d'effroi, même expirant dans le lointain, ne forment pas un fond bien musical. Mais quand la crainte eut cessé sans que la curiosité fut satisfaite, les chanteurs arrivèrent; les joyeux et les délicieux flûtistes se hasardèrent a sortir des buissons et des forêts élevées, et on les vit par centaines traverser le fleuve, quitter leurs sombres retraites dans les taillis et les petits bosquets qui couvraient les flancs des collines, et s'abattre autour de nous. Petits étrangers curieux et scrutateurs, avec vos poitrines et vos gorges rouges, vos blanches cocardes, vos jaquettes bleues et vos huppes couleur de pourpre, vos yeux vifs et perçants et vos têtes qui tournent sans cesse, je voudrais, pour vous saluer, connaître tous les noms qu'on vous donne!

Bientôt un doux gazouillement se fit entendre, une chanson en amena une autre, puis une autre encore; et jamais troupe d'oiseaux ne forma un pareil concert et ne fit entendre un chœur de sons aussi doux et aussi agréables que celui qui nous fut donné en ce moment.

Ils enflaient leurs petits gosiers pour produire les

notes les plus hautes possibles, puis ces voix s'abaissaient graduellement jusqu'à ce qu'elles eussent épuisé la gamme descendante; quelques-uns chantèrent des duos, d'autres des solos; chaque petit chanteur se rapprochait de plus en plus de nous en sautillant, et laissait tomber ses dernières notes avec un salut de la tête, ayant l'air de dire : *Voilà ! voilà ! ils ne peuvent pas l'emporter sur moi ! mon chant est certainement le plus beau !*

« Mais écoutez ! dis-je à Smith; la musique est contagieuse. » Et en effet, la mélomanie gagnait les grillons et les sauterelles dans l'herbe, et les grenouilles de toutes les dimensions parmi les nénuphars et les roseaux du fleuve; car suivant la coutume des grenouilles, quand l'une d'elles chante, toutes les autres doivent se joindre à elle, grosses et petites, n'importe à quelle heure du jour et de la nuit, de si loin que leurs voix puissent se faire entendre les unes des autres.

Tous les animaux, tous les oiseaux chantent dans cette contrée : — c'est véritablement le pays de la chanson. La musique est le langage du bonheur et de la joie. — Quelle heureuse création que celle-ci !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais toutes les réunions d'êtres n'y sont pas d'un caractère aussi paisible. La race porcine est représentée dans ce pays par celle des pécaris, espèce de cochon sauvage qui ressemble, par la couleur et les formes, aussi bien que pour le caractère, au sanglier du continent européen. Ils sont, il est vrai, plus petits de moitié, mais ils ont toute la férocité et toute la sagacité de cet animal, et ils sont tout aussi belli-

queux que lui. Un seul pécari n'est pas capable de lutter contre la force d'un homme, mais ces animaux réunis peuvent mettre un homme en pièces en très-peu de temps.

On trouve dans la vallée de l'Amazone et dans celle de l'Esséquibo un nombre prodigieux de pécaris, qui y vivent principalement des fruits amentacés qui tombent en grande quantité de différents arbres. Ils errent souvent en troupes de plusieurs centaines, et soutiennent, pour leur propre défense, de terribles combats contre l'homme, ou contre les animaux carnassiers.

Un jour, nous venions de faire notre repas sur la rive du fleuve, devant une forêt largement ouverte, quand Smith prit sa carabine dans la main, disant qu'il allait faire une promenade en descendant le long du fleuve, et voir ce qu'il pourrait tuer. Il avait la passion de la chasse, et c'était pour lui, à ce qu'il semble, une chose de peu d'importance de savoir ce qu'il chasserait, pourvu que, suivant son expression, il pût entendre la *vieille Minié parler*, et voir tomber son gibier.

Il descendit donc la rive du fleuve, et il pouvait avoir marché un grand quart d'heure environ, lorsque j'entendis le bruit de sa carabine; puis au bout d'une demi-minute une autre détonation suivie d'une autre et d'autres encore, n'ayant entre elles que le temps rigoureusement nécessaire pour recharger. Je commençai à craindre qu'il n'eût rencontré des Indiens hostiles ou quelque autre ennemi dangereux, et, saisissant moi-même ma carabine, et me faisant suivre d'un des Indiens du bateau portant son arc et

ses flèches empoisonnées, je me mis en route pour prêter assistance à mon fidèle compagnon. A ce moment même le feu cessa, et nous l'entendîmes appeler au secours de toutes ses forces. Nous accourûmes alors aussi vite que nous pûmes, tout en prenant les précautions nécessaires, en approchant de l'endroit où nous entendions sa voix. Je l'aperçus enfin, étendu sur le tronc d'un arbre tombé que ses branches avaient logé entre d'autres arbres, de manière que le tronc ne touchait pas tout à fait la terre; sa carabine était dans sa main gauche, et de l'autre il se tenait cramponné à une branche pour ne pas perdre l'équilibre, tandis qu'au dessous et autour de lui une masse compacte de deux ou trois cents pécaris, avec leurs soies toutes hérissées sur le dos, écumaient et aiguisaient leurs blanches défenses, en tenant sur lui leurs yeux enflammés.

Smith, me voyant approcher, me cria de prendre garde à moi.

Ses petits ennemis, pleins de sagacité, reconnurent par le ton de sa voix de quel côté lui venait du secours, et une centaine au moins, tournant leur attention vers nous, s'avancèrent à notre rencontre sans nous avoir vus, et sans que nous eussions dit un mot qui pût leur faire connaître notre arrivée.

Notre unique refuge fut le tronc d'un gros mora, derrière lequel nous prîmes position. Je me tins debout de manière à regarder autour de l'arbre et ma carabine prête à faire feu, pendant que l'Indien, qui avait tendu son arc, se tenait derrière moi; nous attendîmes ainsi jusqu'à ce que cette phalange de petits guerriers, marchant vers nous lentement et en

aiguisant leurs défenses, ne fût plus qu'à une distance de sept à huit mètres; alors je commençai à tirer sur le plus proche — et sur le voisin — et sur le suivant — et j'avais ainsi abattu quatre des chefs, quand les assaillants, voyant le premier rang et les plus braves tomber si vite, et pensant peut-être comme les Indiens, que cela devait durer *toute la journée*, poussèrent un grognement qui sembla être un signal compris de toute la troupe, car en un instant ils se sauvèrent à toutes jambes et furent bientôt hors de vue, laissant sur le champ de bataille les quatre que j'avais abattus et huit ou dix des chefs que Smith avait tués, avant d'avoir usé toute sa poudre et de se trouver dans l'obligation d'appeler au secours.

Il me dit qu'il avait découvert quelques-uns de ces animaux éparpillés dans le voisinage à la recherche d'une sorte de noix; que n'ayant aucune idée de leur grand nombre, il en avait tué un, et qu'aussitôt toute la bande l'avait assailli de toute part. Il ajouta que, s'il n'avait pas trouvé heureusement près de lui un arbre tombé, ou que son pied eût glissé après l'avoir trouvé, il aurait été écharpé en quelques minutes.

Je n'eus aucun doute de ce fait quand je vis la manière dont ils avaient coupé et lacéré avec leurs défenses le tronc de l'arbre sur lequel Smith s'était placé, et quand je remarquai les cadavres mutilés de ceux qu'il avait abattus, et que, suivant leur coutume, ils avaient mis en pièces dans leur colère.

---

## CHAPITRE XVIII.

Voyage sur l'*Amazone*. — De Para aux rives de l'Ucayal.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, je me séparai de mon ami Smith au Para, où il s'établit. Para est une grande et florissante cité commerciale, de quarante à cinquante mille habitants, sur le côté méridional de la vaste embouchure de l'Amazone, et à une quarantaine de lieues de la pleine mer. C'est aussi le chef-lieu d'une province brésilienne du même nom, plus vaste, à elle seule, que la France actuelle, mais moins peuplée que Marseille ou que Lyon.

On trouve, dans les environs de Para, les débris de plusieurs tribus indiennes, qui approvisionnent le marché de la ville en poisson, en huîtres et en fruits de toutes sortes, qu'ils n'ont que la peine de cueillir dans leurs forêts, où la seule famille des palmiers compte plus de cinquante variétés comestibles.

Entre Para et les Rios Tocantin et Xingu, je visitai une douzaine au moins de tribus indigènes ; puis, voulant faire connaissance avec un plus grand nombre, je m'embarquai sur un steamer pour remonter l'Ama-

zone. Déployez maintenant, sur votre table, une carte de l'Amérique méridionale, et voyez ce que j'avais devant moi ! Suivez de l'œil le cours du fleuve et de ses affluents, et tâchez de vous faire une idée exacte de la longueur de ces cours d'eau. Le plus grand de tous me porta d'abord jusqu'à Tabatingua, à 2900 kilomètres de Para, sur la limite occidentale du Brésil ; puis à Nauta, à 570 kilomètres de là, entre le Pérou et l'Équateur, au confluent de l'Ucayal et du Maragnon. Enfin après une dernière étape de 640 kilomètres, le steamer me déposa aux pieds des Andes, que je traversai pour me rendre à Lima, la plus belle ville du monde!

Mais peut-être trouverez-vous cette façon de voyager trop rapide ; alors laissez-moi revenir sur mes pas, pour jeter avec vous un coup d'œil sur la route.

Je m'embarquai à Para, sur le *Marojo*, premier steamer qui eût jamais remonté le fleuve. Il en était à son deuxième ou troisième voyage. Il y avait à bord quelques gentilshommes de Rio-Janeiro et du Para, formant avec leurs familles, une très-agréable société de voyageurs, surtout pour un étranger qui aurait su parler leur langue.

La première journée nous amena, vers midi, au milieu du vaste archipel qui sépare le golfe de Para de l'estuaire de l'Amazone. Le second jour nous vit à Santarem, point extrême où les marées se font sentir. Au-dessus de cette place nous commençâmes à lutter contre le courant et, pour la première fois, j'acquis la preuve que nous remontions un fleuve, et pour la première fois aussi, une preuve sensible de la majesté et de la grandeur de son cours.

J'avais, quelques mois auparavant, navigué lentement et dérivé au gré du vent le long de ses rives et de ses falaises, dans une chétive embarcation, depuis l'embouchure du Trombutas, sans être capable de les voir ou de les comprendre. mais nous étions maintenant montés sur le pont d'un steamer, nous luttions contre le courant et nous pouvions contempler à la fois les deux rives du fleuve, ce qui me fournit des données pour le mesurer.

Du milieu du courant, la distance était si grande jusqu'à l'une et l'autre rive que leurs forêts offraient une scène monotone et manquant de couleur ; ce fait ne servit qu'à me donner une idée exacte de la largeur de cette masse liquide qui entraînait tout. Mais quand le bâtiment file près du bord, ce qu'il fait presque toujours, pour éviter la force du courant, aucun pinceau ne décrirait la splendeur et la richesse des forêts qui changent d'aspect au fur et à mesure que l'on avance. Le bateau nous offrait à chaque tour de roue, un tableau devant lequel on aurait pu s'arrêter en extase ! mais pourquoi s'arrêter, puisque le tableau qui succédait à celui-ci était exactement aussi beau ? Toute conversation cessait alors sur le pont et des cris d'admiration et des interjections, exclamations de surprise et d'étonnement, la remplaçaient. C'était, devant les yeux, une masse perpétuelle de vert, de jaune, de blanc, de rose et de rouge; et cela sans monotonie, à moins que dans ces changements sans fin, le changement lui-même ne devienne une monotonie !

Ici les sommets arrondis des grands arbres couronnés de fleurs blanches et roses, élevaient en foule

leurs têtes diaprées au milieu de la masse de verdure et étendaient leurs longues branches inclinées jusque dans le fleuve, tandis que des lacis de lianes entrelacées, réunies naturellement et formant des touffes, des bouquets et des festons de fleurs parasites, se précipitaient en cascade, du sommet des arbres les plus élevés. Cette masse compacte et impénétrable, frôlée par les bords de notre bateau, semblait toujours prête à tomber sur nous, pendant qu'elle dérobait à notre vue le sol, d'où s'élançaient dans les airs les troncs majestueux des arbres qui lui servaient d'étais.

De loin en loin la masse de végétation s'entr'ouvre et permet à l'œil de remonter le talus gazonné, qui baigne dans les eaux du fleuve sa frange de fleurs roses et purpurines. Un peu en arrière, des milliers de gracieux palmiers nains forment, de leurs panaches, étalés comme autant d'éventails ouverts, une suite de tonnelles légères, conduisant aux profondes retraites de la forêt vierge, où les hautes futaies dressent en longues colonnades leurs troncs droits et élevés, et soutiennent de leurs rameaux entrelacés des dômes, des voûtes et des coupoles, supportant *quelquefois une forêt supérieure*, Celle-ci est l'ouvrage du vent! De vieux arbres géants, déracinés par l'ouragan, ont été soutenus dans leur chute et retenus loin du sol par les bras puissants de leurs frères restés debout. Sur ces troncs morts, encastrés dans des mortaises vivantes, la végétation parasite n'a pas tardé à préparer un plancher aérien. Les lianes entraînées avec eux vers la terre, regrimpant bientôt le long de leurs rameaux desséchés, ont amarré solidement aux

branches vives, aux robustes nervures des arbres voisins toute cette masse mouvante. Des noix et des graines y ont germé, et maintenant des arbres et des fleurs croissent dans une couche d'humus, suspendue à dix-huit ou vingt mètres au-dessus du sol primitif.

Ainsi la base de ce tableau est une ruine. Ces arcades de verdure, ces guirlandes de fleurs recouvrent un tombeau. Ici la vie naît de la mort, et cependant, rien n'y revêt l'apparence du deuil. C'est le temple de la nature ; son toit n'est ni en tuiles ni en ardoises, c'est un lit de fleurs ! et l'homme est son locataire. On voit s'échapper des massifs des tourbillons bleuâtres de fumée, et au-dessous regardez bien; ne voyez-vous pas des centaines de paires d'yeux noirs et étincelants qui nous épient, cachés derrière les buissons et les arbres? Et regardez, voici une douzaine d'êtres, les plus braves et les plus hardis des deux sexes, aussi nus et aussi innocents qu'Adam et Ève (et en apparence aussi heureux), qui viennent en bondissant jusqu'au bord de l'eau pour nous saluer au passage.

C'est donc là la demeure de l'homme! Oh! qu'elle est splendide! qu'elle est grandiose! qu'elle coûte peu et qu'elle est confortable ! L'homme n'a besoin que d'un toit dans cette contrée; il faut que le grand air l'environne. Et quel toit splendide! parsemé de fleurs et versant l'ambroisie! Et combien est délicieux l'air qui s'y concentre, imprégné de parfums et filtré pour ainsi dire à travers une couche de fleurs et d'épices.

Nous voyons en passant des centaines de canots qui

Vue d'Obidos, sur Amazone

glissent avec rapidité le longs des rives en différentes directions, remplis de têtes et d'épaules rouges, mais quand nous nous approchons d'eux, ils s'enfoncent dans des fouillis de verdure et disparaissent en un instant. Quelquefois des villages apparaissent sur la rive, et nous apercevons leurs nombreux habitants qui hurlent après nous et nous saluent à leur manière au fur et à mesure que nous passons devant eux.

Ils ne craignent rien; et sont à une distance qui leur laisse toute sécurité ; mais ma lorgnette les rapproche de moi, face à face comme si nous allions nous serrer la main. Quel tableau ! Hommes et femmes, sauvages et simples comme la nature les a faits ; — il y a bien longtemps de cela. Pourquoi sont-ils restés dans cet état ! quelles figures rayonnantes, riantes et heureuses ! Oh ! si la nature humaine dans l'état de la civilisation était à moitié aussi heureuse ; n'avait plus de vices !

Merci ! merci à vous, ma lorgnette ! le meilleur de tous les compagnons de voyage ; qui apprend tant de choses et qui ne fait pas de questions. Que ne me montrez-vous, que ne m'interprétez-vous pas dans ce voyage ? Toute la nature dans cette contrée me tient à une certaine distance, mais vous nous rapprochez jusqu'à portée de la main! Une journée avec vous sur le pont de ce bateau vaut toute une semaine de soirées passées à l'Opéra de Sa Majesté, à Londres ou à Paris.

Le jeune lecteur qui parcourt des yeux les pages de ce livre et qui doit plus tard (j'aime du moins à l'espérer) faire un voyage sur les bords du Trombutas

ou de l'Amazone, ne doit point oublier d'emmener un tel compagnon avec lui. Ce n'est pas une lourde charge dans la poche et avec lui il peut s'entretenir de loin avec les animaux du désert, avec les oiseaux du ciel et admirer les fruits et les bouquets de fleurs sur le faîte des arbres. Il peut scruter attentivement les affreux regards du tigre, mesurer la cuirasse argentée des alligators se chauffant au soleil, et contempler les multitudes d'Indiens qui le regardent eux-mêmes, peints de vives couleurs et couronnés de plumes. Il peut discerner les yeux vifs et perçants des petits singes rusés qui l'épient à la dérobée du sein des hautes ramilles; il peut admirer les vives couleurs des toucans, inclinant leur tête au sommet des moras. Il peut voir ce qu'il ne trouvera jamais dans les musées, les petits oiseaux-mouches se balançant sur leurs ailes bourdonnantes, et étincelant aux rayons du soleil sur le calice emmiellé des fleurs; et enfin toute la tribu ailée des oiseaux chanteurs, exerçant leurs petits gosiers et préludant à leurs concerts.

Avec sa lorgnette, il peut explorer les parois les plus hautes et les cimes les plus inaccessibles des Andes, et, en se couchant sur le dos il peut se croire, en quelque sorte, emporté dans les serres du condor et planant dans les nues.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Obidos, à l'embouchure du Trombutas, est le lieu où mon ami Smith et moi nous nous lançâmes pour la première fois sur le large Amazone. — C'est une petite ville portugaise de 1200 à 1500 habitants. Notre steamer s'y amarra tout au long de la rive. Quel-

ques passagers s'en allèrent, et d'autres vinrent à bord. Parmi les habitants accourus sur le port étaient plusieurs groupes d'Indiens qui nous regardaient avec étonnement. Il y eut là de l'ouvrage pour mon pinceau, et je ne manquai pas de les coucher sur mon album, du haut du pont où j'étais assis. Au moment où le bâtiment allait partir, et comme je me levais en abandonnant ma besogne, un cri fut tout à coup poussé par les femmes indiennes, et répété par leurs maris; tous les yeux se tournèrent et presque toutes les mains s'étendirent vers moi.

Dans cette foule il y avait un certain nombre d'Indiens, hommes et femmes, de ceux qu'avec Smith j'avais rencontrés dans la chasse à la tortue, six mois auparavant. Arrivés depuis peu en canots, pour visiter Obidos, ils m'avaient reconnu, m'appelaient et m'invitaient à descendre sur la rive afin d'échanger encore un salut amical. Je ne pus résister à cette marque de politesse, et au plaisir de serrer la main à ces bonnes gens, *ces amazones*, — *ces cannibales* du Trombutas.

Je sautai à terre à la grande surprise de tous les passagers et même du capitaine, et le bateau, s'étant arrêté un peu, me laissa le temps d'avoir une entrevue avec mes amis de la forêt. Nul ne peut s'imaginer le plaisir que ces pauvres créatures éprouvèrent en m'apercevant, et puis en me voyant débarquer au milieu d'eux. Je leur dis que j'étais bien aise de les voir, et n'étant pas tout à fait aussi pauvre que lors de notre première rencontre, je leur ferais quelques petits présents, si le capitaine voulait m'attendre quelques minutes.

Instruit de mes intentions, le capitaine m'accorda le temps nécessaire. J'ouvris un coffre qui faisait partie de mes bagages, et remplissant mes poches d'une provision suffisante de couteaux, d'hameçons et de colliers que j'avais mis de côté pour de telles occasions, je revins distribuer le tout aux Indiens. Plusieurs d'entre eux me serrèrent dans leurs bras, et tous, hommes et femmes, me pressèrent la main en me disant adieu.

Cette scène éveilla les sympathies des dames et des autres passagers du steamer, qui jetèrent à mes amis plusieurs présents en argent et en menus objets.

Au moment du départ et quand les roues du bateau commençaient à tourner, un petit garçon accourut jusqu'au bord de l'eau et donna au capitaine, qui se tenait debout sur le tambour, une belle sarbacane, en lui faisant signe de me la remettre.

Oh! que de telles rencontres sont agréables et douces au cœur! que j'aime à constater le bonheur et la joie dans ces âmes naïves; à voir l'homme de la nature agir par une impulsion purement humaine, sans aucune influence de la mode ou de la coutume et sans aucun motif intéressé! Mon cœur, je le sens, a conservé encore quelque chose de cette impulsion native.

A partir de Para, dix journées nous amenèrent à Nauta, après avoir fait défiler devant nous quinze ou vingt petites villes et missions, et au moins une centaine de campements d'Indiens, épars sur les îles et les rives du fleuve. Ces Indiens semblaient avoir eu connaissance, d'une manière ou d'une autre, de



Groupe d'Indiens aux abords de l'Amazone.

notre arrivée et s'être réunis pour jeter un coup d'œil sur le bateau et nous saluer. Ils nous considéraient en tenant les mains élevées, et enflaient leurs voix le plus qu'ils pouvaient, mais sans tirer de coups de fusil, car ils ne possèdent pas encore cette arme, ou n'en connaissent pas l'usage.

A en juger par le grand nombre d'Indiens réunis sur notre passage, on aurait pu croire que la contrée fourmillait d'habitants, tandis que les forêts et les rives interminables du fleuve ne nous montrèrent ni un singe, ni un perroquet, ni un jaguar! Les hommes avaient été attirés sur la rive du fleuve par un sentiment de curiosité; tandis que les animaux, effrayés par le bruit du steamer, s'étaient cachés dans les forêts et gardaient le silence quand nous passions; mais sans aucun doute, ils s'en dédommageaient quand nous étions hors de vue.

On estime qu'il existe une centaine de tribus parlant différentes langues, et habitant les rives de l'Amazone, depuis sa source, à la base des Andes, jusqu'à son embouchure; et au point où nous sommes parvenus, suivant toutes les probabilités, nous en avons dépassé quelque chose comme les trois quarts. Je pourrais aussi donner les noms de près de cent tribus que j'ai déjà recueillis en chemin, mais la liste de ces noms serait ici de peu d'intérêt, car s'il existe cent tribus sur les rives de l'Amazone, fait dont je doute, nous pourrions les connaître sous cinq cents appellations différentes, et ignorer au fond leurs noms réels.

On appelle souvent et improprement *tribu*, les branches de la même grande famille, quoiqu'elles

parlent des langues très-différentes, et de là résulte une confusion infinie, dans la classification.

L'enseignement des missionnaires catholiques répandus dans toutes les parties de l'Amérique méridionale, habitée par les Indiens, a produit une sorte de système uniforme d'éducation au moyen duquel les indigènes ont acquis plus ou moins de notions sur le christianisme, sur l'agriculture et sur les langues espagnole et portugaise.

La manière insinuante, douce et paternelle dont les vénérables pères dirigent leurs missions, est propre à adoucir les penchants naturels du sauvage à la cruauté, et dans toutes les parties de cette contrée, elle a réussi à faire disparaître les principaux obstacles qui s'opposent à l'éducation et aux progrès de l'homme primitif.

Ces missions sont partout; et autour d'elles, on trouve toujours des établissements plus ou moins nombreux d'Espagnols et de Portugais, qui vivent autant de chasse que d'agriculture. Cette population s'unit facilement avec les races aborigènes, et de ce mélange résulte une combinaison de langage qui n'est pas le trait le moins extraordinaire de cette contrée.

Cette langue qu'ils appellent *lengua geral* (langue générale) est parlée exactement de la même manière par tous les habitants de cette vaste région, Espagnols, Portugais et Indiens ; et quoique, sans aucun doute, elle soit à la portée de tous les habitants du pays, elle est extrêmement compliquée et remplie de difficultés pour le voyageur qui peut croire que son espagnol et son portugais, acquis à grand'peine, ré-

pondront à tous les besoins; il faut qu'il se serve d'un interprète ou qu'il apprenne à parler la *lingua geral*, s'il ne veut tenir sa bouche aussi close que s'il était dans les déserts de la Sibérie.

Il existe dans le voisinage de Nauta un grand nombre de tribus indiennes : les Zébéros — les Urarinas — les Tambos — les Pibas — les Connibos — les Sipihos — les Chetibos — les Sensis — les Remos — les Amahovacs — les Antis — les Siriniris — les Tuirènes — les Huachipasis — les Pacapacuris, et bien d'autres encore. Leurs idiomes ne sont que des variétés dialectiques d'une même langue, et leurs traits physiologiques, aussi bien que leur couleur, concourent à prouver qu'eux-mêmes sont uniquement des branches ou des divisions d'une grande famille, née peut-être du mélange des Ando-Péruviens et des Guaranis.

Il serait presque impossible à un voyageur, y employât-il toute sa vie, de remonter tous les affluents de l'Amazone, depuis son embouchure jusqu'à sa véritable source, et il serait dix fois plus difficile encore de retracer l'histoire des races sauvages de l'Amérique du Sud, à travers leurs déplacements et leurs migrations, pour remonter jusqu'à leur véritable origine.

Parmi les tribus de l'Amérique du Sud, il n'en est point qui se rapprochent davantage de leur état primitif que celles qui habitent près des sources de l'Amazone ; j'ai vécu quelque temps parmi elles. Elles ont des forêts pleines de gibier et des fleuves remplis de poissons; elles possèdent toutes les variétés de palmiers avec leurs différentes espèces de fruits, et

aussi d'immenses plaines ou *pampas*, où pullulent les chevaux et le bétail sauvage, dont elles retirent, outre leur nourriture, les peaux et le crin, la laine, la fourrure, qui forment autant d'articles de commerce. Tous ces avantages réunis assurent aux Indiens une existence facile et indépendante, et ils n'ont par conséquent que fort peu de motifs pour adopter les usages de leurs voisins plus civilisés.

---

# CHAPITRE XIX.

**Excursions sur les rives de l'Ucayal. — Les Chetibos. — Poterie et armes de ces Indiens. — Les flèches empoisonnées. — Le sorcier indien et l'artiste blanc.**

Une excursion à travers la *pampa del Sacramento*, et une navigation sur l'Ucayal, m'offrirent quelques-unes des plus agréables perspectives que j'aie jamais contemplées, et l'occasion de quelques-unes des plus intéressantes visites que j'aie jamais faites aux tribus indiennes. Les rives de l'Ucayal diffèrent peu de celles du Trombutas ; — les animaux, les oiseaux, les arbres, les fleurs, tous les objets y sont pareils, en un mot, presque identiques.

Les bords de l'Ucayal sont habités par 2 ou 3000 Connibos, par 3000 Sipibos, par un nombre égal de Chétibos, et par les Sensis. Ces tribus sont presque toutes semblables et leurs langues offrent entre elles une grande analogie. Cependant elles sont constamment en guerre, quoique séparées uniquement par le fleuve.

Les Connibos habitent sur les limites de la pampa, mais ils construisirent leurs villages sur la lisière de

la forêt. Chacun de leurs villages ne consiste guère qu'en une seule maison — maison curieuse, qui a quelquefois 200 à 300 mètres de longueur; c'est une hutte construite avec des poteaux fixés dans le sol, au sommet desquels sont attachés horizontalement de longues poutres supportant un toit dont l'aspect est curieux et même assez beau, car il est fait avec des feuilles de palmier. Les maisons dans cette contrée, je crois l'avoir déjà dit, n'ont ni faces latérales, ni murs, excepté celles des colons, et dans celles-ci les cloisons, formées d'un tissu des feuilles de palmier, peuvent être percées avec le doigt.

Le wigwam, ou hangar des Connibos contient quelquefois plusieurs centaines de personnes, et les familles ne sont séparées que par une espèce d'écran, une simple natte, toujours en feuilles de palmier. Comme toutes les tribus de la vallée de l'Amazone, ces Indiens couchent dans des hamacs suspendus, lorsqu'ils sont chez eux, aux poteaux de leurs cabanes, aux arbres ou à des pieux enfoncés dans le sol quand ils voyagent.

Les Sipibos et les Chetibos, quoique séparés seulement des Connibos par le fleuve, n'ont de communication avec eux que lorsqu'ils sont en guerre, ce qui est extrêmement rare : les uns et les autres se tenant confinés dans leurs canots sur leurs rives respectives, et leur ligne de frontière étant si exactement définie et si bien établie qu'elle est moins souvent franchie que celle des tribus qui n'ont qu'une ligne de frontière idéale, cas assez ordinaire dans la forêt américaine.

On peut dire, à proprement parler, que les Che-

tibos et les Sipibos sont des Indiens nautiques : car leur contrée est une forêt épaisse et impénétrable, qui les rejette nécessairement sur le fleuve pour y trouver leur subsistance, et dans leurs canots étroits,



Canot d'indiens. — Haut Amazone.

légers et presque sans profondeur, ils sont vraiment une des merveilles du monde. Quand ils frappent en mesure l'onde de leurs pagayes, on pourrait presque dire qu'ils bondissent sur les flots. Ils montent et

descendent les rapides écumants, de manière à faire frémir le spectateur, surtout quand il les perd entièrement de vue dans les tourbillons d'embrun qui s'élèvent autour d'eux.

Ils descendent l'Ucayal pour aller à Nauta, — l'Amazone pour aller à Tabatinga et à Barra de Rio-Negro, et même jusqu'au Para, d'où ils reviennent, en luttant, pendant plus de 2500 kilomètres, contre la violence du courant, en moins de temps et avec plus de facilité qu'ils ne pourraient le faire à cheval, s'il y avait des routes dans la contrée.

Les Chetibos ressemblent beaucoup aux Indiens Winnebagos et Ménomènes des grands lacs de l'Amérique du Nord, et si on les plaçait à côté les uns des autres, on pourrait à peine les distinguer. Comme tous les Indiens des régions équatoriales, les Chetibos portent fort peu de vêtements; les hommes une simple pagne en manière de caleçon, et les femmes une sorte de chemise, ou de couverture de coton qu'elles attachent à leur ceinture et qui tombe jusqu'aux genoux. Le cou et les poignets des femmes sont généralement ornés d'une profusion de colliers et de bracelets bleus et blancs, qui produisent un effet assez agréable. Elles font aussi un fréquent usage de bandes de cuivre et d'argent autour de leurs chevilles en manière de bracelets, et autour de leur tête pour retenir leurs cheveux.

Les hommes et les femmes se peignent le corps et les membres avec du rouge et du blanc, exactement de la même manière que les tribus américaines du nord. Les Connibos, les Rémos, les Amaovacs, et toutes les autres tribus de l'Ucayal et de haut et bas

Amazone, ont le même goût pour cette partie de la toilette, la peinture appliquée suivant la fantaisie, le caprice de chacun et de chacune.

Les Pacapacuris, les Rémos, les Antis, une dou-



Indien du Haut Amazone.

zaine d'autres petites tribus et les Connibos, qui habitent près de la lisière de la pampa de Sacramento, mènent une vie différente de celle des Indiens

nautiques dont je viens de parler, et suivant toutes les apparences, ressemblent beaucoup plus aux Sioux et aux Assiniboins des prairies à buffles de l'Amérique du Nord.

Les Connibos m'intéressèrent beaucoup. Ils forment l'une des plus curieuses et des plus intelligentes tribus que j'aie rencontrées. Ils paraissaient fiers de me montrer leur manière de fabriquer leur poterie, véritable curiosité d'amateur, qui, à quelques égards, ferait honneur à une race plus civilisée. Ils ont une place qui ressemble un peu à une briqueterie, sur le bord de la prairie qui entoure leur village; là hommes et femmes travaillent l'argile avec une sorte de maillet et de palette, et ensuite la moulent ou plutôt la modèlent en jarres, pour leur beurre de tortue, — en cruches diverses, en coupes, en pots, et en assiettes, etc., — donnant à tout cela des formes variées et très-ingénieuses. Ce qui est le plus étonnant, tous ces objets acquièrent la rondeur et les proportions les plus parfaites, par le seul mouvement de rotation de la main, qui tient lieu de la roue de nos potiers, à l'aide des doigts et d'une coquille de moule, dont ils se servent comme de *lissoir*.

Après que ces objets ont été suffisamment séchés au soleil, l'opération de la peinture commence; opération curieuse, et accomplie par une autre classe d'artistes, et par quelques-uns d'entre eux évidemment, avec un talent digne d'un plus grand théâtre. Avec des couleurs rouges, jaunes, bleues et noires, extraites de végétaux, et au moyen d'un pinceau tiré d'une plante fibreuse qu'ils recueillent parmi les

roseaux du fleuve, ils peignent des figures isolées ou groupées qui témoignent d'un goût extraordinaire.

Quand une pièce de vaisselle est peinte on la remet aux mains des vieilles femmes, anciens artistes émérites, mais qui sont encore en état de ramasser du bois, d'allumer et d'entretenir sur le sable, au bord du fleuve, des feux où les poteries sont portées et cuites. Pendant cette dernière opération et tout en la surveillant, les vieilles femmes se tenant serrées par la main, dansent en rond, autour de ces feux, en chantant et en invoquant le mauvais esprit pour qu'il n'appesantisse pas sa main fatale sur ces poteries et ne les fasse pas éclater dans le feu. Les pièces qui en sortent sans avoir été ni fêlées ni cassées sont ensuite portées au village et couvertes d'un vernis végétal ou d'une résine tirée d'un certain arbre de la forêt.

Cette poterie, quoique excellente pour l'usage qu'on veut en faire, est fragile et dure fort peu; elle peut contenir pendant un certain temps les liquides froids, mais elle n'est pas à l'épreuve de l'ébulition.

Les seules armes de ces Indiens, et dans le fait, de la plupart des tribus voisines, sont les arcs, les lances et les sarbacanes. Ces dernières sont fabriquées avec une grande habileté, et leur usage est très-meurtrier. Mon revolver fut pour eux un objet d'aussi grande curiosité que pour les nombreuses tribus que j'avais visitées. Je le déchargeai en visant un but et tirai tous les coups qu'il contenait pour leur montrer la puissance de cette arme, et j'eus pour spectateurs tous les gens de la tribu.

Cette expérience à peine achevée, un très-beau jeune homme s'avança vers moi d'un air malicieux, tenant dans sa main une branche très-mince d'environ neuf à dix pieds de longueur, et me dit en souriant qu'il croyait que son fusil valait bien le mien; c'était une sarbacane. Il portait en outre, non à son dos, mais sous son bras, un carquois assez court et plein de flèches empoisonnées. (Le lecteur se rappellera qu'une pareille arme me fut présentée sur le steamer, au moment où je quittais Obidos.)

Le jeune homme pria l'interprète de me faire bien comprendre l'explication qu'il me donnait de la puissance de son arme, puissance dont jusqu'à ce moment j'avais cru avoir une parfaite idée. Il me montra qu'il avait cent flèches dans son carquois et en conséquence autant de coups prêts à tirer; et il me prouva, par la vivacité de ses mouvements, qu'il pouvait en lancer vingt en une minute, et cela sans le moindre bruit, même sans être découvert par l'ennemi, qu'il pouvait ainsi décimer, et sans effrayer, les animaux ou les oiseaux qui venaient se poser à sa portée. Il me montra en outre la justesse de son tir, et la certitude qu'il avait de donner la mort à tout être vivant que ses flèches atteignaient!

Cette sarbacane, de la grosseur environ du pouce d'un homme ordinaire, était percée d'un orifice assez large pour permettre au bout du petit doigt d'y pénétrer. Elle était faite de deux petits palmiers, renfermés l'un dans l'autre, de manière à ne pouvoir dévier. Cette espèce de palmier ne se trouve que dans certaines parties de la contrée, et la fabrication de ces armes redoutables est l'industrie exclusive de tribus

Maycas et Zébéros sur l'Amazone, à plus de trois cent vingt kilomètres des Connibos, et à pareille distance en amont de Nauta. Ces tribus les vendent aux Connibos aussi bien qu'aux Sinibos et aux autres indigènes du bassin de l'Amazone. Elles en envoient même en grande quantité à Para, où elles sont vendues sur la place du marché. Le prix de ces sarbacanes, dans la contrée où elles sont fabriquées, varie de deux à trois dollars; et sur le bas Amazone, à Barra, à Santarem et à Para, de trois à cinq dollars l'une.

En ouvrant son carquois, le jeune homme me montra et m'expliqua la nature de ces flèches mortelles et longues pour la plupart de huit à neuf pouces. Plusieurs de ces flèches étaient d'un bois très-dur, suivant le mode primitif de fabrication; mais la plus grande et la meilleure partie d'entre elles étaient confectionnées avec des aiguilles à tricoter qui leur sont maintenant fournies par des commerçants civilisés. Ces aiguilles sont amincies et aiguisées par le bout, puis garnies de coton en guise de plumes, afin de remplir exactement l'orifice du tube, et donner ainsi à la flèche une plus grande impulsion. Le souffle de l'homme lui communique une telle force et une telle précision qu'elle perce le corps d'un ennemi à cinquante mètres, et celui d'un écureuil, ou un petit oiseau, sur le sommet des arbres les plus élevés. La pointe de ces flèches est trempée dans un poison liquide qui paraît être connu de la plupart des tribus dans ces régions et qui semble être fatal à tous ceux auxquels il est inoculé. Fixé et séché en quelques moments sur la

pointe de la flèche, ce poison s'y maintient pendant des années, sans la moindre altération. Le même Indien m'expliqua qu'un canard, un perroquet, un coq d'inde piqués d'une de ces pointes, n'auraient qu'environ deux minutes à vivre; qu'un singe ou un pécari survivrait environ dix minutes à sa blessure; et qu'un jaguar, une vache, ne résisteraient pas plus de quinze minutes. Quelque incroyable que paraissent ces assertions, je suis néanmoins porté à croire, par d'autres informations que je recueillis dans la suite, qu'elles se rapprochent beaucoup de la vérité. Une chose paraît certaine, c'est que la mort a lieu presque instantanément lorsque la circulation du sang porte le poison au cœur. L'instant précis de l'action du poison ne peut donc être évalué exactement, mais dépend des vaisseaux sanguins dans lesquels le venin est injecté. Si la flèche pénètre, par exemple, dans la veine jugulaire, l'animal, quelles que soient sa vigueur et sa taille, est foudroyé en un moment!

L'interprète m'assura que les corps des oiseaux ou des animaux tués par ces flèches empoisonnées n'éprouvent aucune altération, sont toujours bons à manger, et forment la plus grande partie de la nourriture des Indiens, le poison n'ayant aucune action sur les voies digestives.

J'étais extrêmement curieux d'expérimenter par moi-même la véracité de ces assertions, et remarquant dans cette tribu un certain nombre de jeunes pécaris, qu'ils élevaient pour servir à leur nourriture, j'en achetai un moyennant deux feuilles de papier de vermillon chinois. Le vendeur fut très-satisfait de

l'arrangement. Je priai le jeune homme de lancer une flèche à l'animal, et de l'atteindre autant que possible à la carotide; mais il manqua son coup et sa flèche pénétra de cinq ou six pouces dans le cou. L'animal ne donna aucun signe de douleur et resta immobile, puis au bout de deux minutes, il commença à se débattre et à chanceler, et tomba bientôt à terre sur le flanc. Six minutes après avoir été blessé il était mort!

Je fus alors informé qu'il y avait un autre animal que j'aurais plus de plaisir à tuer. Un énorme serpent à sonnettes avait été découvert quelques jours auparavant près du village, et comme les terreurs superstitieuses des Indiens les empêchent de tuer un serpent de cette espèce, ils avaient élevé tout autour de lui une palissade de pieux serrés et enfoncés dans le sol, pour l'empêcher de s'échapper, jusqu'à ce que se présentât l'occasion de l'emporter au loin sur quelque canot descendant le fleuve et de le déposer sur les rives fréquentées par des tribus ennemies.

Nous nous dirigeâmes vers la palissade, et là, ayant préalablement et dûment excité la rage du reptile, afin qu'il se roulât sur lui-même comme lorsqu'il veut s'élancer sur sa proie, je lui décochai une flèche au beau milieu du corps; un moment je le vis se tordre dans d'horribles convulsions. Tout entier contourné sur lui-même, il ne semblait former qu'un nœud palpitant. Peu à peu sa force de contraction s'épuisa, et trois minutes à peine s'étaient écoulées qu'il se renversa tout de son long sur le dos, immobile et privé de vie.

Ceci pourrait être considéré comme une très-belle

preuve de la puissance destructive de ce poison artificiel; car j'ai souvent tenu suspendu à une fourche des serpents à sonnettes furieux, jusqu'à ce que se retournant sur eux-mêmes ils en vinssent à se mordre dans le paroxysme de la rage. La colonne vertébrale brisée, ils vivaient encore au moins dix ou quinze minutes.

J'achetai l'arme du jeune homme avec ses flèches et son carquois; je m'en suis procuré de pareilles dans d'autres tribus, et plusieurs sachets de poison, afin de me livrer à mon retour à des expériences pouvant conduire à des résultats curieux et peut-être d'une certaine importance. Ce poison est, sans aucun doute, une découverte récente. Il résulte des notions que j'ai recueillies dans cette tribu et dans plusieurs autres, qu'anciennement les Indiens se faisaient la guerre beaucoup plus fréquemment que de nos jours; qu'ils combattaient alors avec des lances, des boucliers, mais que depuis la découverte de ce poison pour leurs flèches, ils n'osent plus se rapprocher assez de leurs ennemis pour faire usage de ces armes; ainsi cette découverte a mis en quelque sorte un frein à leur ardeur belliqueuse.

Le jeune Connibo m'assura que sa tribu avait pris la résolution de ne se servir de ces flèches que contre ceux de leurs ennemis qui prendraient l'initiative de cette mesure, et dans ce cas de ne faire quartier à aucun d'eux; et pour me convaincre de la cruauté et de l'horreur d'un combat soutenu avec de pareilles armes, il me raconta comme un trait historique, mais qui semble tenir beaucoup du merveilleux, que quelque temps après que le poison eût été

découvert et que ces armes eussent été fabriquées, les guerriers de deux tribus voisines se rencontrèrent dans une plaine, armés de la même manière, et que leurs cadavres percés de flèches témoignèrent qu'aucun homme n'avait échappé des deux côtés.

Ils étaient si rapprochés les uns des autres, que tous les combattants avaient été touchés, et que chacun avant de tomber avait encore eu le temps de frapper un ennemi.

Ce poison est, sans aucun doute, un extrait végétal simple ou composé; et quoiqu'il soit généralement connu et employé par les tribus indiennes il semble être regardé par celles-ci comme un secret si important et si bien gardé, qu'il a jusqu'à présent défié tous les efforts que l'on a faits pour l'obtenir d'eux. Il a échappé à toutes les analyses chimiques; et, à part sa nature végétale, on n'a rien découvert, ni la nature de la plante qui le donne, ni le mode de l'extraction.

Parmi les Macouchis et d'autres tribus riveraines de l'Esséquibo, dans la Guyane, j'ai obtenu des *armes* semblables, et je le crois aussi, le même poison, quoique la couleur en soit différente. Les Indiens de ce pays l'appellent *waw-rali* Beaucoup de voyageurs, français, anglais et allemands, ont fait de grands efforts pour obtenir le secret de sa fabrication, et, quoique plusieurs se soient vantés de le posséder, je conserve encore beaucoup de doutes à ce sujet. Comme bien d'autres, j'ai moi-même longtemps étudié ce problème, mais toujours en vain; et quand je l'aurais résolu, quel bien en serait-il résulté? Je ne veux tuer traîtreusement personne; et il y a ici assez

de gibier, et les cartouches de Sam sont suffisamment meurtrières.

Parmi les Chetibos, les Sensis et d'autres tribus, j'avais fait un nombre considérable de portraits qui éveillèrent une grande surprise parmi les originaux, et me valurent autant de marques d'attention que si j'eusse été un grand magicien, ou pour parler comme les peaux-rouges, un *grand médecin*. J'avais fait aussi plusieurs portraits de Connibos, et je passais parmi eux pour un homme extraordinaire ; mais en plein cours de mes succès, mon art mystérieux éprouva un échec inattendu. Le grand médecin de la tribu, dont j'avais beaucoup entendu parler et qui alors était absent, revint d'une excursion sur les pampas avec une troupe de jeunes gens qui étaient allés avec lui pour visiter une tribu voisine. C'était un vieillard d'assez mauvaise physionomie, à l'air morose et hargneux, au visage couvert de rides. Un seul coup d'œil sur moi-même, sur mes ouvrages, et le récit merveilleux de ses compatriotes lui suffirent pour deviner ce que j'étais. Il se peignit bientôt le visage en noir, parada à quelques pas de moi, tenant une crécelle à la main, et faisant entendre un chant lugubre, qu'on me dit être son chant de mort ; enfin il cria à ses compatriotes qu'il était très-heureux pour eux qu'il fût arrivé, qu'il se passait quelque chose de très-extraordinaire, mais qui ne leur était nullement favorable.

« Tout ce que vous voyez, dit-il, est un grand mystère ; vous voilà, mes amis, avec vos yeux ouverts, et vous allez rester ainsi toute la nuit ; ils ne se fermeront jamais, c'est un grand mal, et vous avez

été bien insensés d'y consentir. Vous ne serez jamais heureux à l'avenir si vous demeurez de la sorte veillant toute la nuit. Mes amis, ce n'est qu'un adroit stratagème dont cet homme se sert pour obtenir vos peaux ; et la première chose qu'il y mettra, ce sera un œil de verre, puis elles seront placées avec les peaux des bêtes sauvages, des oiseaux et des serpents ! Ne faites pas de mal à cet homme, c'est mon avis ; mais c'est un attrapeur d'insectes et un empailleur de singes. »

Cette dénomination est parmi eux un terme de mépris, applicable à tous les naturalistes et savants qu'ils rencontrent souvent faisant des collections d'histoire naturelle.

Bientôt je fus entouré de gens réclamant la destruction de leurs images, au nom de leur sûreté et de leur tranquillité à venir. Je leur dis que nous les garderions encore une nuit, pendant laquelle ils pourraient réfléchir mûrement à leurs exigences, et que si le lendemain ils persistaient encore dans leur résolution, je détruirais les portraits.

J'avais bien un autre motif pour réclamer ce délai : — l'espérance de pouvoir, au moyen d'un petit cadeau et de quelques paroles flatteuses, amener le vieux docteur à changer d'opinion ; mais pour la première fois de ma vie j'échouai entièrement dans mon projet de séduction. Le vieux drôle avait été à Para, ou dans d'autres localités du bas du fleuve ; il avait vu dans un musée des animaux empaillés, et il avait dans son esprit cette idée fixe que mon occupation était de recueillir des peaux, et que, par mes procédés de peinture, je pourrais bien amener le derme et

l'épiderme de ses compatriotes à aller se ranger dans quelque vitrine avec des yeux de verre !

Je trouvai heureusement sur le bord d'un petit ruisseau de l'argile blanche, et le lendemain matin, quand les Indiens arrivèrent avec le docteur, mes peintures avaient séché et j'avais une assez grande quantité de glaise sur ma palette. Je dis alors :

« Voilà vos portraits; je suis bien fâché que vous ne me permettiez pas de les montrer à mes amis les blancs ; mais puisque vous avez résolu de les détruire, il y a trois moyens à prendre pour cela : vous pouvez les brûler, ou les jeter à l'eau, ou enfin les détruire à coups de flèche ; c'est à vous de choisir. Votre grand médecin qui vous a effrayés à ce sujet, peut vous dire probablement lequel de ces moyens sera le moins dangereux pour vous ! »

Le vieux docteur alluma sa pipe ; ils s'assirent tous, fumèrent et causèrent longuement ; puis le docteur m'informa qu'ils redoutaient de se servir de l'un ou l'autre des moyens indiqués.

J'annonçai alors que j'en avais encore un autre : c'était de les dépeindre, ce dont il ne pouvait résulter aucun mal, mais qu'il fallait que chacun restât assis quelques minutes pour que je fisse l'opération. Ces paroles parurent calmer leurs appréhensions ; quelques minutes plus tard toutes mes toiles étaient recouvertes d'une couche épaisse d'argile, qui devait les maintenir dans un état parfait de conservation jusqu'à ce que j'eusse besoin de les revoir. Tout le monde fut satisfait. Je regagnai mon canot, et nous nous séparâmes bons amis.

De là j'allai à l'occident. Je vis beaucoup d'In-

diens, beaucoup de fleuves, beaucoup de rochers. Je touchai, j'escaladai les Andes et j'entrai dans Lima, sur le bord de l'océan Pacifique ; ville qui me parut,



Indien pêchant à l'arc. (Bords de l'Amazone.)

comme je l'ai dit, la plus belle du monde. Là, mon voyage était à moitié achevé ; le reste aura son tour et un ouvrage spécial lui sera consacré.

FIN.

# APPENDICE.

Extrait succinct des grands voyages et des longs travaux de M. Catlin parmi les tribus des deux Amériques, ce volume se termine naturellement à la page précédente. Cependant, l'édition anglaise comprend deux chapitres de plus, consacrés presque entièrement : 1° à une excursion rapide entreprise, il y a une vingtaine d'années, en Angleterre et en France, par un groupe de la tribu indienne des Yoways, groupe composé de sept hommes, cinq femmes et deux enfants ; 2° à la rencontre que ces Peaux-Rouges firent à Londres de leur ancienne connaissance, M. Catlin ; 3° et, enfin, aux audiences et marques de bienveillance que ces mêmes Indiens, sous la direction de l'auteur, obtinrent des grands seigneurs d'Angleterre et de la famille royale qui occupait alors les Tuileries.

Tout en regrettant que le cadre restreint de la *Bibliothèque rose* ne nous ait pas permis de traduire ces chapitres *in extenso*, nous en détacherons pourtant le passage suivant, à titre d'échantillon de l'éloquence indienne.

Quand les Yoways furent présentés au roi de France et à sa famille, Louis-Philippe leur fit remettre, outre

une assez forte somme, deux médailles d'or pour les chefs et une médaille d'argent pour chacun des autres Indiens. Tous ensemble ensuite, à la demande du roi, exécutèrent leur danse de guerre, et, au moment de se retirer, le premier des guerriers s'avança vers Louis-Philippe et la reine Amélie, et leur parla en ces termes :

« *Grand-père et grand'mère !* le Grand Esprit, à qui nos prières, depuis longtemps, demandaient la faveur de cette entrevue, nous a exaucé aujourd'hui, et il entend tout ce que nous disons.

« *Grand père !* tu nous a fait de riches présents, et je viens t'en remercier au nom de notre chef, et de ses guerriers, mes compagnons, ici présents. Mais, avant tout, je dois remercier le Grand Esprit qui a inspiré ton cœur et l'a porté à nous honorer comme tu viens de le faire.

« *Grand-père !* nous allons emporter ces présents dans notre pays, et nous apprendrons à nos enfants à prononcer le nom de celui qui nous les a donnés.

« *Grand-père !* tu n'ignores pas que lorsque des Indiens ont quelque chose à dire à un grand chef, ils ont l'habitude de lui offrir un présent avant de commencer. Mon chef m'a ordonné de déposer dans tes mains cette pipe et ces colliers de wam-pun, que je te prie d'accepter comme un témoignage du plaisir que nous avons éprouvé d'être admis en ce jour en présence de Ta Majesté.

« *Grand-père et grand'mère !* vous nous voyez tels que nous sommes dans notre patrie, avec notre peau rouge et nos grossiers vêtements. Ce jour, pour vous, est comme tous les autres jours ; pour nous, c'est un grand jour, un jour si grand, que nos yeux sont éblouis de l'éclat de sa lumière.

« *Grand-père!* nous sommes heureux d'avoir à t'apprendre qu'en arrivant en Angleterre, nous avons été bien joyeux de rencontrer notre vieil ami Chippehola (M. Catlin), qui a vécu longtemps parmi nous, et que nous sommes non moins joyeux de l'avoir aujourd'hui à nos côtés pour te dire qui nous sommes.

« *Grand-père et grand'mère!* nous prierons le Grand Esprit de veiller sur vos précieuses existences. Nous le prierons aussi de nous ramener sains et saufs dans notre petit village, afin que nous puissions raconter à nos enfants, à nos jeunes gens, ce que nous avons vu en ce jour. *Grand père et grand'mère!* j'ai dit. »

---

# TABLE DES GRAVURES.

## I

GRAVURES FAITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. CATLIN.



## II

GRAVURES EMPRUNTÉES AU VOYAGE DE M BIARD.

(*Deux ans au Brésil*).

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

# TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

11957. — Typographie Lahure, reu de Fleurus, 9, à Paris.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## NOUVELLE SÉRIE

**A L'USAGE DES JEUNES GENS ET DES JEUNES FILLES**
**de 14 à 18 ans**

**A 2 FRANCS LE VOLUME, FORMAT IN-18 JÉSUS**

**La reliure en percaline, tranches jaspées, se paye en sus 75 centimes· avec tranches dorées, 1 franc.**

« Si vous n'aimez pas les solides lectures, écrivait Mme de Sévigné à Pauline de Grignan, votre esprit aura toujours les pâles couleurs. » Ce conseil nous a vivement frappés, et le succès de la *Bibliothèque rose*, que nous publions pour les enfants de cinq à quatorze ans, nous a donné la pensée de ne pas abandonner notre jeune public, lorsque le choix des lectures devient plus difficile et plus sérieux.

Nous commençons donc aujourd'hui une troisième série spécialement destinée aux adolescents de quatorze à dix-huit ans, de l'un et de l'autre sexe.

Nous nous proposons de donner, dans cette troisième série, une large place aux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, aux voyages et à l'histoire.

Des chefs-d'œuvre de l'esprit humain nous ne prendrons que ce qu'ils contiennent d'irréprochable pour la morale et pour le goût; des résumés remplaceront les passages omis. Nous nous attacherons surtout à reproduire les épisodes célèbres,

auxquels la pensée est incessamment ramenée par les poëtes, les sculpteurs, les peintres de toutes les époques et de tous les pays qui y ont puisé tant d'inspirations. — Déjà nous avons publié l'*Iliade* et l'*Odyssée*, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, les *Œuvres choisies* de Bernardin de Saint-Pierre et de Xavier de Maistre. — Nous mettons sous presse un *Virgile* et un choix de *Molière*. Dix autres volumes sont en préparation.

*La Sibérie*, par M. de Lanoye, *la Vie chez les Indiens*, par M. Catlin, *Pompéi*, par M. Marc-Monnier, ont inauguré les voyages.

Enfin, M. Feillet, dont l'Institut a récompensé un travail considérable sur notre histoire nationale, *La misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, s'est chargé de diriger, pour cette troisième série, une collection des *grands Mémoires de l'Histoire de France, abrégés à l'usage de la jeunesse.*

Notre époque est le siècle de l'histoire étudiée dans les documents originaux : une ardente curiosité entraîne tout le monde vers les récits de ces écrivains qui, dans le langage de nos pères, font pour nous, à de grandes distances, revivre les passions et les événements ; œuvre vivante qui attache et émeut bien plus fortement que l'histoire, résumée ou écrite par un historien postérieur.

Nous n'avons pas besoin de dire que sans altérer le texte des écrivains, M. Feillet, qui a fait comme directeur de l'un des cours les plus importants de Paris pour l'éducation des jeunes filles, ses preuves de tact et de goût, supprime soigneusement toutes

les pages scandaleuses ou même libres de ces confessions quelquefois effrontées. Retranchant également les détails inutiles ou les considérations trop graves, il ne laisse que ce qui peut intéresser son jeune public, et l'habituer peu à peu à des lectures élevées, le nourrir de ce que les anciens nomment si bien « la moelle » des livres.

De courtes notes historiques et critiques éclaireront les passages difficiles et enseigneront les mérites principaux de ces œuvres où, de l'aveu même des étrangers, la France ne compte pas de rivale.

Les illustrations qui orneront ces mémoires seront empruntées à des documents authentiques que M. Feillet recherche avec soin dans les manuscrits et miniatures de l'époque, dans le cabinet des estampes ou des médailles de la Bibliothèque impériale, dans les collections du Louvre, et dans tous nos musées.

Déjà ont paru les *Mémoires du cardinal de Retz* ornés de trente-cinq vignettes; l'*Histoire du chevalier Bayard sans peur et sans reproche* par le loyal serviteur est sous presse. Nous comptons publier successivement : *Épisodes et portraits* extraits des *Chroniques* de Froissart, *Mémoires de Saint-Simon*, etc.

Puisse cette collection, avec notre *Bibliothèque des merveilles*, contribuer à donner à la jeunesse « ces habitudes de curiosité élevée qui sont le charme de la vie et qu'on trouve toujours le temps d'entretenir, quand on en a de bonne heure contracté le goût. »

# NOUVELLE SÉRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROSE

A L'USAGE DES JEUNES GENS ET DES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS

---

## OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS :

**Bernardin de Saint-Pierre :** *Œuvres choisies.* 1 vol. (20 vignettes.)
**Catlin :** *La Vie chez les Indiens.* 1 vol. (20 vignettes.)
**Cervantès :** *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche;* édition à l'usage des enfants. 1 vol. (54 vignettes.)
**Hervé** et **de Lanoye :** *Voyage dans les glaces du pôle arctique.* 1 vol. (40 vignettes.
**Homère :** *L'Iliade et l'Odyssée,* traduites et abrégées par P. Giguet, 1 vol. (33 vignettes.)
**Lanoye** (Ferd. de) : *Les grandes scènes de la nature.* 1 vol. avec de nombreuses vignettes.
— *La mer polaire,* voyage de *l'Érèbe* et de *la Terreur,* et expédition à la recherche de Franklin. 1 vol. (26 vignettes.)
— *La Sibérie.* 1 vol. (40 vignettes.)
— *Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a* 3300 *ans.* 1 vol. (40 vignettes.)
**Le Sage :** *Aventures de Gil Blas,* édition destinée à l'adolescence. 1 vol. (42 vignettes.)
**Mac Intosch** (Miss) : *Contes américains.* 2 vol. (120 vignettes.)
Chaque volume se vend séparément.
**Maistre** (Xavier de) : *Œuvres choisies.* 1 vol. (20 vignettes.)
**Marc-Monnier :** *Pompéi et les Pompéiens.* 1 vol. (20 vignettes)
**Retz** (cardinal de) : *Mémoires* abrégés par Alphonse Feillet. 1 vol. (30 vignettes.)

## OUVRAGES SOUS PRESSE :

**Molière :** *Œuvres choisies.* 2 vol. (20 vignettes.)
**Virgile :** *Œuvres.* 1 vol. (20 vignettes.)
**Bayard :** *Histoire du chevalier Bayard par le loyal serviteur.* 1 vol. (80 vignettes.)

## OUVRAGES EN PRÉPARATION :

**Froissart :** *Épisodes et portraits.* 1 volume.
**Saint-Simon :** *Extraits des Mémoires.* 1 volume.
**Plutarque :** *Les Grecs illustres.* 1 volume.
— *Les Romains illustres.* 1 volume.
**Lanoye** (Ferd. de) : *Le Nil et ses sources.*

---

11848. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## (*suite*)

**Le Sage.** *Aventures de Gil Blas*, édition destinee à l'adolescence. 1 vol. 42 vignettes.

**Loyal serviteur** (Le). *Histoire du chevalier Bayard.* 1 volume illustré.

**Mac Intosch** (Miss). *Contes américains*, trad. par Mme Dionis. 2 vol. 120 vign. par E. Bayard.

**Maistre** (Xavier de). *OEuvres choisies.* 1 vol. 20 vignettes par Bayard.

**Marcel** (Mme Jeanne) *Les petits vagabonds.* 1 vol. 25 vignettes par E Bayard.

— *Histoire d'un cheval de bois.* 1 vol. 20 vignettes par E Bayard.

**Marc-Monnier.** *Pompéi et les Pompéiens.* 1 vol. 20 vign. par Thérond.

**Martin.** *Les contes allemands*, imités de Hébel et de Karl Simrock. 1 vol. 25 vignettes par Bertall

**Mayne-Reid** (le capitaine) Ouvrages traduits de l'anglais.

— *A fond de cale!* 1 vol. 12 vignettes.

— *A la mer!* 1 vol. 12 vign.

— *Bruin, ou les chasseurs d'ours*, 1 vol. 8 vignettes.

— *Le chasseur de plantes*, 1 vol. 12 vign.

— *Les exilés dans la forêt*, 1 vol. 12 vign.

— *Les grimpeurs de rochers*, 1 vol. 20 vignettes.

— *Les peuples étranges.* 1 vol. 8 vignettes.

— *Les vacances des jeunes Boers.* 1 vol. 12 vignettes.

— *Les veillées de chasse.* 1 vol. 43 vign.

— *L'Habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. 24 vignettes par Gustave Doré.

**Molière.** *OEuvres choisies* et abrégées à l'usage de la jeunesse. 22 vignettes sur bois par E. Hillemacher, 2 vol.

**Pape-Carpentier** (Mme). *Histoires et leçons de choses pour les enfants.* 1 vol illustré de 80 vignettes.

**Perrault, Mmes d'Aulnoy, Le prince de Beaumont.** *Contes de Fées.* 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Porchat.** *Contes merveilleux.* 2e édition. 1 vol. 21 vignettes par Bertall.

**Pitray**, née de Ségur (Mme la vicomtesse de). *Les Enfants des Tuileries*, 1 vol. 25 vignettes par E. Bayard.

— *Les Débuts du gros Philéas.* 1 vol. 57 vignettes par H. Castelli.

**Plutarque.** *Les Grecs illustres*, édition abrégée sur la traduction de M. Talbot, par Alph. Feillet, et illustrée de vign. par P. Sellier.

**Retz** (cardinal de). *Mémoires* abrégés par Alph. Feillet, 39 vignettes par Gilbert. 1 volume.

**Ségur** (Mme la comtesse de). *Nouveaux contes de fées.* 4e édition. 1 vol. 46 vignettes par G. Doré et H. Didier.

— *Mauvais Génie.* 1 vol. 80 vignettes par E. Bayard.

— *Quel amour d'enfant!* 1 vol. 74 vignettes par E. Bayard.

— *La Fortune de Gaspard.* 1 vol. 33 vignettes par Gerlier.

— *Comédies et Proverbes.* 1 vol. 60 vignettes par E. Bayard.

— *François le Bossu.* 2e édition. 1 vol. 100 vignettes par E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit.* 1 vol 80 vignettes par Castelli.

— *La Sœur de Gribouille.* 2e édition. 1 vol. 70 vign. par Castelli.

— *L'Auberge de l'Ange-Gardien* 3e édition. 1 vol. 75 vignettes par Foulquier.

— *Le général Dourakine.* 3e édition. 1 vol 108 vignettes par E. Bayard

— *Les Bons Enfants.* 3e édition. 1 vol. 70 vignettes par Ferogio.

— *Les Deux Nigauds.* 3e édition. 1 vol. 70 vignettes par Castelli.

— *Les Malheurs de Sophie.* 4e édition. 1 vol. 42 vign. par Castelli.

— *Les Petites Filles modèles.* 5e édition. 1 vol. 21 gr. vignettes par Bertall.

— *Les Vacances.* 4e édition. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

— *Mémoires d'un Ane.* 6e édition. 1 vol. illustré par Castelli.

— *Pauvre Blaise.* 1 vol. 76 vignettes par H. Castelli.

— *Un bon petit Diable.* 1 vol. 100 vignettes par H. Castelli

**Speke.** *Les Sources du Nil*, édition abrégée des Voyages de Speke et de Grant. 1 vol. 24 vignettes et 3 cartes.

**Stolz** (Mme de). *Le Trésor de Nanette.* 1 vol. 35 vign. par E. Bayard.

**Swift.** *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Broodingnag et au pays des Houyhnhnms*, abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. 57 vignettes.

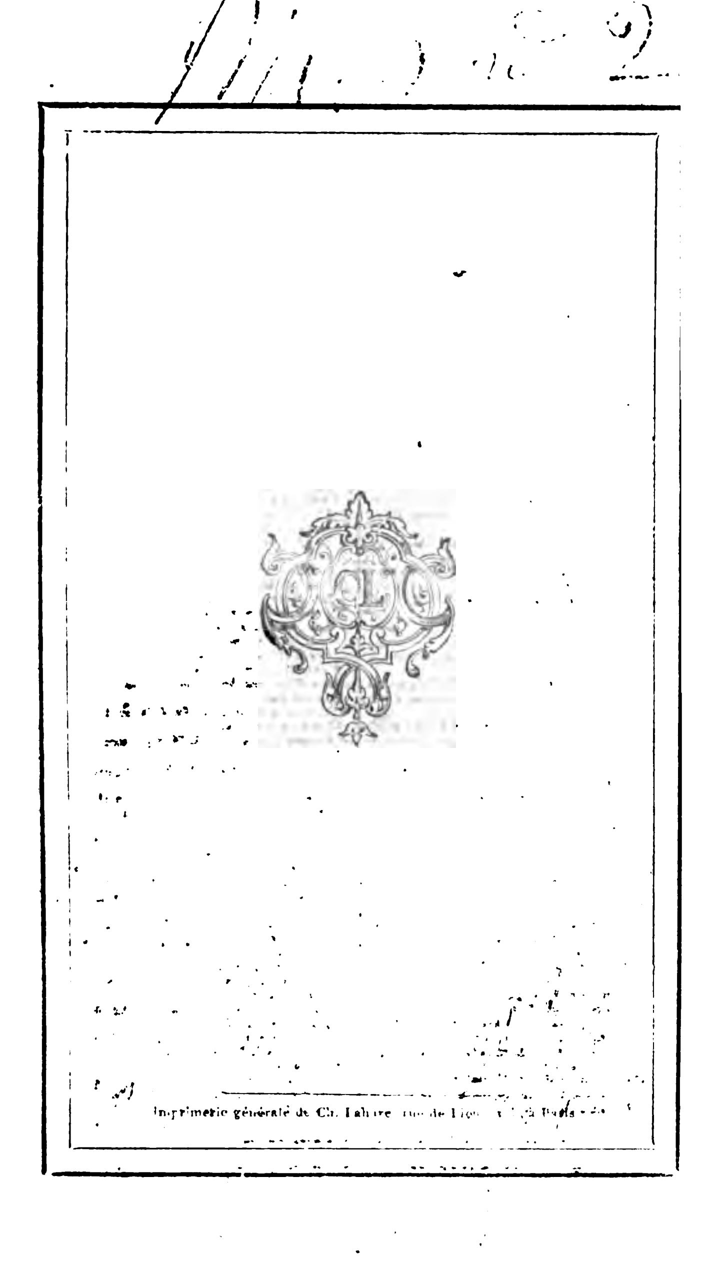
**Taulier.** *Les Robinsons de la Grande-Chartreuse.* 1 vol. 40 vign. par E. Bayard et Hubert-Clerget.

**Tournier.** *Les Enfantines*, poésies à l'usage de la jeunesse. 20 vignettes par Gustave Roux

**Vambéry** (Arminius). *Voyage d'un faux Derviche dans l'Asie centrale*, édition abrégée. 1 vol. 16 vignettes et 1 carte.

**Vimont** (Ch.). *Histoire d'un navire.* 4e éd. 1 vol. 40 vignettes par Alex. Vimont.

**Virgile.** *OEuvres choisies*, traduites et abrégées par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. 20 vignettes par Sellier.



Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

